
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00107834 4

L. C. W. DORION

VENGEANCE FATALE

ROMAN CANADIEN

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE

DE

PIERRE MERVART

MONTRÉAL:

Cie d'Imprimerie Desaulniers, 22 Rue St-Gabriel.

1893.

VENGEANCE FATALE

ROMAN CANADIEN

Vengeance Fatale

En vente chez les libraires, aux bureaux du National,
22 rue Saint-Gabriel, et chez l'auteur,
390 rue Saint-Hubert, Montreal.

L. C. W. DORION

VENGEANCE FATALE

ROMAN CANADIEN

Nouvelle Édition revue et corrigée
de " Pierre Hervart "

PAR

CARLE FIX

MONTRÉAL.

La Cie d'Imprimerie Desaulniers, Éditeurs

22 Rue St-Gabriel.

1893

J'espère que le lecteur ne me refusera pas l'indulgence que je lui demande pour cet ouvrage. En effet, lorsque, sous le pseudonyme de Carle Fix je publiais, en 1874, " Pierre Hervart " dans l'Album de la Minerve, je n'avais pas dix-huit ans, et quelques semaines à peine s'étaient écoulées depuis que je venais de déserter, pour toujours, les bancs du collège.

Depuis longtemps, j'avais donc à cœur de faire disparaître, en autant qu'il me serait possible, les imperfections que je suis le premier à reconnaître dans ce péché de jeunesse que beaucoup de personnes, probablement, me reprocheront d'avoir arraché à l'oubli perpétuel auquel il semblait destiné, ainsi que le nom de son auteur inconnu. Je n'ai garde de m'insurger contre tout jugement à mon égard, quelque sévère qu'il puisse être ; toutefois j'ai dû céder à des circonstances difficiles et me décider à publier une nouvelle édition de ce petit livre, encore très défectueuse, sans doute, mais que j'ai revue avec soin et pour laquelle je sollicite de nouveau la bienveillance de mes lecteurs.

L. C. W. Dorion.

Montréal, avril 1893.

VENGEANCE FATALE

Roman Canadien

PAR

L. C. W. DORION

PREMIÈRE PARTIE

I

Pierre et Mathilde

On touchait à la fin du mois d'avril 1837. Les dernières neiges venaient de disparaître et, déjà, dans presque toutes les campagnes, celles du moins à l'ouest et au sud ouest de Québec, alors la métropole du Bas-Canada, la verdure commençait à rappeler la douce saison du printemps.

Le pays, à cette époque, était fort agité. La session parlementaire, qui avait été prorogée peu de temps auparavant, n'avait que trop bien fait prévoir aux personnes sensées que la querelle, depuis longtemps engagée entre les gouverneurs de notre province et le parti de la chambre électorale dit des Patriotes, qui ne faisait que s'envenimer de jour en jour, conduirait

inévitablement le pays à un bouleversement, si des deux partis politiques alors en présense aucun ne consentait à céder quelques-unes de ses réclamations.

Déjà des troubles, qui pouvaient faire présager les combats sanglants de la révolution qui allait s'ensuivre et dont un si grand nombre de victimes parmi nos compatriotes devaient payer de leur sang les bienfaits politiques qu'elle apportait au pays, avaient éclaté dans plusieurs endroits dispersés et, principalement dans les paroisses situées sur la rivière Richelieu, qui se firent généralement l'écho des discours patriotiques de notre grand orateur, le célèbre Louis Joseph Papineau.

C'est ici le le lieu de vous demander, chers lecteurs, si vous avez jamais fait le parcours en entier de la rivière Richelieu, qu'on appelle aussi quelquefois rivière Chambly ou de Sorel.

Ce fleuve qui tombe dans notre magestueux St-Laurent prés de la petite ville de Sorel, tout en procurant un voyage très agréable, est en même temps une source d'émotions pour tout canadien-français, lorsqu'il approche du village de St-Denis qui lui rappelle un des événements les plus glorieux de notre histoire. C'est là, en effet, qu'une poignée de citoyens armés pour la défense de notre liberté repoussèrent, avec un courage héroïque que l'histoire a consacré, une armée anglaise de quinze cents hommes. Sur la rive opposée est situé St-Antoine. De là vinrent en grande partie ces hommes vigoureux qui devaient, avec des piques et des pioches et quelques fusils délabrés, faire reculer les soldats conduits par le colonel Gore.

Le village de St-Antoine n'est pas très-considérable,

mais c'est un fort joli endroit. Un de ses principaux agréments consiste dans la rivière Richelieu qui coule à ses pieds ; il y aussi la vue du Mont St-Hilaire, très souvent témoin de nombreux voyages de plaisir. C'est véritablement un magnifique panorama qui se déroule à vos yeux, et vous reconnaissez en même temps l'une des plus belles localités de la province de Québec, surtout pour les personnes qui vont passer à la campagne la saison d'été.

En commençant ce récit, nous disions que le mois d'avril touchait à sa fin.

Par une belle matinée de ce mois, vers dix heures, une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans sortait de chez elle pour se rendre à un magasin du village, peu éloigné de sa demeure. Elle était très jolie et, quoique vêtue très simplement selon la coutume générale de la campagne, elle avait une figure maligne et gentille à la fois, qui lui donnait une beauté qu'on pourrait appeler printanière. Aussi depuis longtemps, captivait-elle tous les regards, non seulement des jeunes gens de sa place natale, mais surtout des étrangers qui venaient à St-Antoine pour y passer la belle saison.

Mathilde Gagnon, nous ne tairons pas son nom plus longtemps, était la fille d'un riche cultivateur possédant, sans contredit, la plus belle terre de St-Antoine, à l'exception de celle de son voisin Joseph Hervart.

Pour se rendre au magasin dont nous venons de parler, elle devait passer devant la propriété de M. Hervart. Or, sur cette terre, depuis l'aurore, un jeune homme labourait péniblement sans avoir cessé un seul instant de s'astreindre à son rude labeur et Mathilde ne pouvait manquer de le voir.

- Bonjour Pierre, fit-elle, en s'adressant au jeune homme, puis après un court silence elle ajouta : " Tu veux donc toujours travailler comme un enragé, pas un moment de repos ! Mais il faut que cela cesse, tu sais, car je pourrais bien me fâcher à la fin ; ne pas venir me voir un instant dans la journée, cela n'est vraiment pas supportable. D'ailleurs je suppose que les travaux doivent achever, car si je ne me trompe, voilà bientôt une semaine que tu n'a pas quitté la charrue."

— Tu crois que mon ouvrage va être bientôt terminé ; mais ma chère enfant, je ne fais que commencer. Ce n'est pas une terre de cette étendue que l'on prépare dans si peu de temps. Ah ! si j'étais libre comme toi, je t'assure que tu ne te plaindrais pas de mon manque d'attention ; tu finirais peut-être par être fatiguée de mes visites.

Mais la jeune fille répondit vivement : Si c'est là tout ce que tu crains, ne te préoccupe pas davantage.

— Mais, Mathilde, j'ai appris que tu devais partir pour Montréal, est-ce vrai ?

— En effet je vais passer quelques jours à la ville, mais tu ne t'ennuieras pas, je suppose ; un homme tellement occupé ne saurait penser aux autres, pas même à sa fiancée.

— Méchante ! Tout de même ne sois pas trop longtemps absente.

— Je t'ai dit que je ne pars que pour quelques jours. Mais je veux bien que tu t'ennuies un peu, cela te fera penser à moi plus souvent.

— Hélas ! c'est ce que je fais jour et nuit, mais plus je pense à toi et plus je me trouve seul et délaissé quand je suis loin de toi, aussi avec quelle hâte et

quelle impatience j'attends le jour où je te conduirai à l'autel ! Quel bonheur pour moi ! C'est alors seulement que je pourrai dire que je te possède entièrement, que tu es bien à moi, et que je ne songerai plus à mes envieux.

A cette déclaration amoureuse de son fiancé, Mathilde ne répondit que par un joyeux sourire ; puis pensant tout à coup au but de sa sortie : sais-tu, dit-elle, que je perds joliment mon temps avec toi ? je devrais être déjà de retour à la maison.

Et la belle villageoise partit après avoir déployé un mouchoir qu'elle noua au tour de son cou, soit par coquetterie, soit pour garantir sa peau blanche de l'ardeur du soleil.

Pierre la vit entrer dans le petit magasin et en ressortir presque aussitôt. Si pressée qu'elle fût, Mathilde ne s'en arrêta pas moins une seconde fois pour causer avec le laboureur.

Cette fois, je vais vous appeler fainéant, vous n'avez rien fait depuis que je suis partie.

—Tu as raison, mais ta course a duré si peu de temps ; j'allais fouetter mes chevaux pour leur redonner de l'ardeur, quand te voilà déjà de retour.

—Eh bien, je ne te retiendra pas plus longtemps dans l'oisivité et je retourne à la maison où, sans doute, ma mère doit s'impatienter de mon retard à lui apporter quelque chose que je viens d'acheter pour elle.

Et en un instant, elle était déjà sous le toit paternel, d'où elle ne manqua pas d'adresser à Pierre un gentil salut, que celui-ci lui rendit immédiatement.

Maintenant que Mathilde nous a privés de son charmant babillage, faisons plus ample connaissance

avec Pierre Hervart, l'heureux préféré de la jeune fille. C'était un beau gars, robuste et bien fait de sa personne ; ses manières cependant étaient quelque peu lourdes et gauches, comme le sont généralement celles des campagnards adonnés aux travaux des champs, et formaient un contraste frappant avec celles de la jeune fille. En effet, celle-ci n'avait en rien l'apparence des personnes de sa condition ; fille unique, elle n'avait jamais vaqué à aucun travail quelque peu difficile et qui eût fini par altérer ses traits délicats. Ces légers traits de dissemblance n'avaient, du reste, créé aucun obstacle à l'intimité qui n'avait cessé de grandir entre les deux fiancés, et si Pierre ne possédait pas toutes ces qualités extérieures, aucune nécessaire à rendre une femme heureuse ne lui faisait défaut.

Les familles Gagnon et Hervart étaient voisines, et cette circonstance avait naturellement contribué au développement des amours qui s'étaient, plus tard, déclarées entre Pierre et Mathilde. Un mot sur les vieux parents ne serait pas hors de saison. Louis Gagnon était moins riche que son voisin, mais comme nous l'avons déjà dit, il n'avait qu'un enfant, Joseph Hervart, au contraire, était père d'une nombreuse famille dont Pierre était l'aîné. Il était très aimé et considéré dans St-Antoine, et bien qu'il eût à peine dépassé l'âge mur, il avait rempli toutes les charges municipales de son village. Les deux familles avaient toujours été unies par les liens d'une amitié très rapprochée ; l'on peut donc concevoir facilement qu'elles voyaient venir avec joie le jour qui devait réunir leurs enfants par les liens du mariage, lequel était fixé au treize juillet suivant.

C'était pour acheter le trousseau de sa fille que madame Gagnon se rendait à Montréal et Mathilde voulut l'y accompagner ; la mère y consentit avec joie.

II

A MONTRÉAL

Le surlendemain, Madame Gagnon et Mathilde partaient pour Montréal par une très belle journée ; le firmament était clair et serein et le soleil du matin se montrait dans tout son éclat.

La jeune fille, toutefois, se montrait insensible à toutes ces beautés de la nature ; elle était tout à fait indifférente à tout ce qui s'offrait à sa vue. Évidemment son esprit était ailleurs, et sa mère ne parvenait qu'avec beaucoup de difficulté à obtenir une réponse à ses questions, et encore, la plupart du temps, la réponse était-elle très courte ou parfaitement évasive. Oui, maman, Non, maman, étaient à peu près les seules paroles que madame Gagnon obtenait de sa fille, et souvent ces réponses n'avaient aucun rapport à la conversation qu'elles tenaient ensemble.

— Mais réponds-moi donc enfin, fit madame Gagnon, lasse du mutisme de Mathilde. Je te dis que ton père a ecrit à M. Pouliotte pour le prévenir de notre arrivée à Montréal, et tu me réponds que non. N'auras-tu constamment à l'esprit que l'idé de Pierre, et ne pourrai-je obtenir de toi une parole raisonnable ? Vraiment, ce voyage va être amusant pour moi, si je dois me contenter d'un pareil silence de ta part chaque fois que nous sortirons ensemble.

— Ma mère, je n'avais pas compris.

— Je crois plutôt que tu n'écoutais pas.

— Parlez alors, je promets cette fois de vous écouter avec attention.

Mêmes reproches, mêmes réponses devaient se renouveler constamment tout le temps du voyage.

Heureusement, le bateau qui transportait nos voyageuses s'arrêta bientôt devant Montréal.

Mathilde n'avait jamais vu la ville qui, à cette époque, était loin de ressembler à la grande métropole du St-Laurent que l'on admire aujourd'hui ; néanmoins son arrivée changea brusquement le cour de ses pensée. Quoique ce quartier ne fut pas un des plus beaux de la ville, elle n'en examinait pas moins tout avec intérêt ; mais sa curiosité ne devait pas être satisfaite ce jour-là, car elle arrivait avec sa mère après quelques minutes seulement chez M. et Madame Pouliotte, qui, comme beaucoup de familles, à cette époque, habitaient la rue Notre-Dame.

Le vieux couple demeurait dans une de ces maisons situées près la place Jacques Cartier, dont quelques-unes existent encore. Cette maison ne devant plus attirer notre attention, la seule description que nous en ferons sera qu'elle se composait de cinq appartements, tous bien meublés, quoique sans luxe apparent.

Madame Pouliotte reçut ses hôtes avec beaucoup de cordialité. Pendant presque toute l'après-midi, madame Gagnon s'occupa de ses effets de voyage. Mathilde aida à sa mère et n'eut pas le temps de s'ennuyer.

A six heures, tous les hôtes du père Pouliotte se réunissaient autour de la table pour le souper. Pendant toute la durée du repas, celui-ci, qui avait été marin

pendant sa jeunesse, se montra de très bonne humeur et amusa beaucoup Madame et Mlle. Gagnon par ses histoires navales et par les nouvelles politiques du jour. En effet, à cette époque, toutes les têtes étaient plus ou moins échauffées par la politique et attendaient avec anxiété les évènements qui devaient suivre.

La veillée devait être courte ; Mathilde et sa mère avaient été très matinales ce jour-là, à cause de leur départ de Saint-Antoine, et se sentaient fatiguées de leur journée. Tout le monde se retira donc de bonne heure.

Les jours suivants furent employés par Madame Gagnon et sa fille a faire le tour des principales maisons de commerce et aussi à visiter la ville, la jeune fille ne voulant pas reprendre le chemin de St-Antoine sans avoir une connaissance, sinon parfaite, au moins assez familière de Montréal. Cependant la veille de leur départ elles n'avaient pas terminé leurs achats. Toutes deux sortirent ensemble pour la dernière fois.

Elles cherchaient depuis assez longtemps, sans pouvoir trouver l'objet de leur désir, lorsqu'en arrivant près de la Place d'Armes, sur la rue Notre-Dame, elles furent assez gaillardement toisées par un jeune homme qui se trouvait sur leur chemin.

— Que cette petite fille est donc jolie ! s'écria-t-il tout haut, en regardant passer Mathilde.

Celle-ci rit sous cape ; mais il n'en fut pas ainsi de sa mère qui fut très vexée de l'insolence du jeune homme, lequel du reste ne parut, en aucune manière, préoccupé du mécontentement qui perça sur la figure de madame Gagnon.

L'incident n'eut pas de suite pour le moment, et peu

après Mathilde laissait sa mère pour aller rendre visite à une ancienne amie de couvent avec qui elle avait avait conservé des relations la plus tendre amitié ; elles ne s'étaient pas revues depuis leur sortie du couvent. Leur première entrevue ne pouvait manquer d'être longue et très-amicale, et la fiancée de Pierre donna libre cours à ses anciens souvenirs, sans s'apercevoir que l'heure avançait rapidement. Il n'était pas moins de six heures. . . quand elle reprit le chemin du domicile du père Pouliotte.

Le lecteur trouvera, sans doute, qu'il n'était pas bien tard, surtout à cette époque de l'année où les journées du reste sont assez longues. Mais par ces temps de trouble, il n'était pas prudent pour une jeune fille de s'aventurer seule dans certaines rues de Montréal que Mathilde, comme on sait, ne connaissait que fort imparfaitement. Elle s'éloigna de la route qu'elle aurait dû suivre et, lorsqu'elle s'aperçut de son erreur, elle s'engagea dans une ruelle où, depuis peu de temps, avaient été placées des sentinelles de l'armée anglaise.

Elle devait bientôt regretter son imprudence : tout à coup elle se sentit saisir à la taille par un homme d'une grandeur presque colossale qui, après l'avoir examinée pendant quelques secondes, lui adressa en anglais quelques paroles d'un goût plus que douteux, puis lui offrit de la reconduire chez elle.

— Laissez-moi, fit Mathilde effrayée, je veux m'en retourner seule.

L'inconnu, qui portait l'uniforme de capitaine d'infanterie, voyant qu'il parlait à une canadienne, lui répondit en assez mauvais français qu'il l'accompagne-

rait tout de même, puis il essaya de l'entraîner avec lui. Celle-ci voulut fuir, mais la ténacité de son fâcheux compagnon triompha facilement de la volonté de la jeune fille.

— Ne craignez donc rien, lui dit-il, venez souper avec moi et nous aurons beaucoup de plaisir ensemble.

— Au secours, cria Mathilde de toute ses forces.

Soudain, comme s'il n'eût attendu que cet appel, un homme qui avait pu, sans être remarqué, saisir une partie de la conversation entre la jeune fille et son agresseur, s'élança sur ce dernier et, après une lutte d'un instant à peine, le repoussa assez violemment pour que l'intrus se tint pour battu et abandonnât la partie au nouvel arrivant.

Mathilde allait remercier celui qui était si vaillamment accouru à sa défense, quand elle reconnut en lui le jeune homme qui avait proféré l'insolente remarque qui avait tant déplu à madame Gagnon, et elle ne se crut pas en plus grande sûreté. Elle balbutia quelques mots de reconnaissance et reprit vivement sa marche, si inopinément interrompue par l'incartade du militaire.

Nous ne doutons pas que son courageux défenseur eût désiré faire plus ample connaissance avec elle, mais craignant de la blesser en usant des mêmes procédés que son antagoniste, il la laissa retourner seule, et se contenta de la suivre de loin.

Mais grande fut sa surprise lorsqu'il la vit entrer chez le vieux marin. " Où diable, se demanda-t-il, le père Pouliotte a-t-il, pêché cette jolie fille ? " Puis après un moment de silence : " J'irai chez lui ce soir, et je ferai connaissance avec la jeune fille, pourvu que la vieille qui l'accompagnait cette après-midi n'y soit pas, ou qu'au moins elle ait oublié ma figure. " 2

III

Raoul de Lagusse

Le même soir il se présenta en effet chez le père Pouliotte et la connaissance fut bientôt établie avec Mlle. Gagnon et sa mère, qui ne le reconnut pas. Le lecteur comprendra facilement que Mathilde, après les deux événements si intempestifs de cette journée, ne pouvait avoir oublié sa figure.

Le jeune homme se nommait Raoul de Lagusse. Il causa d'abord avec les diverses personnes qui formaient la société de madame Pouliotte ce soir-là, puis il réussit enfin à se rapprocher de celle qui l'avait fasciné en aussi peu de temps.

Il commença par lui adresser quelques banalités d'usage, puis il attira bientôt son attention sur leur rencontre de l'après-midi.

— Mademoiselle, fit-il, cela a été un grand bonheur pour vous et pour moi que je fusse auprès de vous, lorsque vous avez été attaquée par cet insolent Anglais. J'en suis d'autant plus ravi que le hasard seul a tout conduit.

— Pardon, interrompit Mathilde, mais est-ce seulement le hasard qui vous a placé sur mon chemin lors de cet incident ?

— Que croyez-vous donc ?

— C'était la seconde fois que je vous rencontrais dans la journée....

Raoul ne la laissa pas achever sa phrase, il comprit ce qu'elle allait lui dire. Il essaya de feindre l'étonnement.

— Vraiment, fit-il, vous m'aviez déjà rencontré ?

— Mais oui, répondit Mathilde sans se troubler, et j'aurais cru trouver chez vous une meilleure mémoire des figures que vous avez déjà vues.

— J'espère que vous voudrez bien me dire l'endroit de cette première rencontre.

— Sans doute, je dirai presque avec plaisir, parce que vous semblez décidément ne pas avoir une mémoire heureuse ; c'était sur la Place d'Armes, où j'étais avec ma mère, je vous rappelerai en même temps votre exclamation à mon égard à cette occasion ; mais peut-être serait-ce inutile, dans le cas où vous ne l'auriez pas oubliée.

— Non, mademoiselle, je ne l'ai pas oubliée ; j'avais tort, mais il m'est impossible de taire mes pensées.

— Même des pensées de cette nature ?

— Même celles-là. Ne me pardonnerez-vous pas ce langage pour une fois ?

— Il le faut bien, monsieur. D'ailleurs, le service que vous m'avez rendu depuis m'a fait oublier cet incident.

—Maintenant, si j'ai bien compris le sens de vos dernières remarques, vous douteriez que je doive au hasard le bonheur de vous avoir été utile ensuite.

— Je me trompe peut-être, mais je croyais tout simplement que vous m'aviez suivie.

— Vous ne vous trompez pas.

— J'en étais sûre ; mais quand je vous ai quitté la seconde fois, ne m'avez-vous pas vu entrer chez M. Pouliotte ?

— Pas le moins du monde.

— Pourquoi donc m'aviez-vous d'abord suivie et

attendue — vous avez dû m'attendre,—car j'ai fait une longue visite à une amie ?

— Je ne sais trop que répondre. La curiosité m'attachait aussi à vos pas.

La veillée se prolongea assez tard, et Raoul s'en alla enchanté d'avoir fait la connaissance des deux étrangères, mais avec le regret d'apprendre qu'elles partaient le lendemain. Mais avant leur départ il voulut faire part au père Pouliotte de ses nouveaux sentiments, et il le pria de lui servir d'intermédiaire auprès de Mathilde. Il prétendait déjà à la main de la jeune fille. Le bonhomme lui fit comprendre l'inopportunité de sa demande, lui dit qu'elle était déjà fiancée et qu'elle devait se marier prochainement.

— Quelle est donc le nom de son fiancé ? demanda Raoul.

—Pierre Hervart, répondit Pouliotte.

Raoul recommanda à ce dernier de renouveler ses respects aux deux voyageuses ; mais en le quittant : " Tant pis pour ce Hervart, s'écria-t-il avec rage ".

. . . .

Nos lecteurs ne connaissant encore que très imparfaitement Raoul de Lagusse, nous leur saurons probablement bon gré de parler de lui. Commençons par donner quelques détails de sa personne.

Il paraissait avoir une trentaine d'années ; ses yeux, ses cheveux étaient d'un noir d'ébène et ses traits extrêmement réguliers, sa toilette était très recherchée et toujours dans les derniers goûts et il n'avait pas, comme on voit, échangé les étoffes fines de l'Angleterre contre le costume rustique que les patriotes portaient à cette époque.

Quant à son éducation, elle n'avait fait que révéler chez lui un caractère vagabond et incorrigible. A dix ans il savait à peine lire ; mais personne de son âge ne l'eût égalé pour manier la godille, conduire une embarcation ou pour dénicher les oiseaux. Rarement une journée se passait sans qu'il eût quelque querelle avec ses camarades.

Le sort voulut qu'un jour, à la suite de ces incartades d'enfants, un des petits batailleurs reçut une pierre à la tête. Le sang coula assez fort pour que l'on craignit, pendant quelque temps, pour les jours du petit blessé. Qui avait jeté la pierre ? c'est ce que l'on ne sut jamais au juste ; ce fut cependant sur Raoul que se portèrent les soupçons, et les parents de l'enfant malade se plaignirent à M. de Lagusse qu'ils menaçèrent d'un procés, s'il ne déployait plus de vigilance à la conduite de son fils récalcitrant. Le soir, Raoul recevait de son père une sévère correction.

Le lendemain, il ne parut pas au déjeuner ; on le chercha partout, mais il avait disparu de la maison. On ne le vit pas de la journée, personne ne s'occupa d'abord de cet évènement ; on était habitué à ses escapades. Mais arriva la nuit sans que Raoul donnât signe de vie. La pauvre mère était inquiète ; le père n'était pas très rassuré. Le jour suivant, de bonne heure, on se mit à la recherche du petit déserteur.

On le trouva tranquillement assis dans une rue peu éloignée du logis paternel, grignotant philosophiquement un morceau de pain sec ; c'était là tout son déjeuner. C'est là aussi qu'il avait couché à la belle étoile.

On le ramena à la maison.

Sur le chemin le père lui tirait les oreilles.

— Mauvais drôle, lui disait-il, n'as-tu pas songé aux larmes que tu ferais verser à ta mère en te sauvant ainsi ?

— Oui, répliqua l'enfant, j'y ai songé, mais pourquoi m'avez-vous battu ?

Il y avait dans cette réponse une résolution si énergique que monsieur de Lagusse comprit qu'à la plus légère réprimande, Raoul s'esquiverait de nouveau et, si bien cette fois, qu'il se mettrait hors de l'atteinte de ses parents. Le père le traita donc avec plus de douceur, mais sans plus de succès ; l'enfant était décidément entré dans une mauvaise voie et il devenait de plus en plus indisciplinable. Lorsqu'on crut le temps arrivé de le mettre au collège, il s'y fit remarquer par des talents brillants, ce qui ne l'empêcha pas, après plusieurs avis adressés à son père par les directeurs de l'établissement, d'en être expulsé à cause de ses méfaits.

Quand Raoul perdit sa mère, il était âgé de dix-huit ans ; la mort de la malheureuse femme avait été grandement accélérée par l'inconduite de son fils. M. de Lagusse finit par perdre patience et, renonçant défininitivement à faire de son fils un honnête homme par les voies ordinaires, il le confia à un capitaine de corvette, qui voulut bien se charger de lui. Quand Raoul apprit cette nouvele, il en fut ravi : " Je verrai donc enfin du pays, dit-il, je trouverai du plaisir selon ma fantaisie et, ma foi, si plus tard je désire me soustraire au joug de ce vieux matelot, je serai bien malheureux si je ne réussis pas à m'esquiver."

Raoul fut donc placé à bord de la corvette la Mon-

tréalaise, qui faisait voile pour le Pérou. Il ne tarda pas à se familiariser avec le capitaine, qui se nommait Nicholas Pouliotte et qui n'était autre que le frère de l'hôte de Madame Gagnon et de sa fille.

Raoul demeura deux ans dans l'Amérique du Sud, où il parvint à amasser quelque argent, grâce surtout à la contrebande que, dès son arrivée au Pérou, il commença et ne cessa plus de pratiquer presque continuellement. C'est alors que le capitaine de la Montréalaise, qui n'avait jamais vu la France, fut pris du désir de visiter la terre de ses aïeux où il fût accompagné par son élève.

On était alors en 1830.

Le capitaine Pouliotte et Raoul débarquèrent à St-Malo le 18 mai, c'est-à-dire deux mois à peine avant la révolution qui devait exiler à perpétuité les rois de la maison de Bourbon.

Les évènements qui eurent lieu à Paris pendant les trois mémorables journées de juillet les séparèrent ; d'ailleurs Raoul venait d'atteindre sa majorité et, fier de sa liberté, il ne se préoccupa pas davantage de son ancien maître. Après une couple d'années, cependant, il rentrait de nouveau dans sa patrie, instruit par l'expérience de ses voyages, et ne tardait pas à se lier avec le frère du capitaine Nicholas Pouliotte ; sa présence chez ce dernier, la veille du départ des villageoises de St-Antoine, se trouve donc suffisamment expliquée.

Tel était celui qui avait cru pouvoir prétendre à la main de Mathilde Gagnon.

IV

LE FEU DE ST DENIS

Le temps a marché ; c'est aujourd'hui le 21 novembre 1837.

Il est environ huit heures du soir ; il tombe une pluie fine et très froide ; des éclairs déchirent parfois le voile du firmament, illuminant le ciel d'une lueur sinistre ; le tonnerre gronde sourdement. A cette heure dans St-Antoine, on ne voit personne hors de chez lui excepté un homme d'une stature colossale, drapé dans un long manteau noir, et dont on entrevoit à peine la figure. Il marche d'un pas lent, s'arrête quelques instants, consulte sa montre, puis recommence à marcher. Dix minutes se passent, il s'arrête de nouveau : " voilà qui est singulier, dit-il ; cela vraiment devient inquiétant. Lui, ordinairement si ponctuel à un rendez-vous, en retard de plus d'une demi-heure. Lui serait-il arrivé un malheur ? C'est peut-être cette tempête qui m'empêche d'entendre ? Attendons encore un peu. "

Bientôt, cependant, on entend le bruit de pas éloignés ; ce bruit devient plus clair à mesure que les pas se rapprochent et on ditingue enfin la figure d'un homme qui s'avance rapidement.

— C'est toi, Pierre, te voilà enfin ! Je dois dire que je commençais presque à désespérer de te voir ce soir.

— En effet, docteur, je suis en retard ; ce n'est pas ma faute, cependant, car j'ai dû subir les inconvénients du mauvais temps et d'ailleurs, à plusieurs endroits, nous n'avons appris les nouvelles que très tard.

— C'est bien ; quelles sont ces nouvelles ?

— Des nouvelles graves et sérieuses.

— Arrive donc vite au fait ; mais d'abord dis moi d'où tu viens.

— De Sorel.

— Ce n'est qu'aujourd'hui alors que tu as pu traverser le fleuve ?

— Oui, docteur.

— Cela me fait comprendre ton retard, surtout par cette tempête. Que se passe-t-il à Sorel ?

— Lorsque je suis arrivé, on venait d'apprendre qu'un régiment de cavalerie avait été mis en déroute entre Longueuil et Chambly. Cette nouvelle a créé une vive sensation.

— Je crois bien, sacrebleu ! elle a dû faire prendre contre nous quelques mesures énergiques.

— Oui, entre autres, celle d'envoyer de ce côté des troupes immédiatement, et je crois qu'à cette heure le colonel Gore marche sur St Charles.

— Actuellement ?

— Oui, et il est probable qu'avant neuf heures, demain, il sera à St Charles.

— Combien de soldats a-t-il avec lui ?

— Je ne puis dire au juste, mais tout fait me prévoir qu'ils seront nombreux.

— Il n'y a donc pas de temps à perdre : je vais aller prévenir M. Papineau, pendant que toi, mon brave Pierre, tu répandras cette nouvelle parmi tous les habitants : (1) qu'ils s'arment comme ils pourront et que tous soient prêts à combattre demain dès l'aurore !

---

(1) Nous avons cru pouvoir employer ce mot que l'usage a consacré au Canada.

— Que voulez-vous donc faire ?

— Arrêter les troupes à St Denis d'abord ; mais ne t'occupe pas de ce que je fais, vois seulement à ce que je t'ai dit.

— C'est bien, docteur.

Et les deux hommes se séparèrent pour vaquer chacun à sa besogne.

. . . .

Le lecteur a sans doute déjà reconnu le messager qui arrivait de Sorel. C'était Pierre Hevrart marié à Mathilde Gagnon depuis plus de trois mois. Quant au personnage qui lui avait donné des ordres avec une autorité qui, comme le lecteur a pu s'en apercevoir, révélait l'homme habitué au commandement, nous ferons bientôt sa connaissance.

Pierre n'avait jamais vu Raoul de Lagusse, et il avait toujours ignoré l'aventure à la suite de laquelle Mathilde l'avait connu chez le père Pouliotte.

Mais il n'en était pas de même pour celle-ci. Elle l'avait encore vu environ huit jours avant son mariage avec Pierre, pendant un voyage que Raoul avait fait sur la rivière Richelieu, et avant de partir, après lui avoir réitéré sa demande lui-même, il l'avait menacée de sa vengeance si elle épousait Pierre.

Cependant, par un hasard fatal, elle n'avait jamais voulu parler de cet incident à son époux.

Elle craignait qu'en le lui communiquant, il ne s'exposât à des dangers qui pourraient lui être funestes ; et elle croyait que les menaces de Raoul n'étaient que l'effet du dépit et de la colère. N'entendant plus parler de lui, elle s'était bien vite tranquilisée. Mais elle avait tort de se croire ainsi en sûreté, car le serpent

veillait dans l'ombre. Il ne se passait pas une seule journée sans que Raoul ne sût tout ce qui concernait Pierre et sa jeune épouse.

. . . .

Suivons maintenant l'homme au manteau noir.

Après avoir marché pendant une dizaine de minutes, il s'arrêta devant une grande maison construite d'une pierre rustique, fort en usage dans nos campagnes, et frappa trois coups.

Aussitôt la porte s'ouvrit, et un homme, tenant une lampe à la main, parut sur le seuil.

—Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

—Moi, répondit simplement l'inconnu.

—Ah ! c'est vous, docteur, dit alors la première voix. Veuillez donc entrer, nous vous attendons depuis une demi-heure.

—Bien, bien, répondit celui-ci, je n'ai pu venir plus tôt ; et il suivit celui qui lui avait ouvert la porte.

Tous deux se rendirent dans une vaste chambre, éclairée par la lumière douteuse d'une seule lampe, dans laquelle les principaux conjurés étaient groupés autour de Louis Joseph Papineau. Un grand silence régnait parmi eux, mais à la vue de celui qu'on a entendu nommer deux fois le docteur, les patriotes relevèrent la tête, et tous l'interrogèrent en même temps.

Je vous répondrai tout-à-l'heure, fit celui-ci, mais maintenant je veux parler particulièrement avec monsieur Papineau. Et il l'emmena dans l'embrasure d'une fenêtre et s'entretint à voix basse pendant quelques instants avec lui.

Pendant ce temps, l'impatience dévorait les autres conjurés, qui demandaient tour à tour : quelles nouvelles ? Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ?

—Eh bien ! voici ce qu'il y a, répondit enfin le docteur, les troupes marchent demain sur St-Charles pour y joindre l'armée du colonel Wetherall. Eh bien ! il faut les arrêter à St-Denis, et une rencontre est donc inévitable.

—Tant mieux ! s'écrient alors cinquante voix ensemble, nous les verrons donc à l'œuvre ces tyrans, et nous saurons bien si ces braves soldats sont aussi gais sur le champ de bataile que dans leurs casernes !

—Amis, dit Papineau, vous devrez renoncer à votre projet, car ... Un grand bruit interrompit sa voix :

Nous voulons nous battre, nous nous battrons, et de plus nous verrons la couleur du sang de ces anglais maudits ! s'écrièrent les patriotes, sans penser à l'insulte qu'ils faisaient à celui qui leur avait communiqué ces nouvelles et qui n'était autre que le docteur Nelson.

—Je vois avec peine, reprit Papineau, que rien ne peut ébranler votre courage et votre généreuse ardeur. Combattez donc pour l'amour de la patrie !

Le lendemain était le 22 novembre. Cette date nous rappelle toujours avec orgueil l'un des plus glorieux événements militaires de notre histoire, le feu de St-Denis.

Dès l'aube, Saint-Antoine et Saint-Denis furent le théatre d'un magnifique spectacle.

Des hommes enthousiasmés pour la défense de la liberté opprimée, s'armaient de pistolets, de mauvais fusils, de piques, de pioches, et couraient aû lieu du combat.

Au bruit du tocsin, huit cents hommes se trouvèrent réunis ; mais tous n'étaient pas armés. Il n'y avait environ que cent-vingt fusils, bons ou mauvais. Ces hommes étaient tous venus des paroisses avoisinantes. Un grand nombre, qui se trouvaient sur la rive opposée à St-Denis, traversèrent dans des embarcations, qui s'enfonçaient dans l'eau sous le poids des combattants.

Parmi ces gens qui combattirent à St-Denis et dont le courage et le dévouement à la patrie firent des héros, il faut remarquer le capitaine Labossière, de Contrecœur, armé seulement d'un long pistolet. C'àtait un bel homme, gros et grand, bien fait et d'une grande force musculaire.

Il arriva un des premiers à St-Antoine, et traversa aussitôt à St-Denis.

—Tonnerre ! disait-il en regardant son grand pistolet, je n'ai pas de fusil, moi, mais j'ai assez de mon pistolet. C'est lui qui va en faire de la besogne, n'est-ce pas, Marguerite ? Vous ne comprenez pas ce que je veux dire, vous autres, ajoutait-il en s'adressant aux patriotes, quand je parle de Marguerite, mais je vais vous expliquer cela. Sachez d'abord que mes deux mellieurs amis sont Charlotte et Marguerite ; Charlotte c'est ma bouteille, Marguerite mon pistolet. Jusqu'ici j'avais toujours aimé l'un autant que l'autre, mais je crois qu'aujourd'hui je préfère Marguerite.

—Tant mieux, dirent les autres, Marguerite ne manquera pas de faire son devoir !

—Ah ! pour ça, *y a pas de saison*, soyez sûrs que Marguerite fera son devoir ; ce qui ne m'empêchera pas, bien entendu, de goûter à Charlotte de temps en temps.

Pour toute réponse les patriotes poussèrent un *hourra* formidable.

Cependant le combat était commencé à St-Denis. Le docteur Nelson commandait nos braves canadiens. Il s'était enfermé avec eux dans une grande maison de pierre' qui leur servait de forteresse. En même temps l'artillerie anglaise ouvrait un feu meurtrier contre ces troupes improvisées. Au premier coup de canon, cinq hommes tombent morts.

A cette vue les combattants de Nelson sont stupéfaits et leur ardeur commence à se ralentir. Mais celui-ci, les manches de sa chemise retroussées, se fraye un passage au milieu d'eux.

" Ho donc ! mes amis, s'écrie-t-il, ce n'est rien ; à la guerre comme à la guerre! Continuez votre feu." Et lui-même recule les morts, et ne craint pas de s'exposer au danger.

Ce courage ranime l'ardeur des patriotes.

Peu de temps auparavant, les anglais avaient essayé de s'emparer d'une distillerie, défendue par une quinzaine de Canadiens. Voyant le peu d'effet de l'artillerie et de la mousqueterie, le colonel Gore avait ordonné au capitaine Markham de l'emporter d'assaut. Mais Markham y fût blessé, et après des efforts inutiles, les Anglais durent reculer devant le feu de leurs adversaires.

Pendant ce temps, les gens traversaient toujours de St-Antoine.

Les Anglais, inquiets, pointèrent un canon sur un grand *bac*, qui contenait près de deux cents combattants, et le boulet passa si près du bateau, qu'en tom-

bant dans le fleuve il fit rejaillir l'eau sur les Canadiens, qui ne ralentissaient pas leur course. (1)

Cependant le combat ne cessait pas. Des deux côtés on se battait avec une égale fureur. Mais après six heures de combat, les soldats anglais commencèrent à retraiter et le colonel Gore, vieux décoré de Waterloo, dut abandonner la victoire aux patriotes, qui se mirent à la poursuite des troupes royales. (2)

Au premier rang des Canadiens se trouvaient deux jeunes gens qui, pendant toute la durée du combat, s'étaient distingués par leur acharnement contre les soldats anglais. Tout-à-coup, pendant que ceux-ci déchargeaient leurs dernières carabines, l'un d'eux fit feu sur son compagnon, qui tombe roide mort.

Ce dernier avait nom Pierre Hervart; celui qui l'avait tué s'appelait Raoul de Lagusse. Les Canadiens continuèrent à poursuivre les Anglais.

Après le combat : " Avez-vous tué plus de chiens que moi, docteur ? " demanda une grosse voix.

— Tiens, Labossière, fit Nelson en se retournant, t'es-tu bien battu ?

—Si je me suis bien battu ? *je cré bin*, sacrebleu, j'ai tué trois soldats de la maison de St-Germain, (3) et quatre pendant la poursuite. Aussi je suis content de moi, et maintenant je m'en vais prendre une rasade ! (4)

---

(1) Historique.

(2) Nous avons emprunté quelques détails à Garneau.

(3) La maison où s'étaient réfugiés les patriotes appartenait à un nommé St-Germain.

(4) Ce Labossière n'est pas un personnage légendaire, mais au contraire parfaitement historique.

DEUXIÈME PARTIE.

I

La Grace de Dieu

Vingt ans se sont écoulés depuis les évènements que nous venons de raconter.

Pendant le mois de juillet 1858, les comédiens de la troupe française de New-York et de la Nouvelle-Orléans, que n'a pas oubliée le public de Montreal qui fréquentait le théatre à cette époque, donnèrent une représentation de la " Grâce de Dieu " ; ce magnifique drame applaudi alors sur tous les théatres français et américains avait attiré, ce soir là, l'élite de la société de Montréal, ce qui n'empêchait pas la foule du peuple d'affluer au parterre, aujourd'hui converti en *parquet* ou salle d'orchestre.

Les loges privées avaient toutes été retenues d'avance.

Dans l'une d'elles étaient trois personnes sur lesquelles nous devons appeler l'attention de nos lecteurs.

Ce groupe se composait de deux hommes et d'une jeune fille.

Le plus âgé de ces deux hommes pouvait avoir une cinquantaine d'années, quoiqu'il parût beaucoup plus jeune, malgré quelques rides qui sillonnaient son front haut et découvert. Il portait au petit doigt de sa main gauche un jonc émaillé d'une fleur bleue. Ce jonc devait inspirer beaucoup d'intérêt à son jeune compagnon, car depuis le commencement de la soirée, il n'en avait pas détourné sa vue un seul instant.

Celui-ci était un tout jeune homme qui appelait la sympathie par une figure noble et intelligente. Quand ses yeux avaient le malheur de se fixer sur l'anneau dont nous parlions ci-dessus, son front se ridait péniblement et sa figure prenait une empreinte très-mélancolique. Ce jonc semblait lui rappeler quelque souvenir, et à l'expression de son visage, ce souvenir devait être douloureux. Mais dès que son attention s'en détachait, elle se portait immédiatement toute entière sur la jeune fille assise à ses côtés, et alors tout changeait en lui, tristesse et rides se dissipaient et ses yeux reprenaient une douceur ineffable, dès qu'ils se fixaient sur cet objet de toutes ses adorations.

Elle était vraiment jolie. De longs cheveux blonds tombant négligemment sur ses épaules ; sa figure presque toujours colorée par un teint rose et frais ; ses yeux d'un bleu céleste; ses mains et enfin tous ses traits d'une délicatesse remarquable, lui donnaient une beauté virginale, celle qui caractérise le mieux les jeunes filles à cet âge.

Disons ici que le jeune homme et la jeune fille étaient fiancés et que leur mariage n'était retardé que par l'admission du premier à la profession du droit qu'il étudiait depuis bientôt quatre ans.

Pendant presque toute la durée de la représentation, la conversation des deux jeunes gens, aussi bien que l'attention qu'ils se portaient mutuellement, les avaient empêchés de suivre avec autant de soin qu'elle méritait la pièce donnée ce-soir là. Celui qui les accompagnait jetait parfois sur eux un regard de dépit. Il y avait quelque chose de méchant dans ce regard mêlé de dédain et d'envie. Sans doute cet homme n'avait jamais

connu les charmes d'une semblable allégresse, et dont ceux-là seuls qui s'aiment d'un amour réciproque ont jamais joui réellement.

—Je crois, Hortense, dit-il, en se tournant du côté de la jeune fille, que tu n'auras pas beaucoup de détails à donner à Mathilde sur la pièce de ce soir.

—Et pourquoi donc, mon père ?

—Mais tu ne peux saisir les paroles des acteurs et causer tout à la fois. Qu'en pensez-vous M. Hervart ?

—Vous avez raison, M. Darcy, mais votre donnée n'est pas tout à fait exacte ; en effet nous avons cessé notre conversation à toutes les scènes émouvantes, et certes elles ne manquent pas.

On était à la scène du cinquième acte, où l'amant de Marie vient demander sa main.

—Oui, fit Hervart, en répondant à une question de son futur beau-père, c'est le mariage à la fin du drame.

—Cela finit toujours ainsi.

—La règle n'est pas générale cependant, fit tranquillement Hervart ; on pourrait signaler quelques exceptions.

Quoique ce dernier eût prononcé ces mots bien innocemment, M. Darcy tressaillit, mais il se remit très vite et ajouta : " Cette petite Marie a bien mérité son bonheur car elle a essuyé beaucoup de traverses."

Cela me fait songer, fit Hervart, à une femme que j'ai connue et qui a été plus persécutée que Marie dans cette pièce.

—Et a-t-elle succombé ?

—Non, monsieur.

—Demeure-t-elle à Montréal ?

—Elle est morte.

—Vous dites qu'elle est morte ? Alors, moi aussi, je l'ai connue.

Si Hervart eût porté plus d'attention alors à M. Darcy, il aurait remarqué un léger tremblement dans sa voix, mais il se contenta de répondre : " Je ne le crois pas."

Et ses yeux se tournèrent de nouveau vers la bague que M. Darcy avait à la main. Celui-ci s'en aperçut et parvint à la dérober à la vue du jeune homme.

Le rideau tomba sur le cinquième acte.

II

Castor et Pollux

A la sortie du théâtre, Hervart reconduisit en voiture M. Darcy et sa fille, mais malgré leurs invitations empressées, il refusa d'entrer vu l'heure avancée de la soirée, et il se rendit immédiatement à son domicile sur la rue St-Hubert.

Une agréable surprise l'attendait à son arrivée.

A peine avait-il posé le pied sur la première marche de l'escalier, qu'il entendit une voix bien connue lui criant de l'étage supérieur sur un ton jovial : " viens donc vite, déserteur, que je te serre la main."

En trois bonds Hervart se trouvait auprès de son visiteur.

—Ernest, toi ici ! fit-il d'une voix qui réflétait encore plus de joie que d'étonnement.

—Comme tu vois, mon cher Louis, et parfaitement installé chez toi pour huit jours. Mais d'où viens-tu donc ? Voilà près d'une heure que je t'attends.

—Tu verras qu'il n'y a pas de ma faute ; en effet, j'arrive du théâtre. Mais dis moi-donc comment tu as fait pour entrer, la concierge qui ne demeure jamais après neuf heures et demie.

—Quand j'ai frappé à sa porte, il était à peine neuf heures. Je te demande ; on me dit que tu es sorti et que tu ne rentreras probablement pas avant minuit. Je ne tenais aucunement à attendre seul pendant trois heures. " Je reviendrai tantôt, dis-je à la concierge" —Mais il n'y aura personne pour vous ouvrir la porte, car je m'en vais à l'instant même.

—Il y va d'un écu pour vous si vous m'attendez jusqu'à ce que je revienne.

—Très-bien, alors, j'attendrai.

Je sors donc. A peine dehors je fais la rencontre de quelques amis et sans m'en apercevoir, voilà bientôt deux bonnes heures que nous flânons ensemble. Je suppose qu'il est temps pour moi de rentrer au logis ; j'y retrouve la concierge qui m'ouvre la porte et que je renvoie très-satisfaite, après lui avoir donné la récompense promise. Voilà, mon cher, comment je suis installé chez toi sans plus de façon.

—Tu ne pouvais mieux faire. Depuis quand es-tu à Montréal ?

—Je suis arrivé ce soir à sept heures et demie.

Pierre apporta du tabac et, tous deux, ayant allumé une pipe, causèrent encore quelques instants, après quoi Louis invita Ernest à prendre du repos.

—Mais es-tu fatigué ? demanda ce dernier à son ami. Quant à moi, tu sais que je n'ai point pour habitude de me coucher de bien bonne heure.

—Oh ! je n'ai pas oublié nos veillées de Québec, mais je pensais qu'après ton voyage tu aurais peut-être besoin de sommeil.

— Mais pas le moins du monde, et d'ailleurs tu sais que pour peu que la lassitude me gagne, je me retire sans attendre de permission.

Et ils causèrent jusqu'à une heure avancée de la nuit.

. . . .

Par ce que nous venons de raconter, le lecteur a pu voir qu'une grande intimité existaitentre Louis et son ami Ernest.

Cette amitié datait de plusieurs années et elle avait pris racine dans le cœur des jeunes gens, alors qu'ils étaient au Séminaire de Québec, où tous deux avaient fait leur cours d'études. Ils étaient dans la même classe et devaient ainsi se trouver, en même temps, prêts à faire le choix d'une profession après leur sortie du collège. Louis se décida pour l'étude du droit, qu'Ernest pour la médecine. Ils demeurèrent une couple d'années à Québec, toujours unis par leur ancienne amitié qui ne faisait que s'accroître, quoique d'un caractère assez opposé. Ernest aimait beaucoup plus les plaisirs que son ami et était plus léger que lui ; Louis, au contraire, était plus sérieux Ernest et apportait plus d'ardeur au travail que ce dernier. Quelquefois s'il voyait son compagnon de chambre trop adonné à la paresse, il lui faisait des remontrances plus ou moins sérieuses. Celui-ci l'écoutait, puis après la semonce finie : je travaillerai mieux à l'avenir, répondait-il. Mais alors le sévère étudiant ne devait pas regarder Ernest bien en face, car ce der-

nier ne pouvait plus garder la figure sérieuse qu'il s'était composée pour écouter son ami. Aussi la remontrance se terminait-elle toujours par un franc éclat de rire de la part des deux jeunes gens.

Cela fit qu'au bout de deux ans Ernest n'était guère plus avancé dans l'étude de sa profession qu'au début. Quand Louis vint résider à Montréal, Ernest retourna alors chez sa mère, à la campagne, et dit à la médecine un éternel adieu. Cependant son caractère gai s'accommodait difficilement d'une vie trop sédentaire et il arrivait parfois que l'ennui le gagnait dans sa retraite. Alors il prenait le chemin de Montréal, ou il invitait quelques amis chez lui. Nous ne terminerions pas cette esquisse avec justice si nous n'ajoutions que, comptant sur la fortune dont il devait hériter plus tard, il n'avait jamais su calculer.

Après une bonne nuit, Ernest se leva de très-bonne heure, ce qui était une dérogation à ses habitudes.

Louis dormait encore.

Ne voulant point le déranger, Ernest s'habilla sans bruit et sortit.

Il était environ six heures.

Le soleil, qui était très-ardent, couvrait déjà la plus grande partie de la ville. La nature semblait vouloir sourire aux yeux d'Ernest ; déjà les oiseaux faisaient entendre au loin leur doux ramage, pendant qu'un rossignol gazouillait paisiblement dans un arbre à la porte du domicile de Louis, tout en sautant de branche en branche. Ernest se sentit radieux à cette vue, puis après s'être arrêté quelques instants, il se dirigea vers le fleuve.

Il venait de s'appuyer sur la balustrade du quai, lors-

qu'il se sentit frapper sur l'épaule. Il se retourna aussitôt.

— Depuis quand êtes-vous en ville ? lui demanda celui qui s'était permis cette accolade amicale ?

— Depuis hier soir. Vous êtes matineux, M. Marceau; je vous avouerai que je ne comptais rencontrer guère que les gens qui se rendent au marché ou à leur travail.

— Je me lève toujours vers cette heure ; mais je ne crois pas que ce soit une coutume chez vous, n'est-ce pas ?

— Vous avez raison, ce matin j'ai dérogé à mes habitudes.

— Quel bon vent vous a poussé du côté de Montréal ? serait-ce por hasard, comme je le suppose, le bal de mademoiselle Darcy ?

— Non, je n'en savais absolument rien et vous êtes le premier à m'en parler. A propos, on dit que vous vous mariez ?

— Et avec qui donc ?

— Avec l'aînée des demoiselles Darcy, je crois.

— On l'a dit, mais on ne le dira plus.

— Mais dites donc, Edmond, ne pourriez-vous pas me procurer une invitation à ce bal ?

—Oui, je le pourrais, sans doute, mais dans le moment, vous comprendrez que je préfère ne pas être chargé de demandes semblables, et cela justement parce que je n'épouse plus Mademoiselle Darcy. Si vous vous adressiez à M. Hervart ...

—En effet, vous avez raison. Salut donc, je m'en vais réveiller ce paresseux de Louis, qui doit dormir encore. Et tous deux se séparèrent.

III

Chez Monsieur Darcy

Monsieur Darcy habitait avec ses deux filles une maison spacieuse sur la rue St-Alexandre, entre les rues Ste-Catherine et Dorchester. Après l'avoir reconduit chez lui ainsi que sa fille Hortense, après le théâtre, nous avons vu que Louis avait refusé d'entrer, prétextant l'heure avancée de la nuit. Mais là n'était pas pour lui la véritable raison de son refus. Il craignait bien plutôt de déranger Mathilde, sœur ainée d'Hortense, qu'on disait malade depuis quelque temps et qu'une indisposition avait retenue chez elle, le soir de la représentation de la " Grâce de Dieu ",

Bien peu de personnes, cependant, avaient connaissance de cette maladie, à l'exception de son père et de sa sœur. Louis la savait légèrement indisposée, et c'était tout ; il n'avait aucune idée de la cause qui la retenait, depuis quelque temps, aussi souvent chez elle. Pourtant rien n'était plus facile à expliquer.

En effet, ce n'était pas autant du corps que du cœur que Mathilde souffrait. Pendant un voyage à Québec, elle avait fait la connaissance d'un jeune homme qui faisait le même trajet qu'elle. Ce jeune homme, qui demeurait à Montréal, était Edmond Marceau.

Durant leur séjour dans la vieille cité de Champlain, Edmond avait vu Mlle Darcy deux ou trois fois et, après leur retour à Montréal, il lui avait fait un grand nombre de visites. Bref, il fut très assidu auprès d'elle pendant une couple de mois et un amour réciproque paraissait établi entre eux, lorsque tout à coup on

s'aperçut qu'il commençait à la négliger pour sa sœur Hortense. Celle-ci, toute à l'affection de Louis, ne remarqua pas d'abord l'attention qu'Edmond lui portait.

Mais Mathilde s'en affligeait beaucoup, son caractère, naturellement gai et jovial, était devenu triste et morose. Elle recherchait la solitude, et on la voyait sans cesse un livre à la main. Cependant elle ne lisait pas, ou du moins très peu ; c'était plutôt un prétexte de rester à la maison.

Quant à Monsieur Darcy, il était contrarié de cette préférence accordée à la seconde de ses filles. Etait-ce qu'il trouvait injuste que celle-ci eût deux aspirants à sa main, tandis que sa sœur était pour ainsi dire délaissée ? Non, car si cette préférence eût été accordée à Mathilde, il en eût été enchanté. Quelle raison lui faisait donc aimer cette dernière plus que l'autre de ses enfants ? C'est ce que la suite de ce récit nous apprendra.

Dans le cours de la journée où Ernest Lesieur avait rencontré Edmond Marceau, Mathilde et Hortense étaient toutes deux au salon, causant toilette relativement à leur prochaine réception, lorsque se fit entendre la cloche de la porte. La servante apporta aussitôt un billet pour Hortense.

Il se lisait ainsi :

Mademoiselle,

Me pardonnerez-vous le trouble que je vais vous causer en faveur de mon plus intime ami M. Ernest Lesieur, qui est à Montréal depuis hier ? J'ose vous

prier de lui adresser une invitation à votre soirée, après demain soir, et vous obligerez

Votre très-dévoué,
LOUIS HERVART.

Hortense passa le billet à Mathilde.

— Je vais adresser une invitation à M. Lesieur immédiatement, fit celle-ci.

— Merci, répondit Hortense.

Quelques minutes après, le cocher partait avec une invitation pour Ernest et un mot d'Hortense pour Louis.

Voici ce qu'Hortense avait écrit :

Mon cher Louis

Je viens de recevoir vos quelques lignes et j'ai agréé votre demande avec d'autant plus de plaisir qu'elle était pour un de vos amis. Je comprends que vous soyez avec lui la plupart du temps, mais s'il s'absentait, viendriez-vous ce soir ?

Votre HORTENSE.

Quand le billet d'Hortense lui fut remis, Louis était seul dans son boudoir et fumait. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il avait dévoré la lettre d'Hortense.

Cela est impossible, se dit-il ; il faut nécessairement que je demeure avec Ernest ce soir. Néanmoins, je devrais trouver un moyen de l'écarter. Il est fort curieux ; en laissant le billet sur la table avec l'invitation, il ne manquera pas de le lire et par là même de s'absenter. Essayons.

Et Louis fit comme il avait dit et sortit.

Nous admettons l'égoïsme de l'acte qu'il venait de commettre, mais les amoureux ne pensent qu'à eux-mêmes.

Cependant Ernest, après avoir digéré un copieux repas, était passé par le bureau de Louis. Celui-ci n'y était pas. Ernest ne prit pas d'abord le chemin du domicile de son ami, et après un long détour, il n'arriva chez Louis qu'après le départ de celui-ci. Comme l'étudiant l'avait pensé, Ernest ne lut pas sans satisfaction l'invitation des demoiselles Darcy, puis ayant aperçu le billet d'Hortense, il le lut en entier.

— Comme cela vient à point, dit-il, moi qui devais aller au théâtre ce soir. Ainsi, rien ne m'empêchera d'aller de mon côté et Louis du sien. Mais le plus important est fait ; j'ai mon invitation. Maintenant allons voir si je ne rencontrerai pas Louis quelque part.

Et il sortit.

. . . .

Le surlendemain, il y avait foule chez monsieur Darcy, toute l'aristocratie de la ville, tant anglaise que canadienne, était réunie ce soir là dans la rue St-Alexandre.

La maison était splendidement illuminée, la musique ravissante.

Il y eut d'abord un peu de froideur dans cette nombreuse assemblée, mais peu à peu l'entrain gagna tout le monde, et bientôt la gaieté envahit complètement la salle. Les toilettes, pour la plupart, étaient superbes ; les belles soies ainsi que les plus fines dentelles affluaient, et çà et là on pouvait remarquer des diamants d'une grande valeur.

Hortense. qui s'attendait à ouvrir la danse avec Louis, se trouva quelque peu désappointée. Comme ce dernier n'avait pas encore paru dans les salons, Edmond Marceau vint lui demander le premier quadrille et elle dut nécessairement le lui accorder. Ils avaient pour vis-à-vis Ernest et Mathilde,qui paraissait moins morne qu'à l'ordinaire.

La toilette des deux sœurs était éxactement semblable.

Chacune avait une robe de soie rose ; ces robes qui avaient été faites par Madame Dennie, seyaient très-bien aux deux jeunes filles.

Hâtons-nous de dire que Mathilde ne le cédait guère à sa sœur en beauté. Plus grande qu'Horthense. et plus svelte qu'elle, elle avait les traits moins réguliers que sa sœur, mais sa figure était empreinte de plus de majesté. Ses yeux pétillants d'esprit étaient noirs comme jais. Ses cheveux étaient de la même couleur ; et de même que Hortense était une très-jolie blonde, on pouvait dire que Mathilde était une très-jolie brune. Bref, il eût été difficile de faire un choix entre les deux sœurs sans faire revivre l'éternelle question de la brune et de la blonde. Mais finissons de décrire la toilettes de demoiselles Darcy. Une simple fleur ornait leur tête ; pour bijoux toutes deux avaient une épingle et des pendants d'oreilles en or, sur lesquels étincelait aux rayons lumineux un solitaire très-brillant.

— Mademoiselle, disait Edmond à Hortense, j'ai rarement vu une soirée, où les jolies toilettes soient aussi nombreuses que ce soir.

Ernest disait à Mathilde, qui de temps en temps

tournait les yeux vers Edmond : Je suis très sensible, mademoiselle, à l'invitation que vous avez bien voulu m'adresser, quoique je fusse tout à fait étranger dans cette maison.

—Nous n'avions rien à refuser à M. Hervart, fit-elle, et dès qu'il s'agissait de son ami, votre place était naturellement ici.

—Monsieur Hervart n'est donc pas ici ? demanda malicieusement Edmond à Hortense.

—Oui, répondit celle-ci, mais il n'a pas encore fait son apparition dans la salle de danse ; tenez, le voici, ajouta-t-elle en voyant venir Louis.

Celui-ci vint saluer sa bien-aimée, mais il ne put d'abord lui parler en toute liberté à cause de la présence d'Edmond qui le gênait.

Depuis quelques instants la première danse était finie, et la seconde allait bientôt commencer : c'était une valse. Cette fois, Hortense put danser avec Louis pendant que Mathilde faisait le tour des divers salons, toujours accompagnée par Ernest, sur qui elle avait produit un charme tout nouveau difficile à expliquer chez lui. Aussi avait-il l'air un peu gauche pour la première fois dans un salon. Il était comme fasciné par les yeux de la jolie brune. Il voulait lui parler et il n'osait pas. Enfin il la laissa sur un fauteuil, avec une dame que son âge empêchait d'avoir beaucoup d'attraits pour la danse, et il entra dans le salon où l'on valsait toujours. Il se mêla aux groupe des danseurs.

—Louis, moi qui vous attendais pour le premier quadrille, que faisiez-vous donc ? demanda Hortense à son fiancé.

—Je le désirais autant que vous, Hortense, même

plus, répondit le jeune homme, mais malheureusement je n'y étais pas. Mais je me reprendrai demain soir chez madame Larveau.

—Ainsi c'est convenu, j'aurai la première danse avec vous ?

—C'est entendu.

—Très-bien alors. Mais n'oubliez pas votre promesse.

—Oh ! pour cela, je ne l'oublierai certainement pas.

Le bal s'achevait au milieu des danses et du vin.

Tout à coup Louis se sentit légèrement tiré par le bras. Il se retourna et vit Ernest.

—Mon ami, lui dit ce dernier, sais-tu que mademoiselle Mathilde est vraiement jolie

—Tu ne m'apprends là rien de nouveau.

—Et qu'elle est tout à fait charmante.

—Où veux-tu en venir ?

—A ceci : que je l'aime.

—Tu ne peux prendre une telle décision la première fois que tu rencontres une femme.

—Oui ; tu sais bien que ce que j'aime moi, c'est l'imprévu.

—Ainsi, tu crois aimer Mathilde ?

—Non seulement je le crois, mais je l'affirme, et même je lui ai dit que je l'aime !

—Comment ! tu as osé...

—Oui, j'ai osé lui avouer mon amour.

—Lorsqu'elle en aime un autre...

—Qui ne l'aime pas. Et d'ailleurs elle ne l'aimera pas longtemps. Même elle n'a pas mal accueilli la déclaration que je lui ai faite, je la reverrai demain chez Madame Larveau, je fais le galant auprès d'elle, et avant deux mois je l'épouse.

— Alors, tant mieux pour elle et pour toi, fit Louis

en riant. Tu vas m'excuser, mais il y a une dame qui m'attend à la salle de réveillon.

IV

VOYAGE A N.

Mathilde était restée toute abasourdie de la déclaration que lui avait faite Ernest. La surprise qu'elle en ressentit l'empêcha de lui répondre ; mais comme ce dernier l'avait dit à l'étudiant en droit, elle n'avait pas paru mal accueillir cet étrange aveu d'un amour né depuis quelques instants à peine. En l'apercevant pour la première fois, elle avait surtout remarqué la beauté et les manières distinguées du jeune homme. La politesse qu'il lui avait témoignée dès le commencement de la soirée lui faisait plaisir, tandis que l'éloignement qu'Edmond Marceau manifestait depuis quelque temps pour elle, surtout pendant ce bal où, se contentant de la saluer, il ne l'avait pas fait danser une seule fois, avait fort blessé la jeune fille et commençait à l'arracher à un amour trop tôt contracté et que quelques jours de plus devaient faire évanouir à jamais.

Après le départ des convives, avant de se mettre au lit, Mathilde raconta à sa sœur l'étrange propos que lui avait tenu Ernest. Celle-ci ne voyait dans Ernest que l'ami de son fiancé. Cette nouvelle ne pouvait que lui causer un vif plaisir.

—Qu'as-tu répondu ? demanda-t-elle à Mathilde.

—Je n'ai rien répondu du tout, tant une semblable déclaration m'a frappée sur le moment.

—Mais pourrais-tu l'aimer ? D'abord il faudrait oublier Edmond ?

—Il est à peu près oublié, fit Mathilde tout bas et comme si elle eût eu peur d'être entendue même d'Hortense.

—Monsieur Lesieur a été très poli pour toi, ce soir, et ses manières, en nous révélant le côté du gentilhomme, laissent loin derrière lui M. Marceau, qui pourrait être souvent repris pour manque de bonne éducation.

—Cela est très vrai, il ne m'a pas même offert une danse.

—Tu vois bien...

Hortense n'acheva pas la phrase qu'elle venait de commencer.

—D'ailleurs, ajouta-t-elle, je n'ai jamais aimé la figure de cet homme.

Les jeunes filles causérent encore longtemps.

Dormons, dit enfin Hortense, nous verrons plus tard.

*
* *

Le lendemain soir, Louis, comme il le lui avait promis la veille, ne manqua pas de demander à Hortense sa première danse chez Madame Larveau.

Cette dame Larveau était une femme de haute taille, sèche et mince et à qui Vénus n'avait rien accordé dans la distribution de ses grâces. Il en était de même de ses deux filles dont l'une était âgée d'une trentaine d'année et l'autre de quelques années de moins. La mère racontait partout, à qui voulait l'entendre, que

ses deux filles ne se mariaient pas parce qu'elles redoutaient trop de ne pas trouver le bonheur dans le mariage ; malheureusement les histoires de la mère n'étaient pas toujours prises à la lettre.

Ernest, qui espérait recevoir une invitation de la mère, s'était montré très-attentif auprès de ses filles, chez Mr Darcy, et en effet nous pouvions le voir encore auprès de Mathilde à la réception de Mde. Larveau.

On dansait une valse. Ernest emmena la jeune fille à l'écart.

— Mademoiselle, dit-il, avez-vous songé à ce que je vous ai dit hier ?

— Je vous avouerai, répondit Mathilde, que j'ai été si surprise, quand je vous ai entendu me tenir un pareil langage la première fois que je vous voyais, que je n'ai pu m'empêcher d'y penser un peu.

— Vous avez dû en effet trouver mes paroles hors de propos, mais quand je ressens quelqu'émotion, il m'est impossible de la contenir. Ainsi puisque je n'ai pu vous cacher mes sentiments plus longtemps, voudriez-vous me faire connaître les vôtres à mon égard ? Voyez bien, et Ernest s'animait de peur de recevoir une réponse qui détruirait ses illusions, quoique je ne vous connaisse que d'hier, je vous aime à la folie et je ferais tout pour vous prouver mon dévouement et mon amour, si je pouvais faire quelque chose en ce sens.

— Mais, monsieur, il y a si peu de temps que je vous connais. . .

— Une simple réponse, mais tout de suite cependant, je ne veux pas attendre.

Mais Mathilde se taisait.

— Vous ne me répondez pas, reprit Ernest.

— C'est que ma réponse vous serait, peut-être trop favorable.

Ernest ne se possédait plus.

— Je t'aime, murmura-t-il tout bas.

Et saisissant la jeune fille par la taille il l'entraîna dans le tourbillon des valseurs.

. . . .

Louis et Ernest retournaient à leur logis de la rue St Hubert.

— J'ai revu mademoiselle Darcy ce soir.

— Eh bien ?

— Je lui ai renouvelé ma déclaration d'hier.

— Comment l'a-t-elle accueillie ?

— Comme je la pressais de me laisser connaître sa réponse : " La seule que je puisse vous faire, a-t-elle dit, vous sera toujours favorable."

— Reçois donc mes cordiales félicitations, car tu ne pouvais faire un meilleur choix.

— Ce n'est pas tout. Demain, nous rendons nos visites chez les demoiselles Darcy et chez Madame Larveau, puis, nous partons pour N. où tu vas venir te reposer chez moi pendant une huitaine de jours. Dans deux mois, je reviens et nous épousons les deux sœurs le même jour.

— Très-bien, je souscris à la première partie de ton programme ; quand à la seconde, nous verrons plus tard.

— Hortense, disait Mathilde à sa sœur le même soir, il s'est encore montré très-poli pour moi, et il m'a déclaré de nouveau qu'il m'aime.

— Et toi, fit Hortense ?

— Je l'ai revu avec le même plaisir ; ses manières et sa conversation toujours agréables font que, malgré moi, je le trouve sympathique, et je m'ennuie déjà presque de lui.

— Vois comme tout va bien, tu vas épouser M. Lesieur, l'ami intime de Louis, et les nouveaux liens qui les attacheront ne peuvent que resserrer davantage l'amitié qui les unit déjà. Pour nous ce sera le bonheur perpétuel.

Hélas ! les deux jeunes filles étaient loin de prévoir l'effroyable catastrophe, qui allait bientôt fondre sur elles.

Louis et Ernest firent leurs visites comme ils avaient dit et partirent bientôt pour N.... Louis devait écrire à Hortense tous les jours.

A peine était-il arrivé chez Ernest que, fidèle à sa promesse, il adressa une première lettre à sa fiancée. Cette lettre fut suivie de plusieurs autres. Nous détacherons les deux suivantes de sa correspondance.

N.... 23 juin 1858.

Ma chère Hortense,

Je suis arrivé à N.... hier soir à neuf heures ; j'étais quelque peu fatigué et la première veillée que je devais passer chez Ernest n'a pas été très—longue. Je ne connais pas encore assez mon nouveau séjour pour vous le décrire, mais si vous le permettez je vous dirai quelques mots de notre trajet. A notre arrivée, un excellent souper préparé par madame Lesieur nous attendait. Tous les mets étaient d'une saveur exquise ; aussi y en a-t-il bien peu auxquels je n'ai pas fait honneur.

Madame Lesieur a causé longtemps avec nous et elle a été pour moi d'une politesse parfaite. Je ne savais comment la remercier des égards qu'elle me témoignait sans cesse ; mais elle m'imposait silence en disant qu'elle ne croyait jamais faire trop pour l'ami de son fils. Quant à Ernest, il prétendait recevoir son ami et son *parent* en même temps.

Comme je disais plus haut, je suis tout à fait étranger dans ma nouvelle résidence qui n'est rien moins qu'un splendide manoir, et je ne le connais pas assez pour vous en parler avec connaissance de cause. Je réserve donc plus de détails pour ma prochaine, car pour le moment je sors avec Ernest, qui veut absolument que je le suive à la chasse.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments les plus tendres.

LOUIS HERVART.

Quelques jours après Louis répondait ainsi à une lettre de sa bien-aimée.

N.... ce 1er juillet 1858.

Ma chère Hortense,

J'ai ressenti un vif plaisir hier en recevant votre lettre. Le fait est que la plus grande partie de la journée s'est écoulée, quant à moi, à lire et relire ces charmantes lignes que j'attendais avec impatience.

Je suis très-heureux que vous désiriez mon retour à Montréal. Aussi n'étaient-ce la cordialité avec laquelle j'ai été reçu ici par M. Lesieur et la beauté du site, il est probable que je ne serais plus à N...., d'où je compte partir demain. Tous les matins, quand

je puis assister au lever du soleil, un tableau superbe se déroule à mes yeux.

Ce matin, par exemple, le soleil perçait de ses rayons dorés la haute cime des arbres et les eaux d'un gracieux petit étang, où l'on voit tous les jours se baigner une nuée de canards des couleurs les plus variées. Je ressentais cette douce fraîcheur du matin que laisse la brume en se dissipant en rosée. Ajoutons à cela le chant des oiseaux, la vue au loin des gracieuses montagnes de notre pays, du grand fleuve, dont les eaux calmes toute la nuit commencent à bouillonner en flots que l'on peut entendre très loin ; tout cela me réjouit, me charme, m'enivre !

Si Hortense était ici, me dis-je, dans ce temps-là, qu'elle trouverait cela beau, qu'elle aimerait à confier ses secrets à la solitude de ces bois, qui nous porte sans cesse à une poétique rêverie.

Ernest se joint à moi pour vous saluer ; il n'a pas oublié mademoiselle Mathilde à la campagne, il ne cesse de m'en parler. Veuillez me rappeler à son souvenir. J'espère avoir le bonheur de vous presser les mains demain.

Veuillez accepter les meilleurs souhaits de

Votre très-affectueux Louis.

. . . .

Nous avons pu voir par les lettres qu'Hortense avait reçues de Louis, que celui-ci avait été accueilli chez madame Lesieur, avec la déférenece de la plus gracieuse hospitalité, tandis qu'Ernest lui témoignait tous les égards d'une vive amitié. Aussi la pensée de quitter ce superbe endroit ne serait probablement pas

venue à Louis sans le souvenir d'Hortense, qui le poursuivait continuellement.

Toujours les repas étaient animés de propos amusants.

Un jour madame Lesieur, qui était d'un naturel assez gai, taquinait Louis à propos de mademoiselle Darcy.

—Maman, dit tout à coup Ernest, il me semble, depuis que M. Hervart est ici, que tu amènes souvent dans nos propos la question d'amour ou de mariage.

— Est-ce que ce sujet t'ennuierait par hasard, demanda Madame Lesieur ? Du reste peut-être es-tu injuste envers moi.

— Oh ! Ne va pas craindre que je m'ennuie jamais dans ta compagnie ; si j'ai parlé comme je viens de le faire, c'est que j'avais un secret à te confier. Je choisis donc cette occasion de t'apprendre que j'ai pris la résolution de me marier, et que mon mariage est irrévocablement fixé à deux mois.

En entendant ces paroles de son fils, la pauvre mère avait pâli.

— J'espère,dit-elle,que ce n'est pas avec Mademoiselle Montfermeuil.

Suzanne Montfermeuil était la fille du forgeron de N... Elle était très jolie et spirituelle, mais elle avait aussi la réputation d'une coquetterie outrée. Les jeunes gens du village étaient reçus très-librement chez elle et elle avait réussi à y attirer Ernest, qui bientôt parut entièrement subjugué par les charmes de l'agréable villageoise.

Depuis son retour de Québec, Ernest ne faisait rien et paraissait n'avoir aucun goût pour le travail, sa

mère le poussait au mariage, espérant qu'il deviendrait moins léger s'il prenait cette résolution. Or, ne voilà-t-il pas qu'un jour on vient annoncer à Madame Lesieur le mariage de son fils avec Suzanne Montfermeuil, et que tous les efforts pour le détourner d'un projet aussi insensé sont restés sans aucun succès. Madame Lesieur croyant ce rapport faux ou du moins sans fondement, commença par en rire, mais lorsqu'elle fut seule avec Ernest :

— Sais-tu ce que l'on dit de toi, Ernest ? lui demanda-t-elle.

— Non, répondit le jeune homme.

— Eh bien, on dit que tu dois épouser la fille du forgeron.

Ernest ne répondit rien.

— Eh bien ? fit la mère inquiète.

— Ma mère, on vous a dit la vérité, dit Ernest.

La foudre serait tombée à ses pieds dans la maison que Madame Lesieur n'eût pas été secouée davantage.

— Et moi, qui n'ai voulu ajouter aucune foi à cette nouvelle, quand tes amis sont venus m'en instruire !

Au fond Ernest avait un bon cœur et il aurait regretté la moindre peine qu'il eût pu causer à sa mère.

— Calme toi donc, ma bonne mère, lui dit-il, le mariage n'est pas encore fait ; je m'ennuie depuis quelques jours. Pour me distraire je vais partir pour Montréal.

Il se dirigea en effet du côté de la ville, et, on sait les nouveaux projets qu'il avait conçus pendant son séjour chez Louis.

Le lecteur n'en comprendra pas moins l'embarras de Madame Lesieur, lorsqu'elle disait à son fils : "j'espère que ce n'est avec mademoiselle Montfermeuil."

Mais Ernest la rassura promptement.

— Oh, dit-il, ces amours sont oubliées, et comme Suzanne ne m'a jamais aimé sérieusement, elle se consolera facilement. Non, je vais épouser Mademoiselle Darcy, la sœur ainée de la fiancée de mon ami Louis qui est charmante. N'est-ce pas, Louis, fit-il en s'adressant à ce dernier, qu'elle est charmante ?

— Tout à fait charmante. répondit Louis.

Madame Lesieur avait eu le temps de se remettre, Elle fit entendre un grand éclat de rire.

Tu dis que tu vas épouser Mlle Darcy. Sais-tu au moins si elle a de l'affection pour toi ? L'as-tu vue assez souvent pour pouvoir juger de son caractère ? Car pour l'épouser dans deux mois....

— Si j'ai vu mademoiselle Darcy ? Deux fois, la première chez elle et l'autre chez Madame Larvean. Mais cela me suffit. Dès le premier soir, je l'ai aimée et je le lui ai dit. Le lendemain, je l'ai trouvée plus belle que la veille, et je sais qu'elle me porte autant d'affection que j'en ai pour elle. Rien n'empêche donc que je me marie dans deux mois.

Madame Lesieur et Louis souriaient malgré eux aux promptes décisions d'Ernest.

Quant à la mère de celui-ci, quoiqu'elle fût naturellement très surprise en apprenant cette nouvelle aussi brusquement, elle ne l'accueillait pas moins avec plaisir, car le mariage avec Suzanne Montfermeuil se trouvait ainsi brisé pour toujours.

— M. Hervart se marie-t-il dans deux mois, demanda-t-elle, en riant, car vous devriez épouser les deux sœurs le même jour ?

— Le temps n'est pas fixé, répondit Louis en souriant.

— Ma mère a raison, fit Ernest, en conséquence je donne quinze jours de grâce à Louis.

— Vraiment, dit celui-ci, je croirais presque que je suis ton obligé !

V

LES DEUX BAGUES.

Cependant à Montréal, Hortense attendait avec impatience le retour de son fiancé ; mais elle trouva son absence moins longue, grâce surtout au caractère de Mathilde, qui était redevenu aussi gai et même plus gai, qu'auparavant. Les deux sœurs s'entretenaient journellement des deux jeunes gens alors absents de la ville. C'était leur plus doux passe-temps.

Enfin, le neuvième jour après son départ, Louis arriva à Montréal.

En quittant N...., au moment de se séparer de ceux qui l'avaient reçu avec tant d'égards et lui avaient offert une si généreuse hospitalité, il eut un serrement de cœur ; il regrettait aussi les beaux arbres qui couvraient presque partout cette délicieuse villa, ainsi que le charmant petit étang dont il avait parlé à Hortense dans l'une de ses lettres. " Voilà la place qui conviendrait à Hortense," se disait-il.

Mais l'amour l'appelait ailleurs ; aussi avait-il résisté

aux invitations réitérées de Madame Lesieur et d'Ernest pour lui faire continuer son séjour dans leur manoir plus longtemps.

De son côté, Hortense avait hâte de revoir son fiancé.

Quant à Ernest, il fût peut-être reparti pour Montréal en même temps que Louis, mais quelques affaires nécessitaient sa présence à N..., surtout à une époque où il prenait une décision aussi grave. Mais il devait rejoindre son ami quelques jours plus tard.

Parmi les premières personnes que Louis devait rencontrer dans les rues de Montréal était M. Darcy, qu'il aperçut causant avec un individu qui lui était tout à fait inconnu. Darcy paraissait très agité et parlait sur un ton qui ne souffrait pas de réplique. Son interlocuteur devait se sentir dans le tort, car il subissait les remontrances du banquier sans faire la moindre objection.

Louis passa inaperçu à côté d'eux.

Tout en marchant il remarqua le jonc que Darcy portait toujours à la main gauche et qui brillait, en ce moment, plus que jamais.

La vue de ce jonc produisait toujours sur l'étudiant en droit une vive impression.

Oh ! ce jonc, ce jonc ! s'écria-t-il, il faudra bien que je sache !

Il s'arrêta un moment pensif, puis il prit d'un pas fiévreux la route de son domicile, en répétant : " il faut que je sache ! "

Arrivé chez lui, il ouvrit un buffet d'où il retira une petite boîte dans laquelle il plongea un regard avide, et il y prit une bague soigneusement enfermée dans une enveloppe.

Il l'examina longtemps.

Ce jonc très-uni était seulement émaillé d'une petite fleur bleue. Il était en tout semblable à celui que portait Darcy.

Louis retira de l'enveloppe un billet et lut tout haut :

" Mon fils, défie-toi toujours de celui, qui portera un jonc semblable à celui que je te laisse. Je te prie de le conserver précieusement en souvenir de ta mère.

Plus bas, il y avait :

" Défie-toi de celui qui a nom Raoul de Lagusse. "

La lettre était signée :

MATHILDE GAGNON HERVART

Elle était datée du 29 décembre 1838.

Or, cette date était précisément celle du jour, où Louis était devenu orphelin de sa mère. On sait que son père avait été tué au feu de St. Denis, un an auparavant.

Ce papier était, sans contredit, d'une grande importance pour Louis.

Nos lecteurs sauront plus tard comment ce précieux document se trouvait en sa possession.

Il resta plusieurs heures à contempler ce jonc et à relire les derniers avis qui lui venaient de sa mère.

Tout à coup, le son argentin d'une horloge, suspendue dans sa chambre, le fit tressaillir.

Trois heures venaient de sonner.

— Trois heures ! s'écria-t-il, et Hortense qui m'attendait pour dîner !

Il replaça le tout comme c'était auparavant, et se rendit immédiatement chez M. Darcy.

A tout moment, Hortense s'attendait à voir arriver Louis heureux de la revoir.

Elle ne pouvait comprendre le retard qu'il apportait dans sa visite.

Midi sonna.

M. Darcy demanda le dîner. Hortense, cherchant un prétexte pour retarder le dîner de quelques minutes encore, répondit qu'il n'était pas tout à fait prêt.

Mais un quart d'heure après, le père ayant réitéré son commandement, il fallut lui obéir.

Hortense affecta un mal de tête et ne se mit pas à table.

Elle s'enferma dans sa chambre et se mit à la croisée pour guetter la visite de Louis, mais celui-ci n'arrivait pas.

Enfin lasse d'attendre aussi longtemps, Hortense résolut de sortir et partit dans un coupé attelé de deux chevaux fringants de race anglaise.

Elle ordonna à son cocher de passer devant l'étude du patron de Louis, mais après avoir jeté un regard à travers les croisées, elle ne le vit pas à son poste. Elle fit alors changer la voiture de direction et la fit arrêter à quelques pas du domicile de l'étudiant, après avoir glissé entre les mains de son cocher un billet écrit à la hâte.

Mais le cocher rapporta le billet en disant que M. Hervart venait de sortir.

Hortense prit alors le parti de retourner chez elle.

Le lecteur sait qu'en abandonnant son logis, Louis s'était rendu directement chez M. Darcy. A peine arrivé, il demanda naturellement à être introduit

auprès d'Hortense, mais cette dernière n'était pas encore de retour. Il allait repartir assez tristement, lorsqu'il aperçut la voiture qui la ramenait à la maison. Hortense, en apercevant son fiancé, ne put retenir un cri de joie.

Si l'on songe qu'il passaient rarement une journée sans se voir, la séparation des deux amoureux leur avait paru longue. Aussi leur première rencontre après le départ du jeune homme ne pouvait manquer d'être joyeuse ; le fait est que leur conversation ne taris sait point. Entre autres choses, Hortense demanda à Louis la cause de son absence du dîner où on l'avait attendu. Ne sachant trop comment s'excuser, il se contenta de dire qu'un travail commandé par son patron et qui ne pouvait souffrir le moindre retard l'avait empêché de se rendre à l'invitation de la jeune fille. Hortense parut satisfaite de cette réponse.

Ils causèrent ainsi pendant une grande partie de l'après-midi de ces milles propos vieillis et néanmoins toujours nouveaux entre amoureux, sans s'apercevoir de l'heure qui avançait sans cesse.

Ils furent enfin rappelés de leur tête-à-tête par l'arrivée de M. Darcy. Louis resta à souper.

Il fut gai au commencement du repas ; mais tout à coup il devint froid et sérieux. Ses yeux avaient rencontré le fameux jonc et devaient y demeurer fixés jusqu'à la fin du souper.

M. Darcy feignit de ne pas s'en apercevoir ; Hortense ne savait à quoi attribuer ce changement dans l'attitude de Louis.

Quant à ce dernier, un violent combat se livrait

dans son âme. Devait-il craindre un ennemi dans le père d'Hortense ? D'un autre côté comment expliquer la possession de ce jonc par M. Darcy ? Le billet qu'il tenait de sa mère ne parlait que de Raoul de Lagusse. Aurait-il deux ennemis ? Toutes ces pensées bourdonnaient dans sa tête et l'empêchaient d'y voir clair.

Cependant dès qu'ils furent levés de table, il parut resaisir sa gaieté habituelle.

On passa dans le salon.

— Hortense, demanda Louis à la jeune fille, savez-vous d'où Monsieur Darcy tient le jonc émaillé d'une fleur bleue qu'il porte continuellement à la main gauche ?

— Non, répondit Hortense. Mais que peut vous faire ce jonc ? Serait-ce pour m'en donner un semblable, ajouta-t-elle en souriant ?

— Peut-être.

— Dans ce cas, je vais le savoir de mon père, et Hortense traversa la chambre pour se rendre auprès de Darcy, qui fumait tranquillement un cigare de Havane, mais sans perdre un mot de la conversation des deux jeunes gens.

Cependant, il feignit n'avoir rien entendu et, lorsque Hortense lui parla du jonc qui préoccupait tellement Louis Hervart, il s'approcha de la lumière pour le bien faire voir par tout le monde. Ma fille, cet anneau, je le tiens de ta mère, dit-il. Je te le destine et je te le donnerai bientôt.

A ces paroles, Louis pâlit terriblement ; si véritablement ce bijou venait de la mère d'Hortense, celle-ci pouvait être sa sœur. Cette pensée le navrait.

Quant à Darcy, il épiait la figure de son futur gendre. En le voyant ainsi envahi par cette pâleur subite un sourire de cruelle satisfaction passa sur ses lèvres, Mais que peut donc lui faire ce jonc, se disait-il ? Il était trop jeune alors, il ne peut avoir garder aucun souvenir de cette effroyable nuit, il n'avait qu'un an.

De son côté Louis se remit assez vite, et la pâleur qui couvrait son visage disparut complètement. Il continua à causer comme si rien n'était arrivé.

Mais à son départ de chez M. Darcy, il se prit à crier : " Hortense n'est pas ma sœur : cela ne se peut pas, ce serait trop affreux."

Et il se frappait le front. Eh non ! elle n'est pas ma sœur, reprit-il soudain, puisque je n'avais qu'un an lorsque ma mère est morte, et je suis un enfant unique. Mais n'importe, ce jonc m'embarrasse tout de même. Ce jonc ! ce jonc ! Il faudra bien que je sache, oui il faut que je sache.

VI

M. Puivert

Peu de temps après les événements auxquels nous avons fait assister nos lecteurs, un riche fermier de Sainte-Anne de Bellevue, mieux connue sous le nom de Sainte-Anne du bout de l'Isle, étant située à l'extrémité nord-ouest de l'Isle de Montréal, prenait un train *express* pour Montréal. Il venait à peine de s'asseoir dans un wagon de première classe et de déplier son journal, lorsqu'il se sentit légèrement frappé sur l'épaule.

— Bonjour M. Puivert, fit une voix tout à fait étrangère au fermier, qui, naturellement surpris, se prit à examiner ce nouveau personnage avec des yeux ébahis, tout en gardant le silence. Son interlocuteur était un homme paraissant assez robuste, bien fait de sa personne, mais dont la figure peu sympathique, du reste, produisait une impression fâcheuse, due principalement au manque de franchise de ses yeux et a un sourire presque continuel, méchant et railleur tout à la fois.

Voyant la persistence du fermier de Sainte-Anne à le regarder sans répondre à son salut amical, l'étranger lui adressa de nouveau la parole.

— Est-ce que vous ne me reconnaîtriez pas ? lui demanda-t-il. Vous êtes bien M. Puivert, le fermier de M. Darcy, à Sainte-Anne ?

— Vous ne vous trompez pas, je suis bien M. Puivert.

— Alors, vous ne pouvez avoir oublié votre courtier d'affaires chez qui vous déposez votre argent généralement quand vous venez à Montréal, Edmond Marceau; vous êtes venu, encore tout dernièrement, à mon bureau sur la rue Notre-Dame !

— Ah ! en effet, je vous demande pardon, si je ne vous ai pas reconnu, mais l'obscurité dans ce wagon....

Disons tout de suite que le digne fermier de M. Darcy n'avait jamais vu ni connu Edmond Marceau, et qu'encore bien moins avait-il jamais déposé aucun argent chez lui, mais, pensant trouver une affaire dont peut-être il pourrait tirer quelque gain, (l'amour du gain et l'avarice étaient les principaux vices du fermier) il avait cru devoir répondre affirmativement au courtier.

Puivert passait avec raison pour un homme d'une grande intelligence, mais cette fois, il faisait fausse route et ne devait s'apercevoir que plus tard du piège que lui tendait son prétendu courtier Edmond Marceau, et dans lequel il allait donner le pied tout bonnement. Marceau lui parla d'abord de sa ferme puis, tout à coup changeant de sujet :

— Mon cher monsieur Puivert, dit-il, je vais vous prouver tout de suite que je suis un parfait honnête homme, ce dont vous seriez porté à douter peut-être.

— Mais je vous demande pardon, je n'ai jamais douté un seul instant de votre probité.

— De mieux en mieux pour moi alors, car si j'avais voulu et si je voulais encore, je vous ferais perdre une somme de $700.00.

— Vous voulez rire, je crois, fit Puivert qui commençait à craindre pour son argent.

— Je ne ris pas le moins du monde et la preuve c'est que lors de votre dernière visite chez moi, vous avez oublié d'exiger un reçu des $700 dont je vous parlais il y a un instant.

— Vraiment ! fit Puivert.

— Il n'y a rien de plus vrai. Tenez, le voici.

— Donnez, donnez, fit le fermier qui commençait à perdre la tête complètement. Puis il jeta rapidement les yeux sur le reçu qui était d'une écriture fine, que Puivert n'avait jamais vu, et qui se lisait comme suit :

" Reçu de monsieur Théodore Puivert la somme de sept cents dollars, que je m'engage à lui rendre à demande avec intérêt à cinq pour cent. "

Montréal, 14 mai 1858.

 E. Marceau

Décidément, Puivert ne pouvait revenir de sa surprise. Affaire d'or, murmurait-il, affaire d'or !

Le courtier examina à loisir la figure avide du fermier.

— Il ne vous manquerait pas quelque autre reçu ? demanda-t-il à Puivert.

— Je crois que j'ai perdu les deux derniers, répondit effrontément celui-ci.

Edmond tira un petit livret de sa poche.

— Je vais voir, dit-il. Bon, m'y voici, je crois ; quinze cents piastres déposées le 29 Janvier, et, quatre cent cinquante, le 15 Février. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Puivert.

Edmond signa deux reçus pour ces sommes, et les donna au fermier.

—Décidément, cet homme est fou, pensait Puivert.

C'est une affaire d'or pour moi, murmura-t-il d'une voix assez forte pour être entendu de Marceau.

— Affaire d'or, oui, répondait celui-ci tout bas, mais on verra bientôt à qui elle profitera le plus. Tu me crois fou, vieux Puivert, mais prends garde à toi.

Puis tout haut :

— Serait-ce une indiscrétion de vous demander ce que vous venez faire à Montréal ?

— Nullement, monsieur. Vous savez sans doute que j'ai des relations d'affaires avec M. Darcy, et il m'a fait demander.

— Viendrez-vous faire encore quelque dépôt chez moi, monsieur Puivert ?

— Non, car je suis court d'argent : même j'aurais besoin d'une petite somme.

— Fort bien, monsieur. Vous n'avez qu'à passer demain à mon bureau. Je vous avancerai même de l'argent si vous en avez besoin.

— A quelle heure ? demanda Puivert.

— A l'heure qui vous conviendra le mieux.

— Très-bien : j'irai vers dix heures.

En ce moment le conducteur entra dans le wagon où se trouvaient nos deux interlocuteurs, et cria d'une voix forte :

“ Montréal.”

VII

Les mésaventures de Louis.

Le cirque a été, de tout temps, et surtout à l'époque de ce récit, très populaire à Montréal. Ce spectacle, à cette époque, était en effet l'un des seuls divertissements du peuple qu'attiraient très rarement ceux du théâtre ou des concerts. Aussi ces représentations ont-elles toujours été moins goûtées des dames et des jeunes filles d'une société plus élevée et que la curiosité seule pousse quelquefois à s'y hasarder, mais seulement lorsqu'elles sont bien accompagnées.

Or, cette année pendant le mois de juillet, une troupe de pantomimes qui, selon les avis délivrés au public, devait dépasser tout ce qu'on avait déjà vu en ce genre, vint stationner pendant quelques jours à Montréal et y donna plusieurs représentations à l'ancien jardin Guilbault, situé au haut de la rue Saint-Laurent, près du Mile-End.

Mathilde et Hortense prièrent leur père de leur faire voir ce spectacle d'un genre nouveau pour elles et celui-ci, après avoir hésité quelque peu, avait fini par les y conduire.

Le lecteur ne sera probablement pas surpris de voir, le soir du cirque, Louis et Ernest à côté des demoiselles Darcy et de leur père.

En effet, Ernest qui avait l'intention de rejoindre son ami à Montréal, y était arrivé quelques jours

seulement après lui. Il le quittait très-rarement. Son intimité avec Louis lui avait valu,de la part des jeunes filles, l'invitation d'accompagner ce dernier dans ses nombreuses visites à Hortense et c'est avec plaisir qu'il avait accepté, grâce à l'agrément qu'il trouvait dans la société de Mathilde.

Aussi, dès que Louis avait fait part de l'arrivée du cirque à Hortense dans le but de lui faire désirer la vue de ce spectacle, Ernest saisit avec empressement l'occasion d'y accompagner les deux sœurs avec l'étudiant et M. Darcy.

La soirée était passablement avancée et après tout l'on pouvait dire que le public n'avait pas été trompé par les annonces. En effet, richesse des costumes,quantité innombrable d'animaux de toutes sortes, hardiesse vertigineuse des pantomimes, tout participait à l'amusement de la foule lorsque l'on entendit, d'abord un craquement formidable, qui fut bientôt suivi d'un bruit sourd.

On ne tarda pas à découvrir la cause de ce bruit, c'était la toile de la tente qui venait de se déchirer au sommet d'un mât placé au milieu de l'arêne et que la tente surtout tenait en équilibre. Elle se séparait lentement du mât et en retardait ainsi la chute, mais il était facile de prévoir qu'une fois la toile tombée complètement, un horrible malheur pouvait s'ensuivre.

Quelques-uns des spectateurs commençaient à craindre pour leur vie. Cependant le danger paraissait encore éloigné, et ceux-ci auraient pu échapper à tout accident, s'ils fussent partis immédiatement et aussi si la foule eût été moins tapageuse ; mais un bon nom-

bre ne croyait pas à un péril aussi immédiat, et, pour n'en rien perdre, était décidé à demeurer jusqu'à la fin du spectacle.

Néanmoins, M. Darcy et ses deux filles suivis d'Ernest et de Louis avaient cru plus prudent de quitter le cirque, dès le moment où les premiers troubles avaient commencé parmi la fouleet ils s'en retournaient tranquillement, lorsque Louis se sentit violemment saisi par un gros gaillard, qui fit tous ses efforts pour l'enlever.

—Lâchez-moi, cria Louis, lâchez-moi, sinon, je vous frappe au visage !

Mais il ne pouvait mettre ses menaces à exécution, tant celui qui l'avait attaqué lui pressait les mains fortement. Il se trouva enfin libre sans trop comprendre la raison de cette étrange aventure, pendant que son agresseur s'en allait en maugréant : " je suis sûr, cette fois, qu'il n'avait de jonc à aucun de ses doigts " :

Aussitôt rendu à la liberté,Louis se mit à la recherche de ses compagnons, dont il avait été si violemment séparé, mais il ne put les retrouver et après d'inutiles perquisitions, au lieu de se diriger vers la place de sortie, la seule chose que lui conseillait le bon sens, il prit le parti de voir défiler ceux des spectateurs attardés qui n'avaient pas encore réussi à abandonner la place du cirque, espérant ainsi retrouver Hortense.

Il attendait toujours immobile à son poste, lorsque tout à coup la tente s'écroula sur les derniers assistants à cette représentation, et il fut renversé avec cette masse compacte. Heureusement la partie de l'arène où tomba le mât,qui se trouvait au milieu de la tente,

avait été désertée par une grande partie du public, qui avait reconnu que le péril était principalement de ce côté, et le nombre des victimes innombrables que pouvait causer la chute de ce mât fut diminué de beaucoup.

Revenons maintenant à Darcy et à ses deux filles.

On comprendra facilement qu'Hortense voulût attendre quelque temps son fiancé, étant sous l'impression toute naturelle qu'il avait dû être entraîné loin d'elle par quelque rencontre ou obstacle inattendus, mais qu'il ne tarderait pas à la rejoindre. Ernest était aussi de cet avis, mais Darcy s'y opposa.

— Quel danger peut donc menacer M. Hervart ? fit-il d'une voix dure. Le péril n'est pas pour lui, mais bien pour nous, si nous attendions trop longtemps.

—M. Darcy a raison,fit Ernest à son tour,Louis saura bien se tirer d'affaires.

On se rendit donc chez M. Darcy sans plus s'occuper de l'étudiant en droit ; il n'y avait qu'Hortense, laquelle, s'exagérant le danger auquel son bien-aimé pouvait être en proie en ce moment, conservait une figure où la crainte se mêlait à l'inquiétude.

Ernest accepta l'invitation qui lui fut faite d'entrer.

On parla surtout de l'incident de la soirée dont nos héros ignoraient cependant, à cette heure, les principaux détails. Hortense y mêlait souvent le nom de son fiancé.

Seul, Darcy était impassible.

Le silence paraissait vouloir gagner tous les membres réunis dans cette société, quand on entendit la pendule sonner onze heures.

— Onze heures ! s'écria Hortense,et Louis qui n'arive pas !

— Ce retard n'est pas rassurant, observa Mathilde.

— Louis sera retourné chez lui, dit Ernest.

— Je ne crois pas qu'il soit retourné à son logis, sans venir prendre ici quelques informations de ce qui s'est passé depuis que nous nous sommes perdus de vue.

— Hortense a probablement raison, reprit Mathilde. En effet M. Hervart doit être très-inquiet lui-même.

— Nous pourrions peut-être chercher à nous assurer s'il ne lui serait pas arrivé quelqu'accident, fit Ernest.

— Ce serait toujours plus prudent, ajouta Hortense.

— Eh bien, je vais me rendre immédiatement à son domicile.

Et ce disant, Ernest prit sa canne et son chapeau et courut plutôt qu'il ne marcha dans la direction de la rue St. Hubert.

Louis avait sur lui son passe partout. Ernest n'en avait pas et la maison étant fermée, il ne pouvait donc entrer sans frapper.

C'est ce qu'il fit. Si Louis avait été dans la maison, il n'aurait pu manquer d'entendre le bruyant carillon que faisait la cloche remuée par la main d'Ernest, lors même qu'il eut été entièrement tombé dans les bras de Morphée. Cependant, personne ne répondit.

— Allons, se dit Ernest, c'est qu'il n'est pas encore arrivé. Que devrais-je faire, l'attendre ? C'est bien ce que j'aurais de mieux à faire, mais veiller à la belle étoile, peut-être pendant une demi-heure, ce n'est pas ce qu'il y a de plus amusant ; qui sait ? il pourrait bien être chez M. Darcy ; je crois cependant qu'il vaut mieux aller au cirque.

Et avec la rapidité qui le caractérisait toujours dans l'exécution d'une idée, il s'achemina vers la rue St. Laurent.

Il fut très-longtemps avant d'arriver au jardin Guilbault, tant la foule obstruait la route. Il y avait aussi un vacarme épouvantable.

Partout les buvettes innombrables que l'on trouve sur le chemin conduisant au Mile-End étaient remplies de personnes ivres, pendant que d'autres y entraient continuellement pour prendre des consommations.

Ernest arriva enfin à la place du cirque, entra dans la tente et chercha Louis partout, mais sans succès. A un endroit reculé, il aperçut une dizaine d'individus entassés les uns sur les autres, pêle-mêle, et qui paraissaient avoir perdu l'usage de leur raison plutôt que de leurs membres. Il se convainquit aisément que Louis n'y était pas.

Il reprit donc encore une fois le chemin de la rue St. Alexandre, et s'étant nommé, il fut aussitôt introduit auprès de Mathilde et d'Hortense.

— Eh bien ! quelles nouvelles nous apportez-vous ? fit cette dernière en l'apercevant.

— Mais aucune, Mademoiselle ; je venais pour en demander, je n'en apporte point. Louis n'est donc pas venu ici ?

— Nous ne l'avons pas vu plus que vous.

— Cela devient tout-à-fait étrange ; je ne sais plus que penser.

— Mon Dieu ! fit Hortense, pâle comme la mort.

— Où êtes-vous allé ? demanda Mathilde.

— D'abord je me suis rendu chez Louis, il n'y avait personne. Alors je suis monté jusqu'au cirque le cher-

chant dans les tentes, les auberges, mais en vain. Je revenais ici, convaincu de l'y trouver.

— Merci, monsieur, dit Hortense, du trouble que vous vous êtes donné, soyez persuadé que personne ne vous en sera plus reconnaissant que moi.... Hélas! que peut-il donc lui être arrivé ? Je ne me sens pas du tout rassurée.

Et Hortense s'évanouit dans les bras de Mathilde.

M. Darcy entra dans la chambre sans retard, pendant qu'Ernest, croyant sa mission terminée, se retirait en promettant à Mathilde de revenir, sitôt qu'il aurait appris quelques nouvelles de son ami.

Au même instant on entendit la cloche de la maison sonner avec fracas. Cette fois c'était Louis qui arrivait et ce fut Ernest qui lui ouvrit la porte.

Les deux jeunes gens demeurèrent un instant dans une chambre voisine ; Louis était très-inquiet de l'état dans lequel il avait trouvé Hortense.

Quant à celle-ci, l'évanouissement dont elle avait été saisie était d'une nature très-légère et, aussitôt que l'on crut pouvoir lui apprendre sans danger, la présence de son amant dans la maison, elle sembla prendre du mieux. Louis et Ernest allaient se retirer, mais Mathilde les fit passer dans la chambre où reposait Hortense.

Louis, qui ignorait tous les événements de la soirée, en demanda naturellement les détails depuis qu'il avait été séparé de ses compagnons. En deux mots Ernest le mit au courant de la situation, lui raconta les craintes inspirées par son absence et l'odyssée qu'il avait entreprise dans les rues de Mont-

réal pour le retrouver, odyssée que le lecteur connaît déjà.

— Et qu'avez-vous fait après que je vous ai eu quittés ? demanda Louis à Hortense.

— Dites-nous d'abord comment il se fait que vous nous ayez quittés si promptement.

— On a tout simplement essayé de m'enlever vivant, dit Louis en souriant : rien moins que cela.

— Maintenant à mon tour, dit Hortense. Quand j'ai vu que vous n'étiez plus avec moi, j'ai voulu attendre un instant, mais mon père a dit alors qu'il n'était pas prudent de demeurer dans ce lieu plus longtemps, et nous l'avons suivi.

— Et vous avez bien fait.

— Il n'y avait rien autre chose à faire, dit Ernest ; d'ailleurs un homme se tire toujours d'un mauvais pas, n'est-ce pas, Louis ?

— Pardieu, fit ce dernier.

— Eh bien, moi, répliqua Hortense, je ne suis pas tout à fait de cet avis la, et j'ai raison. La preuve, c'est que vous-même, M. Lesieur, vous paraissiez très inquiet.

— C'est que . . . . commença Ernest.

— Je vous en prie, M. Lesieur, dit Hortense, j'ai beaucoup admiré votre dévouement ; mais, vous, Louis, dites-nous donc ce qui vous est arrivé ?

—Lorsque je fus hors de l'étreinte de mon agresseur— on a voulu m'enlever, dit Louis pour la seconde fois,— je m'acharnai à votre poursuite assez longtemps, essayant de lutter contre la foule, mais c'était chose impossible que de pénétrer à travers cette barrière infran-

chissable. Aussi je fus bientôt écrasé et je tombai avec d'autres. Je suis resté longtemps à terre ; soit que j'aie dormi, soit que j'aie été évanoui pendant quelques instants, ce qui est plus probable ; quand je revins à moi j'étais couché sur de l'herbe et recouvert d'un immense morceau de toile, que j'eus toutes les misères du monde à soulever.

— Voilà ce qui explique pourquoi je ne t'ai pas vu reprit Ernest.

Cependant l'aurore blanchissait déjà le faîte des maisons.

— Il est presque temps que nous nous retirions, fit Ernest.

— Je crois que tu as raison, répondit Louis.

— Aurons-nous le plaisir de vous revoir avant votre départ, demanda Mathilde à Ernest ?

— N'en doutez pas, Mademoiselle, j'userai et j'abuserai même de votre invitation.

— Tant que vous voudrez.

Les deux amis se retirèrent.

VIII

Deux mauvais sujets.

Au milieu de toutes ces aventures le lecteur, nous l'espérons du moins, n'aura pas oublié M. Puivert, l'homme d'affaires de M. Darcy, ni la rencontre qu'il avait projetée avec Marceau pour le lendemain de son arrivée à Montréal.

Aussi le matin de son rendez-vous, c'est-à-dire, le lendemain de la soirée qui avait si tristement illuminé la représentation du jardin Guilbault, pouvions-nous voir, vers neuf heures et demie, Puivert donnant un dernier coup de brosse à son habit et se regardant, d'un air suffisant, dans une mauvaise glace placée dans une petite chambre de l'Hôtel Rasco, sur la rue St Paul, où il logeait habituellement lorsqu'il venait à Montréal. Il était au moment de sortir pour rencontrer le courtier de la rue Notre-Dame.

— Voila une spéculation vraiment extraordinaire, une véritable mine d'or, répétait-il à chaque instant. Cet homme est fou ou je n'y comprends rien.

De son côté, Edmond n'avait pas perdu son temps depuis qu'il avait si merveilleusement excité l'avarice du fermier de Ste-Anne.

A peine arrivé à Montréal, il s'était abouché avec un de ces hommes qui ne vivent que de rapines et du salaire de leurs forfaits.

Cet homme ,dont il requiert les services pour le moment, se nomme Victor Dupuis.

Pendant que Puivert se rend de l'Hôtel Rasco au bureau d'Edmond, nous l'y dévancerons de quelques instants. Le courtier et son digne acolyte l'y attendaient déjà. Nous profiterons du retard apporté par le fermier pour tracer une esquisse de ces deux personnages.

Dès sa plus tendre enfance, Edmond avait fait preuve de grands talents ; malheureusement il les avait toujours employés au mal et au vice.

Jamais une bonne pensée n'avait germé dans ce cerveau entièrement dénué de sentiments généreux.

Orphelin de bonne heure, sorti du collège immédiatement après la mort de ses parents, il était entré dans une bijouterie à Montréal, qu'il abandonnait bientôt pour New-York, où il devait continuer le même commerce et commencer son apprentissage dans la voie du crime.

Un jour que laissé seul au magasin, ce qui, du reste, arrivait assez souvent, il se mit à contempler d'un œil avide les bijoux de toute sorte qui s'offraient à sa vue.

Tout à coup cette idée lui vint :

—" Si je m'emparais de toutes ces valeurs ! "

Mais, à cette idée avait succédé la réflexion suivante, quelquefois sauvegarde du crime : " Si j'étais pincé ; et d'ailleurs où cacher tous ces bijoux ? On aurait qu'à venir à mon domicile, et on les trouverait fort aisément, car je n'ai aucune autre place pour les déposer. Allons, ce serait une folie que de commettre un pareil vol."

Il allait donc fermer la boutique comme à l'ordinaire, car il commençait à se faire tard, mais il ne pouvait détacher ses yeux des richesses qu'il avait devant lui.

Tout à coup son front s'illumina.

Il venait de découvrir un moyen.

— Bête que j'étais ! dit-il, n'avoir pas songé à cela plus tôt !

Et ce disant, il mit dans ses poches une assez grande quantité de montres, de chaines et d'autres objets, ferma le magasin sans bruit, et s'en alla dans une direction tout à fait opposée à celle de son logis.

Après un quart d'heure de marche, il arriva devant une petite maison de chétive apparence, saisit le marteau de la vieille porte qui était toute détériorée, et frappa trois coups avant qu'on ne l'ouvrit.

Enfin elle s'entrebailla pour donner passage à une vieille femme d'apparence hideuse, qui demanda d'une voix grogneuse :

— Qui est-ce ?

— Victor est-il ici ? demanda Edmond.

— Qui est-ce qui veut Victor ?

— Moi, Narcisse Lafond.

— Ah ! c'est toi. Je ne te reconnaissais pas, dit la vieille en caressant le menton de Narcisse. Il paraît que je me fais vieille. Mais aussi, quand on est pauvre et qu'il faut rester honnête, il faut vieillir avant l'âge ajouta-t-elle, en fermant la porte sur le voleur qui venait d'entrer.

— J'ai pensé comme vous, mère Dupuis, dit Narcisse, et je viens proposer une fortune à Victor.

— Quant à lui, fit la mégère, il serait bien bête de rester honnête, à moins qu'il n'ait envie de crever comme son père, quêteux et tout nu. Aussi quand il est mort, il

y a six mois, s'il n'avait pas eu un service par charité, ma foi, il s'en serait passé.

Pendant qu'elle parlait, elle n'avait cessé de jeter sur son interlocuteur un regard curieux et investigateur, mais tout le temps, Narcisse était demeuré impassible.

Voyant le peu d'effet de ses paroles, et, voulant savoir quelque chose du jeune voleur, à tout prix, elle ajouta :

—Oui, comme je te disais tantôt, voilà ou conduit l'honnêteté : c'est pourquoi je ne la recommande pas trop à Victor ; pour moi, maintenant que je suis vieille, cela ne vaut pas la peine de changer.

Disons que la bonne femme n'avait pas besoin de changer beaucoup pour devenir malhonnête.

Après avoir écouté ce bavardage de la mère de Victor, sans lui répondre, Narcisse monta à la chambre de ce dernier.

Nous n'avons pas besoins d'expliquer à nos lecteurs ce qui avait décidé Narcisse à commettre le vol en question. Il pensait pouvoir faire recéler les bijoux par Victor et il avait raison.

Un mot maintenant sur Victor.

Il ne possédait pas l'extérieur avenant de Narcisse ; en effet si la figure de ce dernier ne se faisait pas remarquer par la noblesse et la franchise. elle brillait par les traits d'une rare intelligence. Victor n'avait qu'une figure abrutie et repoussante. Un front bas sur lequel tombaient de longs cheveux en désordre augmentait l'aversion qu'on ressentait pour toute sa personne. C'était le vrai type du vagabond.

Tant qu'avait vécu son père, celui-ci avait songé avant tout à donner une bonne éducation à son fils

et il l'avait placé dans une bonne école où, malheureusement, Victor ne fit rien pour s'instruire. Le père de Victor valait mieux que son épouse ; aussi cherchait-il à le soustraire autant que possible à l'influence de sa mère qui, malgré ses déclarations d'honnêteté, n'avait jamais guère vécu que dans le vice et la débauche.

Naturellement paresseux, ne voulant rien apprendre et déjà débauché, Victor fréquenta de bonne heure les tavernes et les maisons de jeu, où il fit la connaissance de Narcisse dont il devint l'ami, quoique d'un caractère un peu différent. Aussi le bijoutier, sans briser avec les habitudes d'une vie déréglée, mais voulant néanmoins paraître convenablement en société et jouir d'une bonne réputation, avait-il commencé à diminuer ses visites chez la mère Dupuis et à écarter Victor, ce que celui-ci lui reprochait souvent.

Maintenant assistons à l'entretien des deux filous.

Narcisse avait violemment ouvert la porte de la chambre où était Victor.

Celui-ci était nonchalamment étendu sur son lit, et sommeillait légèrement en attendant le souper.

Il s'éveilla en faisant un soubresaut, mais il se remit en voyant Narcisse.

— Tiens, dit-il, bonjour Narcisse, quel vent t'a donc poussé ici ce soir ? Il y a longtemps qu'on ne t'a pas vu.

—C'est que je n'avais pas de temps à perdre, répondit Narcisse ; depuis quelques temps, je mûrissais un projet que je viens de mettre à exécution.

—Et quel est ce projet ?

—Chut, ne parlons pas si haut : je ne veux pas être entendu: car si notre entretien était découvert, il pourrait y avoir de la prison pour nous.

Victor connaissait assez Narcisse pour savoir que ces précautions n'étaient pas une plaisanterie de sa part.

— Conte-moi donc cela, dit-il plus bas.

— Je suis venu justement pour cela, car j'ai besoin d'un complice ; je venais donc te demander si tu pourrais le trouver.

— Oui je puis t'en trouver un, et un fameux par dessus le marché.

— Il faut de la discrétion, du courage et surtout de l'audace.

— Mon homme aura toutes ces qualités ; ensuite.

Narcisse se recueillit un peu.

— Il faut que je dise un mot de ce qui m'amène ici. Depuis quelque temps je nourrissais le projet de m'enrichir au dépens de mon bourgeois en lui volant une partie de ses bijoux ; mais la difficulté était d'accomplir le vol de manière à déjouer les soupçons de la police, ou du moins à éviter l'emprisonnement après, et tu comprends que je préférais retarder le coup que de le manquer.

Victor fit un signe d'assentiment.

— Ce soir, reprit Narcisse, j'allais refermer mon magasin comme d'habitude, lorsque, en regardant les bijoux que je plaçais dans les écrins, le désir de les posséder s'empare de moi. Oui, mais le moyen d'accaparer sûrement toutes ces marchandises. J'allais donc partir, quand l'idée me vint que si je trouvais un re-

céleur sur lequel je pourrais compter sans crainte d'être dévoilé, le coup serait bientôt fait et en même temps j'ai pensé à toi. Je prends donc sur le champ autant de montres, chaînes et bijoux, que mes poches peuvent en contenir et, au lieu d'aller souper, je m'en viens tout droit ici. Tu vas recéler le tout. Est-ce convenu ?

— Touche-là. As-tu le stock sur toi ?

— Oui.

— Eh bien, montre moi ça.

Narcisse ne se refusa pas au désir de Victor, dont les yeux s'étaient ouverts avec avidité à la vue des bijoux. Il y en avait pour quatre à cinq mille piastres.

— Assez, dit bientôt Narcisse, il s'agit maintenant de causer affaires.

— Je suis à toi, répondit Victor.

— Tu vas donc recéler le tout jusqu'à ce que nous prenions la fuite, car il est clair que nous devons abandonner cette ville au plus tôt. Ce serait pourtant mieux de vendre tout le stock avant de partir.

— Et moi, je te conseille de ne pas fuir du tout, mais de reparaître demain au magasin, comme si de rien n'était, et de feindre l'ignorance la plus entière du vol commis.

— Ton conseil est peut-être le meilleur, j'y penserai encore.

Narcisse se défiait de Victor : quelles précautions à prendre entre voleurs !

— Il n'y a pourtant pas de temps à perdre, hasarda Victor. Plus tard, plus tard, en voilà de jolis mots, mais ce qui est bien certain, c'est que nous ne pouvons attendre.

Narcisse ne pouvait méconnaître la justesse du raisonnement de son complice. Cependant, il hésitait encore, pendant que Victor étudiait les moindres impressions de sa figure ! " Après tout, dit-il, je crois que je vais suivre ton conseil et je retournerai au magasin demain."

Victor ne put réprimer un mouvement de joie, il espérait accaparer le tout et s'en débarrasser plus vite avec l'aide de sa mère, à qui il ferait une large part des profits.

Mais ce mouvement n'échappa pas à Narcisse qui répéta en souriant : " Je crois que je vais suivre ton conseil.

— Tu vas donc laisser les bijoux ici, car nous devons nous en débarrasser au plus tôt.

— Mais il faut trouver immédiatement un acheteur qui soit prêt à tendre l'argent ce soir même.

— Quant à cela, tu peux te fier sur moi, j'en fais mon affaire.

— J'en fais la mienne aussi ; tu ne me trouveras pas trop exigeant ?

— Assurément non. Je n'ai jamais eu l'intention de t'exclure du contrat de vente, fit hypocritement Victor. Quant à des acheteurs, je connais bien le père Crasseux, vieille canaille s'il en fût jamais, mais je ne sais pas où il demeure maintenant. Peut-être ma mère le saitelle ; je voulais te proposer de mettre la bonne femme, dans le complot, c'est une vieille rusée, qui se gardera bien de nous faire tort en quoi que ce soit et qui peut nous être d'une grande utilité.

— Je n'ai pas d'objection à cela.... mais je crois avoir entendu marcher, va donc ouvrir la porte.

Mais Victor n'était pas rendu à la porte qu'elle s'ouvrit d'elle-même pour donner passage à sa mère. Au lieu de servir le souper, poussée par la curiosité, la vieille mégère était montée peu de temps après Narcisse et avait entendu toute la conversation de ce dernier avec son fils. En apprenant que tous les deux l'acceptaient dans leur complot, la joie qu'elle en éprouva la trahit, et comme elle n'avait plus besoin de cacher son espionnage, elle poussa la porte et entra dans la chambre de Victor.

— Ne craignez rien de moi, dit-elle, ce n'est pas moi qui vous dénoncerai. J'ai entendu toute votre conversation et, loin de vous nuire, je vais vous aider à sortir d'une situation embarrassante pour vous deux.

— Situation embarrassante en effet, fit Narcisse. Tâchez de nous ouvrir la porte de ce dédale sans issue et je reconnaîtrai comme toujours, votre génie chaque fois qu'il y a à faire un mauvais coup.

— Eh bien, dit la vieille, je crois que nous pouvons arranger toutes nos affaires sans trop de danger. Toi, Narcisse, prétexte demain une maladie, qui t'empêche d'aller au magasin. Dans la matinée, Victor et moi nous vendrons les objets en recel et....

— Nous partons au plus vite, acheva Victor.

— Niais, ne vois-tu pas que nous passerions, avec raison pour les coupables ?

— Mère Dupuis, j'accepte votre plan, dit Narcisse, seulement avant de partir, pour prévenir le cas où vous vous sauveriez avec tous les fonds, vous allez me signer un billet que vous avez recélé des bijoux que vous saviez volés, et dont vous avez partagé les profits avec le voleur.

— Comment Narcisse ? de la défiance avec nous !

— On n'est jamais sûr de rien, répondit l'imperturbable enfant.

La vieille admirait la sage prévoyance du bijoutier.

— Après tout, reprit-elle, j'ai un meilleur plan que celui-ci et qui nécessitera beaucoup moins de cérémonies.

— Quel est ce plan ? demanda Narcisse.

— Le voici, nous allons partir immédiatement après le souper, nous vendrons tout ce soir, nous partageons en bons camarades, puis nous retournons chacun chez nous.

— Fort bien, je préfère cette solution à la première ; mais j'espère qve Victor ne refusera pas de m'accompagner au magasin pour en arracher les contrevents et briser les vitres de quelques fenêtres, afin de faire croire aux passants que ce vol a été commis de nuit et avec effraction.

— Je t'accompagnerai, dit Victor.

— Maintenant, venez souper, dit la mère Dupuis

— Comme l'heure du souper est passée depuis longtemps, fit Narcisse, nous pouvons bien nous en priver complètement. D'ailleurs avec une semblable besogne sur les bras, on peut oublier de manger pour une fois.

— Ce n'es pas bien logique, dit la mère Dupuis, mais ça m'est égal. Je vais donc vous conduire chez le père Crasseux, avec qui, je crois que nous nous entendrons facilement. Les bijoux vendus, nous prendrons chacun notre part, Victor t'accompagne selon ton désir et tout est dit. Nous ne pouvons trouver mieux à faire.

— Nous acceptons, s'écrièrent en même temps les deux jeunes gens.

En moins de temps qu'il ne faut pour le raconter, la vieille s'était jeté un châle sur les épaules et se rendait, avec Narcisse et Victor, chez le père Crasseux. Le marché fut bientôt conclu. La valeur des objets volés pauvait se monter à environ cinq mille dollars, les complices les abandonnèrent pour deux mille.

En sortant de chez le père Crasseux, la mère Dupuis se dirigea vers son logis, pendant que Narcisse et Victor se rendirent au magasin du patron du premier. Ils arrachèrent d'abord un pan de contrevent, mais ils avaient été entendus par la police, et bientôt trois ou quatre sergents de ville arrivèrent rapidement. Quelquefois l'on serait tenté de croire qu'il y a une providence pour les méchants ; toujours est-il que grâce, soit à la providence, soit au hasard, des travailleurs avaient été occupés toute la journée à nettoyer les canaux de la rue. Un grand fossé offrait un asile à nos deux malfaiteurs, qui s'y blottirent en silence.

Les sergents ne pensèrent pas d'y regarder et après une demi-heure de recherche, n'entendant aucun bruit, ils s'en allèrent.

Alors, Narcisse et Victor sortirent de leur trou, otèrent tranquillement l'autre pan du contrevent et brisèrent plusieurs vitres avec des pierres.

A ce bruit, la patrouille revint de nouveau, mais les mécréants avait pris leurs jambes à leur cou et ne purent être découverts.

Le lendemain, Narcisse avait été arrêté, mais il fut promptement relâché, aucune preuve ne s'élevant pour

établir sa culpabilité dans le crime dont il était accusé Ceux qui pouvaient parler contre lui n'avaient que trop d'intérêt à se taire.

Aussitôt après sa mise en liberté, il partit pour Montréal avec Victor et sa mère. Le vol de New-York ayant mis son nom trop en évidence, il l'échangea contre celui d'Edmond Marceau qu'il portait quand nous l'avons présenté à nos lecteurs. Possédant un certain capital — il avait gardé pour lui les deux tiers de l'argent provenant du vol ci-dessus — il ouvrit un bureau de *broker* (courtier d'affaires).

Mais la mère Dupuis et Victor ne changèrent pas leurs anciennes habitudes, quoiqu'ils eussent pu vivre avec confort en entreprenant un commerce quelconque. Ils ouvrirent dans le faubourg Québec une taverne, où se réunissait la populace la plus crapuleuse du quartier, et ils l'occupaient encore le lendemain de l'accident qui avait eu lieu au jardin Guilbault, et qui avait failli être si funeste à quelques-uns des héros de cette histoire.

IX

Le Voleur volé

Victor attendait depuis près d'une demi-heure avec Edmond Marceau ou plutôt Narcisse Lafond, l'arrivée de Puivert lorsque celui-ci quittait l'hôtel Rasco pour se rendre au bureau du courtier.

Au fond de ce bureau était une porte presque toujours fermée, donnant accès à un corridor étroit au milieu duquel était une trappe de fer conduisant au soubassement. On ne voyait point cette trappe, toujours soigneusement couverte d'un tapis Evidemment le vigilant Edmond voulait amortir tout bruit venant de l'étage inférieur, car il avait fait bourrer la trappe de ce côté. Même la détonation d'un révolver ne pouvait être entendue dehors.

On sait qu'Edmond comptait jouer un mauvais tour à l'homme d'affaires de Darcy ; aussi avait-il cru prudent de tenir son bureau fermé pendant toute la durée de leur entrevue.

— Narcisse, dit Victor, qui ne s'était pas habitué à donner à Edmond son nouveau nom, je crois ton fermier au moment d'arriver ; il est tantôt dix heures et c'est l'heure du rendez-vous.

— Ne sois pas inquiet, je fais bonne garde.

— A propos comment as-tu appris que cet homme est le fermier de M. Darcy ?

— Ca c'est mon secret.

— Fort bien, je ne te questionnerai pas davantage à ce sujet ; mais j'aimerais à savoir si c'est toi qui lui as demandé de venir à Montréal, ou si c'est M. Darcy.

— C'est monsieur Darcy.

— Alors, comment as-tu appris qu'il prenait le convoi hier ?

— Ce que tu me demandes n'est autre chose que la question que tu me posais tout à l'heure, sous une nouvelle forme.

— Cependant........

— Tiens, écoute, je n'ai rien à te cacher, tu es un bon ami et, d'ailleurs, il n'y a rien dans toute cette affaire qui soit bien compromettant pour moi. Tu sais que je connais très bien l'employé du Grond-Tronc, à la gare de Ste-Anne, et que nous sommes de vieux amis. Il n'y a que quelques jours, mes affaires m'ayant appelé à Ste-Anne, je causais avec lui lorsque la conversation tomba sur Darcy. Cela l'amena à parler de Puivert. Il l'avait vu dans la journée et il avait ainsi appris son départ pour le lendemain. Il me dit aussi que Puivert est un cultivateur riche et le fermier de M. Darcy, qui possède à Ste-Anne une terre voisine des siennes. Je n'ai rien autre chose à t'apprendre, tu connais le reste.

— Je te félicite d'avoir mené aussi bien cette affaire ; et maintenant, je n'ai plus rien à te demander.

— Il est temps, car veilà Puivert qui arrive.

Effectivement celui-ci arrivait pour retirer le montant de ses billets.

— M. Puivert, dit Edmond en lui ouvrant la porte, je commençais à craindre que vous manqueriez à votre engagement ; c'eût èté fâcheux, car je m'absente de la ville pour la journée, mais heureusement vous voilà.

— Je ne vous retiendrai pas longtemps.

En entrant, Puivert qui avait l'air préoccupé, fit le tour du bureau et dit tout bas : " Darcy n'a plus rien à craindre de cet anneau d'or, ce jeune homme n'en avait pas."

Edmond l'interrompit dans ses méditations.

— Veuillez-donc, lui dit-il, me suivre dans un autre appartement où se trouvent mes fonds, car je ne garde jamais dans mon bureau une aussi forte somme que celle qu'il vous faut probablement.

— Victor, aide moi donc à soulever cette trappe.

Puivert remarqua alors, pour la première fois, la présence de Victor, mais il ne s'en préoccupa pas davantage.

En un bond celui-ci fut auprès d'Edmond, et tous deux soulevèrent la lourde porte de fer.

— Je vais descendre le premier pour vous indiquer le chemin, fit Edmond. veuillez donc me suivre, M. Puivert.

Celui-ci ne soupçonnait rien et descendit après Edmond. Victor, qui venait en troisième, eut soin de bien fermer la trappe.

Quelques chaises et une table formaient le principal ameublement du soubassement, qui ressemblait plutôt à une cave qu'à une chambre. Les trois négociateurs se partagèrent les trois sièges.

— M. Puivert, demanda Edmond, veillez me dire combien il vous faut d'argent aujourd'hui.

— Je ne voudrais pas vous gêner, vu que je n'ai pas besoin d'une somme bien considérable pour le moment, et comme je vois que mon argent est bien placé......

— Cela est très bien, mais je suis pressé. Quelle somme vous faut-il ?

— Pas plus de trois cents dollars.

Edmond le regarda méchamment un instant, puis il se mit à rire bruyamment.

— Mais qu'avez-vous donc à rire demanda le fermier ? je veux avoir mon argent. Puisque vous êtes si pressé dépêchez-vous donc.

A son tour Victor s'approcha de lui en le regardant d'un air narquois, mais sans dire un mot :

La peur commença alors à saisir le fermier sérieusement. Il regarda autour de lui et il s'aperçut qu'il était prisonnier.

Puivert n'était pas brave.

En retour, il avait beaucoup d'audace ; ce fut pae l'audace qu'il espéra échapper au piège dans lequel il se voyait entraîné.

— Voyons ! Pas trop de ricannement à propos de rien, dit-il, et vite, mon argent !

Edmond ne bougea pas, se contentant de regarder fixement le fermier.

— Vous rappelez-vous les dates où vous êtes venu déposer de l'argent chez moi, demanda-t-il à Puivert ?

— Certainement, répondit effrontément ce dernier.

Et il chercha dans un livret les trois reçus qu'Edmond lui avait livrés la veille, pendant le trajet de Ste-Anne à Montréal.

Sans doute, une convention devait exister entre Edmond et Victor à cet effet, car au moment même où Puivert tendait ses reçus au premier, Victor les lui arracha des mains et les déchira.

Le fermier poussa un cri : son espérance venait de

s'envoler. Il n'eût alors rien demandé que de reprendre le chemin de l'Hôtel Rasco sans avoir tiré un sou des deux brigands, car il s'apercevait que les choses tournaient au tragique, mais Edmond ne l'avait pas fait venir dans son bureau seulement pour causer ; il désirait quelque chose de plus.

— Là en conscience, M. Puivert, avez-vous jamais déposé de l'argent chez moi ?

— Non, mais vous m'avez donné ces reçus et....

— Vous vouliez en profiter, dit Victor en riant.

— C'est cela.

— Mais cela était fort malhonnête de votre part, M. Puivert

— Je le sais ; aussi ne demanderai-je pas le montant des reçus qu'il m'avait remis. Laissez-moi partir.

— Un instant, M. Puivert, vous ne me demanderez plus d'argent, cela est fort bien. Mais ce ne peut être la même chose pour moi. Vous comprendrez, en effet, que je ne vous ai pas invité à mon bureau, seulement pour le plaisir de perdre la moitié de ma journée avec vous. Vous allez donc nous donner quelques billets de banque, à moi d'abord, puis ensuite à mon ami que voici et qui a bien voulu m'aider dans le projet de vous dévaliser. Il est juste qu'il ait sa récompense.

Puivert était fort. D'une main il repoussa Edmond et voulut fuir. Mais devant lui se présenta Victor, qui lui appuya la crosse d'un pistolet sur la tempe et lui dit : " faites un pas de plus et vous êtes un homme mort."

— Que voulez-vous donc de moi ? s'écria Puivert atterré.

— De l'argent, répondit froidement Edmond.

— Mais ce que vous faites là est une infamie !

— Je le sais.

— C'est un lâche guet-apens !

— Je ne dis pas non.

— Vous n'aurez pas un sou de moi.

— C'est là où vous vous trompez.

— D'abord je n'ai pas d'argent sur moi.

— Cela ne fait rien à l'affaire.

— Comment cela ne fait rien à l'affaire ? vraiment je ne vous comprends pas.

— Cela est inutile.

— Oui, c'est parfaitement indifférent que vous compreniez ou non, fit Victor, en appuyant Edmond.

— Ma foi, fit Puivert exaspéré, vous êtes des imbéciles !

— C'est ce que nous allons voir, lui répondit Edmond, en saisissant une de ses mains et en ordonnant à Victor de lui saisir l'autre.

— Lions lui les mains, fit Victor.

Ce mouvement avait été tellement spontané que le fermier avait pu s'y soustraire. Il se défendit néanmoins, avec la rage d'un damné. Mais il ne pouvait lutter contre deux. Il succomba.

— Bien, dit Edmond, nous voulions d'abord nous assurer de tous vos mouvements. Nous avons enfin réussi, maintenant nous allons parler raison.

— Lâches voleurs ! hurla Puivert.

—Vous pouvez crier encore plus fort si vous voulez, mais je vous assure que ce sera peine perdue, car cette cave est arrangée de manière à ce qu'on n'entende rien dehors.

— Vous avez fait toute cette besogne en vrais chenapans que vous êtes !

— Tout cela est fort bien dit, fit Victor, mais nous avons assez de ce bavardage. Je ne sais pas trop comment les affaires vont à ma buvette ; j'ai probablement déjà perdu beaucoup de verres ici.

— Que vous allez promptement regagner, dit Puivert.

Le fermier, dans son impuissance à défendre son bien, cherchait à se venger contre ses agresseurs par l'ironie. Victor insista pour terminer ce coup de jarnac.

— Avez-vous quelqu'argent sur vous ? demanda Edmond à Puivert.

— Je vous ai déjà dit que je n'avais pas un sou sur moi.

— L'effronté menteur, s'écria Victor, ses poches sont remplies de billets de banque. En voilà déjà pour trois cents dollars, juste la même somme que notre honnête homme demandait, il y a un instant.

Le fermier avait fait des efforts désespépés pour défendre son argent. Cet argent n'était pas à moi, dit-il, c'est pourquoi je disais que je n'en avais pas.

— Et à qui donc appartient-il ?

— A M. Darcy.

— Eh bien, tant pis pour lui, car nous allons partager. Tiens Edmond, voilà ta part, tu prends cent soixante-quinze dollars, selon notre entente, et il m'en revient cent vingt-cinq.

X

Suite du précédent.

Misérables ! rugit Puivert, vous avez eu tout ce que vous vouliez par la force, mais nous verrons bientôt où tout cela vous conduira.

— Vous faites fausse route assurément, fit tranquillement Victor.

— Que voulez vous donc dire ? demanda Puivert, à l'idée qu'il ne rentrerait probablement plus dans la possession de ses fonds.

— Veuillez nous dire, fit alors Edmond, si vous avez parlé de votre engagement avant de partir de l'hôtel Rasco.

— Non, répondit le fermier, qui ne comprenait pas trop de quelle utilité sa réponse pouvait être à ses détrousseurs.

— Alors, tout va pour le mieux.

— Mais je ne comprends pas où vous voulez en venir.

— Je vais vous faire comprendre. Ecoutez-bien.

Le prisonnier comprit sans doute, car il dit immédiatement : c'est inutile, je crois comprendre maintenant. D'ailleurs je vous trompais en vous disant que je n'ai averti personne ; j'ai tout dit à M. Darcy.

Victor réfléchit. Si Puivert disait vrai, sa position, de même que celle d'Edmond, devenait critique. Mais il se remit vite.

— Tu mens, dit-il, tu n'as dû rien dire à M. Darcy, à lui moins qu'à tout autre, car en t'écoutant il eût été jaloux de toi, et tu crains M. Darcy, en effet il a l'air rude en affaires.

Victor essayait ainsi d'arracher par surprise la vérité du fermier.

Celui-ci donna dans le piège.

— Eh bien ! non, je n'ai rien dit à M. Darcy, mais qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Plus que vous ne pensez.

— Oui, fit Victor, et comme monsieur parait vouloir bien comprendre, n'est-ce pas M. Puivert ?

— Inutile, je comprends.

— Tant mieux alors, la besogne sera plus tôt finie. Maintenant voici le traité par lequel nous allons vous rendre à la liberté, et d'abord je vais vous donner un bon conseil. Si vous voulez m'en croire, niez avoir reçu tout argent de Darcy, à moins que vous ne lui ayez donné un reçu pour ces trois cents dollars. Le lui avez-vous donné ?

— Naturellement.

— Alors, tant pis pour vous.

— C'est là tout ce que vous avez à dire ?

— Mais vous ne voulez faire aucun arrangement avec nous, fit Victor.

— Faire des arrangements avec vous ! je crois que vous voulez rire.

— Tiens, Edmond, moi je suis pressé. Mettons ce bavard à la porte, car je veux m'en aller.

— Messieurs les brigands, je pourrais bien sortir seul, mais faute de mieux, je vais être contraint de

vous suivre. Croyez que c'est un grand honneur pour vous.

— Ne craignez rien de semblable, mon cher M. Puivert. Vous n'aurez à subir aucun déshonneur, Victor, ouvre la fenêtre pour mettre monsieur poliment dehors.

— C'est vrai; il faut être poli jusqu'au bout.

Et Victor ouvrit une croisée à peine visible et qui donnait dans une cour. Edmond et Victor, musculeux tous deux, parvinrent a y faire passer le fermier après lui avoir rendu la liberté de ses mouvements, une fois le danger disparu. Puis après avoir fermé la fenêtre et y avoir opposé de lourdes barres de fer à l'intérieur, ils retournèrent au bureau d'Edmond.

— Sais-tu, dit Victor à Edmond, qu'on l'a laissé partir à bon marché.

— C'est vrai, répondit Edmond, mais quand j'ai vu qu'il portait sur lui une somme assez respectable après tout, j'ai cru qu'il valait mieux nous contenter de cela. Ces coups de jarnac sont toujours dangereux.

. . . .

Dans l'après-midi de cette même journée, les promeneurs et les promeneuses affluaient sur la rue Notre-Dame.

Depuis quelques instants, deux jeunes gens allaient et revenaient dans le même circuit, paraissant attendre quelqu'un probablement en retard, lorsqu'enfin ils purent s'arrêter sur le passage d'une jeune fille qui venait à leur rencontre.

Louis et Ernest, car c'etaient eux, saluèrent Hortense qui brillait encore plus qu'à l'ordinaire de tout l'éclat de sa beauté.

Elle rompit le silence la première.

—Vous êtes complètement revenu de votre malheureux accident ? demanda-t-elle à Louis.

— Parfaitement, comme vous voyez ; et vous, ma chère Hortense, vous ne ressentez plus rien de votre indisposition ? Je la regrette, d'autant plus qu'il y avait beaucoup de ma faute. Pourquoi vous avoir proposé un tel spectacle ?

— Au contraire, vous n'avez rien à vous reprocher, et sans l'incident qui a marqué la fin de la soirée, je n'eusse trouvé que de l'enchantement à cette représentation. En effet, vous seul avez souffert ; quant à Mathilde et à moi, nous n'avions rien à redouter.

— Aimeriez-vous à y retourner ?

— Je ne sais pas trop.

— Dites votre pensée franchement.

— J'avoue que je n'aime pas beaucoup ce genre de spectacle.

— Je m'en doutais un peu.

— C'est encore très extraordinaire qu'il ne vous soit arrivé rien de plus désagréable.

— Son ange gardien était probablement à ses côtés, dit Ernest, qui parlait pour la première fois.

— Mais cela prouve tout simplement que M. Hervart est bon, répondit Hortense.

— Mademoiselle Mathilde est bien aussi ? demanda Ernest.

— Très bien, Monsieur. Ainsi que moi elle vous recevra toujours avec plaisir.

Ernest promit d'aller le même soir chez M. Darcy avec Louis, et tous deux s'éloignèrent de la jeune fille. l'étudiant devant rentrer à son bureau.

Comme ils avaient dit, les deux jeunes gens se présentèrent sur la rue St-Alexandre le même soir, et veillèrent assez tard avec Mathilde et Hortense.

Quant à M. Darcy qui était absent, il était sorti d'un air fort préoccupé. Il avait reçu la visite de Puivert et était reparti avec lui.

Revenons à celui-ci.

Après avoir été chassé du bureau par Edmond et Victor avec les égards que l'on sait, il était d'abord resté tout abasourdi d'un évènement aussi étrange et de la manière singulière dont s'était terminée sa visite chez Marceau.

Nous savons que le grand péché de Puivert était l'avarice.

Aussi, son premier étonnement passé, il se livra à un morne désespoir. Il s'éloigna un peu, puis il revint à la fenêtre par laquelle il avait dû sortir. Il remarqua alors qu'elle était obstruée à l'intérieur par de grosses barres de fer, les mêmes que Victor et Edmond avaient placées après le départ du fermier.

— Que j'aille donc dire que c'est par cette fenêtre que l'on m'a mis dehors, personne ne voudra me croire Bien plus on rira et on se moquera de moi, alors que je ne raconterai que la vérité ; que je dise que ces barres de fer n'ont été placées qu'après ma sortie, les procédés de la justice sont si lents que la chose ne pourra plus être prouvée lorsqu'on tentera de le faire.

Puis le fermier pensa de nouveau à son argent perdu.

—Que dira M. Darcy ? pensait-il. Il ne me croira probablement pas. De plus, il a un reçu pour ces trois cents dollars. Il faut pourtant que je m'arrange de

manière à ne le point payer. Il est plus riche que moi d'ailleurs, il est donc juste que ce soit lui qui perde cet argent et non pas moi.

On trouvera que le dernier raisonnement de Puivert était assez pauvre, mais c'était le seul qu'il trouvât dans sa mauvaise fortune.

Il réfléchit encore quelque temps, puis il revint sur la rue Notre-Dame devant le bureau d'Edmond.

Il le trouva fermé.

Puivert, découragé, retourna à l'hôtel Rasco.

Il se renferma seul dans sa chambre et se prit à réfléchir par quels moyens il pourrait recouvrer son argent. Il passait subitement d'une idée à l'autre. Enfin désespérant de trouver aucune solution praticable, il se décida à aller voir Darcy, espérant que celui-ci lui ferait cadeau de l'argent volé.

Il se présenta une première fois, mais on lui répondit que M. Darcy n'était pas chez lui. Il y retourna une seconde fois et ne fut pas plus heureux.

Alors il revint à l'hôtel et écrivit à Darcy, lui demandant de l'attendre le soir et lui laissant à entendre qu'il voulait le mettre au courant d'évènements très graves.

Il alla donc de nouveau chez ce dernier, et, après avoir tenu ensemble une conversation de quelques instants, ils sortirent tous les deux.

En partant, Darcy paraissait être de très mauvaise humeur, mais Mathilde et Hortense avaient cru que cet air maussade chez leur père n'était que de la préoccupation.

Plusieurs heures s'étaient écoulées et la nuit était complète.

Louis venait de se séparer d'Ernest, qu'il avait laissé au club et retournait seul chez lui.

Après avoir suivi quelque temps la rue St-Alexandre, il s'engagea dans la rue Dorchester.

Bientôt il put entendre tous les mots d'une conversation qui avait lieu entre deux hommes marchant très lentement, et qui le dépassaient de quelques pas à peine.

— Quand même tout ce que tu me chantes-là serait vrai, disait l'un, tu n'en mériterais pas moins d'être châtié pour ton imprévoyance.

— Mais qui se serait jamais douté de ce guet-apens ? disait l'autre.

— Assez, assez, tu voulais voler, tu as été volé, c'est dans l'ordre des choses.

— Vous faites erreur, ce n'est pas moi qui ai été volé.

— Que veux-tu dire ?

— C'est bien simple ; cet argent était à vous.

— Crois-tu que je ne te le ferai pas rembourser ?

— Vous n'oserez pas.

— Et pourquoi n'oserai-je pas ?

— Parce que si vous me faites rembourser cet argent, je dirai que la fortune que vous étalez avec plaisir, vous l'avez volée.

Le lecteur a déjà reconnu Darcy et Puivert.

— Oui, tu diras que j'ai volé ma fortune, mais qui te croira ? as-tu seulement la moindre preuve de ce que tu avances ?

— Je raconterai l'incendie de la rue Craig et l'enlèvement de la jeune fille.

— Imbécile, on ne te croira pas davantage.

— Eh bien, alors je raconterai la nuit du 29 décembre 1838, et cela à quelqu'un qui me croira, car il a trop d'intérêt à savoir ce qui s'est passé pendant cette nuit néfaste.

Darcy tressaillit. Le souvenir de cette date le faisait toujours frémir.

Aussi se rua-t-il sur son fermier en lui criant : "Tais-toi, misérable!"

Mais il n'eut pas le temps d'achever.

Aux dernières paroles de Puivert, Louis s'était élancé sur lui.

Le choc fut si rude que Louis tomba par terre. Mais dans sa chute il put saisir le fermier par la jambe et le renverser à son tour. Plus rapide que l'éclair, Louis se releva d'un bond et saisit Puivert à la gorge. Quant à Darcy, sûr qu'il n'avait point été reconnu, il avait pris la fuite.

XI

La nuit du 29 décembre 1838.

Après avoir raconté toute son aventure à Darcy, Puivert lui avait demandé son avis. Après avoir réfléchi quelques instants, Darcy avait conseillé au fermier de ne pas intenter de procès, vu qu'il n'avait pas de preuve suffisante. Là dessus Puivert lui avait demandé de le décharger des $300 dont il a déjà été question, mais il n'avait obtenu qu'un refus. Alors notre fermier s'était fâché et en était venu à la menace que nous avons entendue, et qui avait tant éveillé la curiosité et l'attention de Louis.

— Maintenant, pas un mot, dit ce dernier au fermier,

après l'avoir mis hors d'état de nuire, ou tu es un homme mort.

— Ah! je vous reconnais, que me voulez-vous? fit Puivert en tremblant.

— Tu ne le devines pas?

— Non.

— Eh bien, je veux que tu me racontes, mot pour mot, ce qui s'est passé dans cette nuit du 29 décembre 1838, et dont la révélation semble tant effrayer l'homme qui vient de partir.

— Jamais.

— Si tu ne me dis pas tout, tu es un homme mort.

— Au secours! cria Puivert d'une voix étranglée.

Louis avait saisi le fermier à la gorge, afin d'éteindre sa voix.

Puis il s'assura que la rue était tout à fait silencieuse, ce dont Puivert put aussi se convaincre.

— Ecoute, fit Louis, si tu ne me dis pas tout, je te répète, tu es mort.

— Je vous raconterai tout ce que je sais, mais à une condition.

— Laquelle?

— Que vous me laissiez la vie sauve, et que vous ne me dénonciez pas, quelque part que j'aie prise aux événements que je vais vous raconter.

— Ce que tu me demandes est impossible!

—Eh bien, vous ne saurez rien alors.

Louis vit bien que s'il n'accordait pas la vie à ce misérable, il ne saurait rien de cette fatale nuit du 29 décembre 1838, pendant laquelle il avait perdu sa mère, alors qu'il n'était âgé que d'un an.

— Soit, dit-il, tu auras la vie sauve.

— Et vous ne me dénoncerez pas ?

— Je ne te dénoncerai pas ?

— Vous me le promettez ?

— Je te le promets.

— Jurez.

— Je jure que je ne te tuerai pas et que je ne te dénoncerai pas non plus. Maintenant, raconte vite. Et d'abord dis-moi quel est cet homme qui vient de nous quitter.

Puivert ne répondit pas.

— Réponds, lui ordonna Louis.

— C'est M. Darcy, fit le fermier avec effort.

Louis faillit s'évanouir.

— Je m'en doutais, murmura-t-il, avec douleur. Mon Dieu, mon Dieu ! que vais-je devenir ? mieux aurait valu pour moi ne jamais rien savoir de cette lamentable histoire.

— Il en est encore temps, dit Puivert, qui connaissait les amours de Louis avec Hortense et qui devinait le côté faible du jeune homme.

— Non, maintenant, il faut que je sache tout.

— Soit. Je vous dirai d'abord que c'est un moment de colère qui m'a fait tomber dans la triste position où je suis vis-à-vis de cet homme. Mais comme cela ne vous intéresse guère, je ne vous en rapporterai que ce qui est absolument nécessaire pour l'intelligence de ce récit. Un jour, j'en ai la date gravée dans ma mémoire, c'était le 13 juillet, je charroyais du bois sur le bord de la rivière à Ste-Anne, loin de toute habitation, lorsqu'un autre homme vint lui aussi pour chercher du bois. Je ne me rappelle pas trop ce qui fut la première cause de la scène qui devait suivre, mais bientôt s'éleva

entre nous la plus violente querelle. Nous en vînmes aux mains et, après quelques instants d'une lutte acharnée, je parvins à renverser mon ennemi qui alla rouler à plusieurs pas et se fracassa la tête sur une grosse pierre. La fracture était très-grave et je le voyais diminuer péniblement ; bientôt il expirait. J'étais déjà un meurtrier ! Ma perplexité était extrême. Je ne savais que faire. La peur me saisit. J'ai déjà dit que j'étais seul ; je résolus de faire disparaître le corps de mon antagoniste sur le champ. Je pris un gros câble que j'avais apporté pour traîner jusqu'à ma voiture ce qu'on appelle du bois de grève, j'y attachai une pierre, celle-là même sur laquelle mon compagnon avait trouvé la mort, j'y joignis le cadavre du malheureux et, après m'être un peu éloigné du rivage dans une embarcation, je lançai le tout dans la rivière. Mon dessein était d'emmener avec moi la voiture du défunt et de raconter que je l'avais vue abandonnée sur le chemin, quand cet infâme Darcy, que j'apercevais pour la première fois, s'avança vers moi. Je restai stupéfait. Ce nouvel arrivant devait avoir assisté en secret au drame sanglant que je viens de vous raconter. Il s'aperçut de l'effet que sa présence produisait sur moi. Il jouit quelque temps de mon trouble, puis il prit la parole. " J'admire, dit-il, la merveilleuse habileté que vous savez déployer pour écarter les gens qui pourraient vous créer quelqu'ennui ; mais malheureusement pour vous, je suis maintenant maître de votre destinée."

Evidemment le misérable avait eu connaissance de tout.

—Grâce ! m'écriai-je en tombant à ses genoux, ce n'était pas mon intention de tuer cet homme.

Il commença par rire, puis devenant plus sérieux : Est-tu prêt à me suivre, demanda-t-il ?

—Si vous ne me dénoncez pas, répondis-je, je vous suivrai au bout du monde.

—C'est bien. Où demeures-tu ?

—A la Pointe-Claire.

—Alors retournons à la Pointe-Claire ; j'y demeurerai moi-même quelque temps, afin que nous puissions faire plus ample connaissance tous les deux. Seulement ne t'embarasse pas de ce cheval et de cette voiture ; ils ne pourraient qu'attirer des soupçons sur toi.

On supposa bien que cet homme s'était noyé, mais le cadavre ne fut pas retrouvé, quoique la rivière eût été sondée à plusieurs endroits ; les précautions que j'avais prises s'y opposaient. Dès ce jour j'appartins corps et âme à mon nouveau maître. Un an après je revenais habiter Ste-Anne.

Ici Lous interrompit Puivert.

—Vous ne lui avez pas demandé son nom, dit-il ?

— Si fait, je viens de vous dire qu'il se nomme Darcy.

— Mais il n'a pas toujours porté ce nom.

Le fermier fixa un regard défiant sur le jeune homme. Il ne comprenait pas comment Louis avait pu apprendre ce détail. Au lieu de répondre à la question de Louis, il reporta ses yeux dans la rue La nuit était sombre et la rue silencieuse comme une tombe.

— Tu n'as pas répondu, fit Louis, fatigué de ce silence prolongé.

Puivert respira bruyamment. Raoul de Lagusse, dit-il enfin.

A ce nom Louis ne put retenir un cri d'angoisse. Ce cri confirma Puivert dans son opinion, que l'étudiant devait être au fait des principaux détails de la fatale nuit où il était devenu orphelin. Ce dernier se remit vite de cette faiblesse passagère.

—Viens vite au fait, dit-il ; toute son histoire ne m'intéresse guère. Ce que je veux savoir, ce sont les faits de la nuit du 29 décembre mil huit cent trente-huit.

—Voici. Peu de temps après, Darcy acheta une terre à Ste-Anne et me chargea de la cultiver pour lui. Moi-même je vendis la mienne à la Pointe-Claire, et j'allai m'établir sur la propriété que j'occupe encore aujourd'hui.

Plus tard, il me fit mander pour une affaire très grave, disait-il, mais sans m'expliquer ce qu'il voulait de moi. Je dois vous dire ici, qu'avant son mariage votre mère était venue à Montréal, où elle rencontra Raoul de Lagusse, qui s'éprit immédiatement pour elle d'une très vive affection.

— Je sais cela, répondit Louis.

— Mais ce que vous devez ignorer, c'est que le sentiment d'amour qu'il entretenait pour votre mère le porta jusqu'à la demander en mariage. Malheureusement elle était engagée avec votre père, qu'elle épousa en effet et qui fut tué au feu de Saint-Dénis.....

—Par Raoul de Lagusse ? interrompit Louis.

— C'est ce que j'ignore, répondit le fermier.

— Moi j'en suis sûr. Continuez.

— Après la mort de votre père, Raoul de Lagusse s'absenta pendant quelque temps du Canada à cause de la défaite des patriotes. Mais cette absence ne fut

pas longue, vu qu'il ne s'était pas compromis durant la campagne contre le gouvernement du temps, et que sa présence au champ de bataille de Saint-Denis, d'ailleurs, n'avait été que très peu remarquée. Il continua ses assiduités auprès de votre mère, mais elle ne l'aimait pas et, par conséquent, le recevait toujours très froidement ; de plus le souvenir de leurs anciennes relations la portait à le craindre toujours. Il n'avait pas été à Saint-Antoine depuis plus d'un mois, quand il y arriva le 20 décembre 1838. Elle résista comme auparavant à ses instances, qu'elle lui dit être peines perdues, et lui conseilla de ne plus la troubler davantage. Il se fâcha alors, et dans son emportement, il osa la menacer de toutes sortes de violences, et c'est probablement alors qu'il lui apprit qu'il avait tué votre père. Je vous assure que je n'étais pas informé de cela à cette époque, car si je l'eusse été.......

Puivert n'acheva pas sa pensée, mais il reprit :

— La trouvant donc aussi ferme que jamais, Darcy — je vais lui rendre le nom qu'il porte — revint à Montréal ; mais il regretta après quelques jours la conduite menaçante qu'il avait tenue envers elle dans son dernier voyage. C'est alors qu'il me fit venir. Nous partîmes aussitôt pour Saint-Antoine, où nous arrivâmes dans la nuit du 28 au 29 décembre. La nouvelle de notre présence au village ne put être cachée à votre mère, qui se mit à trembler pour vos jours. J'ai oublié de vous dire que vous étiez né pendant le séjour de Darcy aux Etats-Unis. Madame Hervart songea à éloigner tout danger de votre tête et, en conséquence, elle vous fit conduire chez votre oncle François Hervart par la bonne qui vous a élevé.

— Pauvre mère, que je n'ai jamais connue ! murmura Louis.

Puivert ne prit pas garde à cette interruption.

— Le lendemain, continua-t-il, Darcy se rendit chez elle, où il s'aperçut de votre absence de la maison. Il se montra très-affable, essaya de persuader votre mère qu'elle devait attribuer à une exaltation frénétique les paroles violentes qu'il lui avait tenues peu de jours auparavant, et après l'avoir une fois de plus assurée de son brulant amour, il promit de laisser le soir même St-Antoine pour n'y plus revenir. Mais elle n'ajouta pas foi à ces protestations d'un nouveau genre, et elle avait raison. Une sombre jalousie venait de s'emparer du cœur de Darcy. Voyant qu'il ne pouvait la posséder légitimement, il résolut de la déshonorer par un crime. Pendant la nuit, lorsque les lumières étaient presque toutes éteintes dans le village, il me força de l'accompagner chez votre mère, où nous pumes entrer sans avoir été vus ni entendus par personne, et nous pénétrâmes dans sa chambre à coucher.

— Misérables ! rugit Louis une nouvelle fois. Une angoisse mortelle s'empara de son âme. Qu'allait-il donc entendre ?

— Elle s'éveilla, cependant, ajouta Puivert, et se mit à appeler au secours de toutes ses forces. A ces cris, le seul homme qui couchât dans la maison, un domestique, accourut pour défendre sa maîtresse. Il ouvrit une fenêtre et se rua ensuite sur moi. " Tue le, me dit Darcy ; sans cela nous sommes perdus." J'avais un grand couteau ; je le lui plongeai dans la poitrine. La blessure qu'il venait de recevoir était mortelle. Votre mère n'en appelait pas moins au secours, voyant

que ses cris allaient bientôt éveiller tout le village, Darcy la saisit par le cou et l'étouffa dans ses bras nerveux.

— Lâches ! Misérables ! criait le malheureux Louis en attendant cette dernière révélation.

— J'achève mon récit, dit Puivert. Quand Darcy s'aperçut de la mort de sa victime, il la transporta dans son lit. Il se retourna et vit le commencement d'une lettre qu'elle vous adressait et qui était un avertissement de toujours vous défier de toute personne possédant un jonc semblable à celui qu'elle vous avait envoyé dans la journée même, disait-elle, et qu'avait continuellement porté votre père depuis son mariage jusqu'au jour de sa mort arrivée à Saint-Denis.

Ici le fermier s'interrompit.

— Vous vous souvenez, fit-il, d'avoir été saisi au bras, l'autre soir au cirque.

— Oui, répondit Louis, qui ne perdait pas un mot de ce que disait Puivert.

— Eh bien, c'était moi. Après avoir lu la lettre commencée, Darcy examina la main de la morte. Un seul anneau ornait ses doigts ; Darcy s'en empara. Il supposa que ce devait être le jonc d'engagement que madame Hervart avait reçu de votre père, mais il ne put jamais s'assurer s'il était semblable à celui qu'elle mentionnait dans sa lettre, ce qui l'a toujours vivement préoccupé depuis cette époque. L'autre soir encore, quand je vous ai saisi la main, il m'avait ordonné de m'assurer d'abord que vous ne portiez pas ce jonc, et ensuite d'essayer à vous arracher quelques aveux, en vous faisant certaines révélations concernant ce jonc, qui ne pouvaient pas manquer d'exciter votre curiosité.

Mais la rapidité avec laquelle le péril s'avançait me força à vous laisser aller.

— Quelle circonstance singulière, pensa Louis, qui reconut alors parfaitement celui qui l'avait entraîné loin des demoiselles Darcy pendant la représentation de la veille. J'ai été bien inspiré en tenant ce jonc toujours soigneusement caché à tous les yeux. La providence était avec moi.

— Ainsi, reprit Puivert, l'opinion de Darcy a toujours été, et est encore que vous possédez un jonc semblable à celui qu'il avait pris des doigts de votre mère assassinée.

— As-tu quelqu'autre chose à dire ?

— Non, rien qui vous concerne. Je puis ajouter cependant que M. de Lagusse passa la frontière et alla demeurer aux Etats-Unis pendant quelques années. Il y changea son nom contre celui de Darcy. Quant à moi, personne ne m'avait remarqué, car c'était la seule fois que je fusse allé à St-Antoine. Je demeurai donc au Canada, me croyant à jamais libéré de ce misérable, lorsqu'après quelques années il revint marié et avec une petite fille de deux ans. Il l'avait nommée Mathilde, du nom de votre mère ; ses victimes, disait-il, ne l'inquiétaient pas. Maintenant, je vous ai dit toute la vérité. Souvenez-vous que vous m'avez promis la vie sauve.

— Va donc, j'espère ne plus te rencontrer sur mon chemin.

— Vous m'avez promis aussi de ne pas me dénoncer.

— Je tiendrai ma parole. Encore une fois, va-t-en.

Et les deux hommes se séparèrent.

TROISIÈME PARTIE

I

LES ANGOISSES DE LOUIS

Après avoir rendu à Puivert sa liberté, Louis se remit à marcher lentement, en suivant la route de son domicile. Les terribles révélations qu'il venait d'entendre l'avaient complètement atterré. Mais une pensée le travaillait davantage. C'est qu'il aimait avec passion, avec idolâtrie, la fille du meurtrier de son père, de l'assassin de sa mère. Cette Hortense qu'il aimait tant, qui était innocente du crime de Darcy, devait-elle souffrir pour l'ancienne passion de ce misérable ?

— Je ne puis, s'écriait-il dans son délire, car le délire s'emparait de lui peu à peu, laisser ma mère sans vengeance, et encore moins, épouser la fille de celui qui m'a rendu orphelin de si bas âge, en se constituant le bourreau de mes parents ! Une pareille alliance serait indigne de moi ! Ce serait un mensonge, une trahison ! Il faudrait laisser impuni l'auteur de crimes horribles pour n'être pas dérangé dans mon petit bonheur ! Ce serait sacrifier mon devoir à mon égoïsme ! Je ne le ferai point. Non, non, vengeance ! Il faut qu'elle soit éclatante ! Le sang de mon père traitreusement assassiné, de ma mère lâchement égorgée, crie vengeance jusqu'au fond de mon cœur !

Puis passant d'une pensée à une autre, il se frappait le front et se demandait si les mânes de ses auteurs

pouvaient réclamer le sacrifice de son bonheur, de toute sa vie, car sans Hortense, la vie n'était plus pour lui qu'un fardeau. Fallait-il donc faire une destinée lamentable à une femme dont le seul tort était d'être la fille de cet homme maudit? Car elle m'aime, je le sais, et en me rendant à jamais malheureux, je détruirais en même temps le bonheur d'Hortense, d'Hortense que j'adore avec passion !

Puis le fil de ses idées le faisait penser à Mathilde. Celle-là non plus ne lui avait fait aucun mal. Fallait-il condamner ces deux sœurs à rougir de celui qui leur avait donné le jour ? Avait-il le droit de changer leur existence, dont le début ne promettait que joie et richesse, en un avenir de misère et de larmes ? Et cela pour sa vengeance personnelle, à lui ! Assurément, ce n'était pas le désir de sa mère de lui imposer un pareil sacrifice, ni à ces deux jeunes filles une aussi lamentable destinée. La justice ne serait plus qu'un vain mot. Il n'y aurait pas de Dieu !

Cependant, après avoir marché longtemps, toujours très lentement, s'arrêtant souvent, revenant quelquefois sur ses pas, Louis sortait de cette étrange hallucination qui avait pris chez lui les proportions d'un nuage. Arrivé devant un reverbère, il regarda à sa montre ; elle marquait deux heures et cinq minutes. Il fut lui-même étonné de la rapidité avec laquelle l'heure avait marché et résolut de reprendre le chemin du logis.

— Ce qu'il me faudrait, se disait-il, c'est un ami que je pourrais faire le confident sincère et fidèle de toutes mes afflictions. Je vais tout dire à Ernest, il a toujours

agi envers moi comme un frère. Je ne saurais m'ouvrir à un meilleur cœur.

Tout en faisant ces réflexions, Louis était arrivé chez lui. Il croyait trouver Ernest endormi et il espérait, lui-même, trouver dans le repos un apaisement à ses douleurs.

Je vais me mettre au lit, disait-il en ouvrant la porte, demain j'exposerai à Ernest tout ce que je viens d'apprendre sur cette ténébreuse affaire et il me dira, j'en suis sûr, ce qu'il ferait dans une semblable situation. Sa loyauté est hors d'épreuve.

Il trouva Ernest qui fumait en l'attendant.

En voyant les yeux hagards de son ami, son air fatigué, sa mine abattue, Ernest se sentit inquiet ; il comprit sur le champ qu'un évènement d'une nature très-grave avait dû marquer l'intervalle écoulé depuis qu'il avait quitté Louis pour entrer au club.

Ce dernier ne s'était pas aperçu d'abord de la présence d'Ernest dans le boudoir, où tous deux achevaient généralement leur soirée. Il se laissa choir sur un fauteuil et se prit la tête à deux mains.

Cet abattement moral chez Louis ne dura d'ailleurs que peu d'instants. Il releva bientôt la tête.

— Te serait-il arrivé quelque chose de désagréable ? demanda faiblement Ernest. Je ne te reconnais plus depuis tantôt. Pourquoi revieins-tu si tard à la maison ?

— Je vais te raconter ce qui m'est arrivé, dit Louis. Ecoute bien.

Après s'être recueilli un instant, il commença d'un ton lugubre et douloureux le récit des aventures que nous connaissons déjà.

Lorsqu'il eut terminé : Ernest, dit-il, ce que je veux de toi, c'est le conseil d'un ami, je veux savoir de toi ce que tu ferais si tu te trouvais dans le cas où je suis moi-même. Il est probable que la résolution que je prendrai dépendra de l'avis que je te demande en ce moment.

Ernest ne répondit pas tout de suite.

— Mon cher Louis, dit-il enfin, et sa voix n'avait rien de sa légèreté habituelle, tu me demandes un conseil très-sérieux ; je vais tout de même t'exprimer ma pensée aussi sincèrement que possible. Je ne prétends pas que mon avis soit le meilleur, mais c'est celui que je suivrais dans une position semblable. Tu aimes Hortense et elle te rend amour pour amour. Ta conscience ne t'ordonne pas une vengeance implacable et tu ne peux, sans rompre avec tous les sentiments de la nature, punir cette jeune fille d'un crime qu'à commis son père, il y a plus de vingt ans, alors qu'elle n'était pas de ce monde. Comment aurais-tu le courage de jeter dans un morne désespoir deux enfants innocentes qui, comme je le répète, n'étaient pas encore nées quand leur père, pour satisfaire des penchants luxurieux, se rendait coupable d'un meurtre aussi atroce ? Ce ne serait pas juste et Dieu lui-même désapprouverait ta conduite. Je conçois que ton cœur s'émeuve et qu'il crie vengeance au souvenir navrant des évènements qui ont frappé tes malheureux parents, mais sois certain qu'eux-mêmes n'exigent pas que tu sacrifies à une vengeance, légitime, sans doute, mais inutile, ton bonheur tout entier et celui de deux êtres innocents ! Ce sang figé sous terre depuis plus de vingt ans ne réclâme pas un pareil sacrifice de ta part

et Dieu te défend de briser l'avenir de Mathilde et d'Hortense. Car en frappant le père, tu frappes les enfants. Je te l'ai déjà dit : tu aimes Hortense et elle t'aime ; je te le répète encore. Mais tu comprends toi-même qu'elle n'aurait pour toi que de l'aversion, si tu teignais tes mains du sang de son père. Il est manifeste, qu'elle ne pourrait t'épouser sans se déshonorer elle-même. Epouse-la donc, qu'elle ignore à jamais les tristes évènements qui ont eu lieu entre ta famille et la sienne, et éloigne-toi pour toujours de Montréal, du moins jusqu'à la mort de Darcy. Tu m'as demandé de te parler en ami, je l'ai fait. C'est à toi maintenant de décider ce que tu vas faire.

— J'y songerai, répondit Louis. En attendant, je te remercie de ton conseil.

— Mais tu n'as pas le temps de songer, car sois sûr que Darcy est déjà instruit de tout ce qui a eu lieu entre toi et Puivert. C'est un homme d'action ; il ne saurait donc manquer de se mettre à ta poursuite dès demain. Tu devrais aller le voir toi-même aussitôt que possible, lui annoncer que tu connais toute la série de ses crimes, et que si tu as abandonné toute idée de vengeance contre lui, c'est grâce aux sentiments que tu éprouves pour sa fille. Dis lui aussi que tu veux épouser Hortense sur le champ et que tu comptes t'éloigner avec elle aussitôt après le mariage. A ce prix tu le laisses libre de sa destinée.

Le lecteur remarquera sans doute que, sans y penser peut-être, Ernest avait merveilleusement plaidé auprès de son ami sa propre cause vis-à-vis de Mathilde.

— Je crois que tu as raison, fit Louis, mais pour le

moment il approche quatre heures et j'ai besoin de repos.

En ce moment, on frappa à la porte.

Louis alla ouvrir.

II

L'INCENDIE DE LA RUE CRAIG

Puivert, aussitôt qu'il fut libre, se rendit chez Darcy.

Ce dernier était entré depuis assez longtemps. Il était naturellement assez inquiet. N'ayant pas remarqué la chute du fermier de Ste-Anne, il avait pris en toute hâte le chemin de la rue St-Alexandre, et arrivé à sa maison, il avait attendu Puivert, d'abord avec surprise, puis il fut bientôt pris de trouble et devint très-soucieux du long retard de ce dernier. Il était très agité, et quoiqu'il voulût se cacher à lui-même son propre malaise, il ne réussissait pas à calmer son esprit remuant.

— Evidemment, se disait-il, ce malencontreux personnage avait intérêt à apprendre les détails de la nuit du 29 décembre ; cependant je ne vois personne à part Louis, malheureusement je n'ai pas pu m'assurer quel était cet homme. Mais Puivert est très robuste et lors même que son antagoniste aurait eu raison de lui, il ne peut avoir raconté ce qui s'est passé dans cette nuit néfaste ; et à cette idée ses cheveux se dressaient sur sa tête. Cependant la grandeur du danger lui rendit son ardeur juvénile. Il faut sortir de cette incertitude, se dit-il. Il entendit alors Hortense marchant à pas lents dans sa chambre, il l'appela donc.

— Tu te couches bien tard, dit-il ; puis, voulant dissimuler sa curiosité, il lui posa quelques questions tout à fait indifférentes.

Hortense répondit naïvement qu'elle allait se mettre au lit quand il l'avait appelée et que, si elle avait veillé un peu plus tard que d'habitude, ce soir, c'était dû à la visite de Louis et d'Ernest qui s'étaient retirés quelques instants seulement avant l'arrivée de son père.

C'était justement ce que celui-ci voulait savoir. Il croyait en effet avoir reconnu Louis, mais il trouvait étrange, après la révélation de sa fille, que les deux amis se fussent séparés et que Louis se trouvait seul à cette heure sur la rue.

Dès qu'Hortense se fut retirée, l'inquiétude de Darcy recommença plus violente.

— Malheureux, se disait-il en marchant à grands pas,pourquoi donc avoir élevé cette enfant ! pourquoi ne pas l'avoir abandonnée au même destin que sa mère ? Pourquoi avoir recueilli cette fille qui sera peut-être pour moi la source de soucis et de danger extrêmes ? Imbécile d'avoir promis, à sa mère mourante, de l'élever avec les mêmes soins et les mêmes égards que mes propres enfants !

Ces paroles suffiront, sans doute, pour apprendre au lecteur que Darcy n'était pas le père d'Hortense. Expliquons donc tout de suite comment on l'avait supposée la fille du riche propriétaire et la sœur de Mathilde. On n'a pas oublié la menace de Puivert quelques instants auparavant.

— Je raconterai, avait-il dit, l'incendie de la rue Craig et l'enlèvement de l'enfant.

Hors l'enlèvement de cet enfant, qui n'était autre qu'Hortense, avait eu lieu lors de cet incendie que Darcy avait allumé lui-même.

Racontons les faits de cet évènement aussi succintement que possible.

Pendant que Mde. Darcy souffrait déjà de la maladie qui devait la conduire au tombeau, c'est-à-dire quatre ou cinq ans après le meurtre de cette femme au cœur si tendre, Mathilde Gagnon, la mère de Louis Hervart, Darcy achevait de dépenser l'héritage qu'il tenait de son père. Il lui restait bien quelques immeubles, sa terre à Ste-Anne, grevée cependant de quelques hypothèques, mais cela ne pouvait lui permettre de continuer la vie luxeuse qu'il menait depuis son retour à Montréal ; il lui fallait donc augmenter sa fortune ou diminuer le ton de ses dépenses.

Ne pouvant se résoudre à ce dernier parti, il songea à commettre un nouveau crime. Le succès qui avait jusque-là couronné tous ses méfaits, n'avait fait qu'augmenter sa hardiesse dans les entreprises de ce genre. Il eut encore une fois recours à Puivert.

Le plan des deux malfaiteurs, conçu depuis longtemps par Darcy, fut bientôt mis à exécution. Il s'agissait de détruire, au moyen d'un incendie, une maison de commerce appartenant au banquier et dont les étages supérieurs étaient habités par le négociant lui-même et sa famille. Ce négociant, nommé Delaunay, était marié depuis une couple d'années et n'avait qu'un seul enfant, une fille. Darcy avait appris de lui-même, qu'en dehors de son négoce, Delaunay s'occupait en même temps quelque peu d'agiotage. De nombreux capitaux déposés entre ses mains, à un taux d'inté-

rêt fort bas, lui avaient permis d'augmenter considérablement sa fortune par des placements hardis et heureux. Darcy savait aussi que son locataire, par précaution vis-à-vis de clients envers lesquels sa responsabilité augmentait de plus en plus, tenait toujours ses fonds soigneusement déposés dans un meuble souvent remarqué par lui dans le bureau de travail du négociant. S'approprier cet argent, telle fut dès lors la pensée dominante de Darcy.

Or la présence à Montréal d'un diplomate distingué fut la cause d'un festin offert par la cité à cet étranger. Darcy et Delaunay devaient y assister. Cette circonstance parut au premier le moment d'exécuter le plan qu'il avait conçu.

Puivert fut en conséquence notifié de surveiller le logis de Delaunay et, après avoir vu sortir celui-ci, d'aller sans retard en avertir Darcy. Le diligent Puivert obéit de point en point, et bientôt après il accompagnait Darcy qui avait averti sa femme qu'il ne prendrait pas chez lui le repas du soir.

Pour arriver à l'endroit où devait avoir lieu le dîner en question, Darcy devait passer devant l'édifice loué de lui par Delaunay. Il résolut d'y entrer en évitant, autant que possible, le plus léger bruit. En homme prudent il possédait des clefs pour toutes ses maisons, dont le nombre, considérable autrefois, avait diminué sensiblement. Puivert attendait à quelques pas seulement, prêt à répondre au premier appel de son maître.

Depuis quelques mois à peine, madame Delaunay était devenue mère d'une petite fille, qui devait être, plus tard, la fiancée de Louis Hervart. Le moindre

bruit l'éveillait. Aussi, quoique Darcy eut pénétré dans l'habitation en apportant toute la diligence possible pour ne pas être remarqué, elle entendit le grincement de la clef dans la serrure et s'aperçut qu'on ouvrait la porte.

— Est-ce toi, Delaunay ? demanda-t-elle en croyant parler à son époux, dès que Darcy fut monté à l'étage où reposait la malade.

— Oui, répondit ce dernier, en essayant de contrefaire sa voix. J'avais oublié mon passe-partout et je viens le chercher, afin de n'éveiller personne quand je rentrerai cette nuit. Bonsoir.

Puis, il redescendit l'escalier, ferma la porte violemment, mais sans sortir de la maison.

Bientôt après madame Delaunay s'était de nouveau laissé envahir par le sommeil. Darcy atteignit alors le bureau dont nous venons de parler, et qui était sur le même étage que la chambre des deux époux. Mais cet appartement n'était pas éclairé et il se voyait réduit à chercher à tatons le fameux meuble contenant tout l'argent du spéculateur. Il aperçut alors une lampe dans la chambre de madame Delaunay. Il la prit, et revint dans le fumoir. Les seuls meubles de ce fumoir étaient le précieux meuble, où Darcy croyait trouver sa fortune, et quelques chaises.

Cependant ses derniers mouvements, si légers qu'ils fussent, éveillèrent encore une fois madame Delaunay, qui ne voyant plus la lumière qu'elle gardait toujours dans sa chambre pendant la nuit et la croyant éteinte, se leva pour allumer sa lampe de nouveau.

Mais aussitôt elle poussa un grand cri. Elle venait d'apercevoir Darcy qui se sauvait en emportant une

boîte, qu'il avait enfin découverte dans le meuble où Delaunay tenait enfoui son argent, ainsi que tous ses papiers de quelque importance.

— M. Darcy, vous ici ! cria-t-elle, hors d'elle-même.

A ces cris, Darcy voulut baisser la lumière et se sauver avec la boîte et son contenu. Mais il n'en eut pas le temps et il lança la lampe pleine d'huile et vers madame Delaunay. Il n'atteignit pas son bût, car la lampe se brisa et l'huile, en se répandant, fut la cause que le feu prit aux vêtements de madame Delaunay, qui se mit à pousser des cris formidables. Darcy la transporta dans la chambre à coucher et il allait s'élancer hors de la maison, lorsque les supplications de sa victime l'arrêtèrent.

—Homme barbare ! murmura-t-elle en pleurant, n'avez-vous donc plus rien qui bat dans votre cœur ? Si vous n'avez pas eu pitié de la pauvre mère, ne pouvez-vous pas avoir au moins pitié de ma fille ! Je vois bien qu'il ne me reste plus qu'à mourir, mais si vous avez encore quelque sentiment d'un père de famille, emportez avec vous mon enfant, afin qu'en quittant cette vie, je sois sûre qu'elle a été sauvée. Voyez à son éducation, me le promettez-vous ?

— Je vous le promets, répondit l'incendiaire, aux dernières paroles de l'infortunée. Puis il prit l'enfant dans ses bras, ramassa par terre un livre de prières en velours rouge tombé d'une table pendant le vacarme, s'élança hors de la maison et donna lui-même l'alarme du feu

Tout le monde sait que le télégraphe d'alarme n'était pas alors perfectionné comme aujourd'hui, et que les appareils pour éteindre un incendie ont été beaucoup

améliorés depuis cette époque. Aussi le feu dura-t-il plusieurs heures.

En entrant chez lui Darcy se souvint de la promesse qu'il avait faite à celle qui n'était plus qu'un cadavre. Il crut cependant plus judicieux d'éloigner l'enfant de la maison pendant quelque temps ; les soins d'une nourrice lui étaient encore nécessaires, et d'ailleurs il eut trouvé fort difficile la tâche d'expliquer la provenance de cette enfant à madame Darcy. Celle-ci, comme on sait, ne devait pas survivre longtemps à l'incendie de la rue Craig, et lorsqu'Hortense eut atteint environ dix-huit mois, le meurtrier de madame Delaunay lui donna son nom et l'éleva dans sa maison comme sa propre fille.

Delaunay avait été prévenu de l'incendie qui s'était déclaré chez lui. On conçoit facilement la stupéfaction de cet homme en voyant s'écrouler l'avenir qu'il avait rêvé. Nous renonçons à peindre la douleur navrante dont il fut saisi à la vue du cadavre de son épouse carbonisée et devant la disparition de son enfant.

L'âge avait naturellement modifié le caractère de Darcy dans un sens plus sérieux ; aussi pensa-t-il à faire fructifier sa nouvelle fortune et il devint l'un des plus riches banquiers de Montréal.

Quant à Mathilde et Hortense, elle continuèrent de grandir ensemble et jusqu'à l'époque où ce récit est arrivé, elles avaient toujours été sous l'impression qu'elles étaient sœurs, et toutes deux filles de monsieur et madame Darcy.

III

Les nouveaux alliés

On a vu plus haut qu'Hortense n'était demeurée que quelques instants, dans le boudoir, avec Darcy. Dès que celui-ci fut redevenu seul, l'inquiétude qu'il avait essayé jusque-là de cacher par tous les moyens perça malgré lui sur toute sa figure. Elle fut bientôt suivie d'une colère furieuse qui s'exala en imprécations furibondes contre Hortense. Abattu par la lassitude, mais dans un état trop nerveux pour se livrer au sommeil, il s'assit enfin sur un canapé et se prit à réfléchir. Il était depuis longtemps dans cette posture, lorsqu'il entendit frapper à la porte de la maison. Il alla ouvrir, mais seulement après s'être muni d'un révolver ; il en était venu à craindre les moindres dangers, tant ses pensées, depuis une heure, devenaient de plus en plus inégales.

Il entrouvrit la porte faiblement, mais le fermier—car c'était lui—avait hâte d'entrer. Il ouvrit donc la porte toute grande et sans reconnaître Darcy. " Votre maître est-il ici, lui demanda-t-il ? Allez le prévenir que je veux le voir et nommez moi. "

— Qu'as-tu donc, mon cher Puivert ? fit Darcy, dont tout le sang froid était revenu devant la contenance exagérée de son serviteur, ne me reconnaîtrais-tu par hasard ? Viens dans mon cabinet ; tu pourras m'y raconter avec calme si tu as souffert de quelqu'accident depuis que je t'ai quitté.

Puivert reconnut Darcy immédiatement.

— C'est vous M. Darcy, dit-il, c'est cela, entrons et causons sans bruit, car j'en ai long à vous apprendre. Notre vie même est menacée.

— Bien, bien, prends ton temps et n'aie pas de craintes inutiles.

— Inutiles ! Ah ! plût au ciel que ce fussent des craintes inutiles ! Mais, malheureusement, je vous assure qu'il y a de quoi être inquiet.

— Entre donc, fit Darcy en le conduisant dans son cabinet de travail.

C'est alors que ce dernier qui n'avait pas remarqué la figure de son fermier fut frappé de la pâleur et du bouleversement qu'elle offrait. Cependant il ne parut pas s'en apercevoir et attendit que son interlocuteur se décidât à parler sans lui poser de question.

— Préparez-vous à entendre quelque chose d'épouvantable, commença Puivert et, en peu de mots, il mit Darcy au cours de tous les faits de la scène qui s'était passée entre lui et l'etudiant.

— Malheureux ! rugit Darcy, après avoir écouté sans y faire la moindre interruption tout le récit de Puivert. Est-il vrai que tu as instruit Louis de tous ces faits ?

— Il fallait tout dire ou mourir ; j'ai préféré lui dire tout ce que je savais.

— Lâche ! ajouta Darcy, se laissant aller à toute sa colère.

— J'ai encore été bien bon de venir vous avertir, car pour moi j'ai la vie sauve.

— Et moi ?

— Je ne sais rien de ses intentions à votre égard.

— Eh moi, j'en sais quelque chose. Louis essayera de me tuer ou me fera arrêter, mais je saurai bien me

déjouer de ses plans ; pour cela j'ai besoin de ton aide.

— Je ne vous aiderai point.

— C'est ce que nous verrons.

— Il m'a promis que je pouvais dormir tranquille, que je ne serais pas incommodé par les poursuites de la justice. Mon intérêt est donc de me retirer complètement de cette affaire.

— Cela est bien beau, en effet ! Mais moi qui serai probablement traqué par la police, poursuivi en Cour de Justice, penses-tu que je ne dénoncerai pas la part que tu as prise à ce crime ?

— Vous n'aurez pas de preuve, car j'ai la parole de M. Hervart.

— Mais lorsqu'il sera appelé à donner son témoignage lors du procès, il faudra bien qu'il explique l'histoire que tu as brodée.

— Cela ne m'inquiète guère, car je serai déjà parti, et loin du pays. Aujourd'hui ou demain je passerai la frontière. Je m'en vais maintenant, au revoir.

Et Puivert se leva pour sortir.

— Si tu fais un pas de plus, fit Darcy, en posant son révolver sur la tête du fermier, je te tue comme un chien !

Puivert reprit son siège en tremblant.

— Je ne puis croire que tu sois assez niais pour te fier à la parole de ton plus mortel ennemi.

— Oh ! Je ne l'ai pas prise pour de l'or, et après tout, je me mets encore une fois à votre disposition ; mais avouez aussi que dans cette circonstance, je ne pouvais agir autrement. J'ai bien compris que Hervart avait entendu toute notre conversation.

— Dans tous les cas, tu n'as pas besoin de craindre quoique ce soit de moi pour ton indiscrétion, la première chose importante à faire c'est d'organiser notre défense ; comme il n'y a pas un moment à perdre, il faut donc commencer sans retard.

— Bien ! Très bien !

On voit que les menaces de Darcy à Puivert avaient eu un effet immédiat ; ce dernier était devenu doux comme un agneau.

— Ne crois-tu pas ? demanda Darcy, que nous ne suffirons pas à deux à lutter contre Hervart, car enfin que de précautions à prendre chez des personnes accusées d'un crime aussi odieux. Un troisième associé qui serait en même temps robuste, courageux et rusé pourrait nous être utile.

— Je pourrais peut-être trouver l'homme que vous cherchez.

— Comment le nommes-tu ?

— Edmond Marceau.

— Celui-là même qui t'as volé tes trois cents dollars ?

— Celui-là même.

—En effet il me paraît assez rusé, beaucoup plus que toi je pourrais dire, qu'en penses-tu ?

— Je ne vous contredirai point.

— Ce garçon, je veux bien le croire, peut nous être d'une grande utilité.

—Il n'y a aucun doute de cela, pourvu qu'il soit bien payé.

— S'il n'y a pas d'autre difficulté que celle-là, je me charge de le satisfaire. Je serais d'avis même d'aller le trouver cette nuit ; tu avais raison quand tu disais qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour nous, nous

sommes dans le malheur et le malheur n'en accorde jamais.

— Allons donc le voir.

Darcy éteignit toutes les lumières, ferma soigneusement la porte de la maison et partit avec Puivert pour se rendre chez Edmond Marceau. Tout en se dirigeant vers le bureau du courtier, Darcy disait à son fermier : " Comme cela nous pouvons donc nous fier à sa discrétion. "

—Oui, de même qu'a son zèle, si son intérêt le lui commande ; c'est un homme fort adroit.

— Témoin la manière dont il t'a enlevé l'argent que tu portais.

— Vous êtes méchant.

— Eh bien, n'en parlons plus.

Les deux compères étaient arrivés chez Edmond. Nous sommes arrivés, dit Puivert.

Pour la seconde fois, dans un intervalle très court, le fermier et le courtier allaient se trouver en présence. Ce dernier s'était couché de bonne heure et dormait profondément. Nos deux collègues durent frapper à coups redoublés avant d'être entendus. Enfin des pas résonnèrent dans la maison et bientôt la porte fut ouverte pour donner passage aux deux meurtriers. A peine Edmond eut-il reconnu Puivert, que, laissant une lampe dans l'appartement où ils venaient tous d'entrer, il s'éloigna pour reparaître aussitôt armé d'un poignard.

— Messieurs, dit-il encore tout ému, je vous conseille de sortir de mon domicile aussi vite que vous y êtes entrés...... je ne veux rien avoir à faire avec vous

et si vous ne partez à l'instant même, je vous plonge à tous deux ce poignard dans le cœur ! Je suis en cas de légitime défense, vous forcez ma maison, je......

— Nous ne sommes pas venus pour vous voler, fit Darcy que ces menaces ne troublaient point, reprenez donc un peu de sang froid.......

Edmond comprit le côté ridicule de ses menaces vis-à-vis d'un homme chez qui il avait été reçu une quinzaine de jours auparavant.

— Alors, reprit-il plus tranquillement, veuillez donc m'expliquer votre présence chez moi à cette heure.

— C'est ce que nous voulions faire, dit Darcy, mais vous ne nous en avez pas donné le temps.

Edmond se trouvait dans une étrange perplexité ; il attendit cependant les explications de ses deux visiteurs avec calme.

— Ne craignez rien, continua Darcy, nous ne sommes pas venus pour réclamer de vous les trois cents dollars que vous avez si adroitement volés hier à ce malheureux Puivert, qui en est tout abasourdi, comme vous voyez. Comme il vous l'a dit, cet argent m'appartient, mais désormais, ne vous inquiétez plus de cette petite somme dont je veux bien vous faire cadeau.

— Encore une fois, que voulez-vous de moi ?

— Eh bien, voici : Ces trois cents piastres seront entre vos mains un à compte sur un service que nous venions vous demander de nous rendre à cause de votre habileté. Nous avons besoin d'un troisième compagnon ; j'espère que vous voudrez bien vous joindre à nous.

— De quoi s'agit-il ?

— D'abord je voudrais être sûr que nous sommes

dans un appartement tout à fait sourd et parfaitement seuls.

— Suivez-moi, alors, dans le soubassement, personne n'entendra ce que nous dirons, pas plus que ce que nous ferons. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à demander à M. Puivert.

Et Edmond souleva la trappe que nous connaissons déjà pour y laisser passer ses nouveaux amis, en la compagnie desquels il ne se croyait pas cependant tout à fait à l'abri des dangers. Il s'était armé et comptait épier tous leurs mouvements.

— Je crois qu'il est inutile de refermer la trappe sur nous, fit Puivert, qui en conservait encore un souvenir désagréable.

— Je la laisserai ouverte si cela peut vous faire plaisir, dit Edmond.

Aussitôt qu'ils furent descendus dans cette espèce de cave, Darcy prit le premier la parole.

— Je vais, dit-il, à Edmond, vous mettre au fait d'un évènement qui vous fera comprendre plus facilement la raison de notre présence ici cette nuit. Il y a environ vingt ans, Puivert et moi, nous nous rendions coupables d'un meurtre en enlevant la vie à une femme alors mère d'un jeune enfant, et à son domestique.

Il s'arrêta pour voir l'impression que ferait sur Edmond cette première confidence. La figure de celui-ci était restée complètement impassible.

— Vous voyez, reprit-il, que j'apporte une confiance complète en vous. Nous avons donc commis le crime que je viens de vous dire, et ce qui est plus grave, nous eûmes le tort de laisser vivre l'enfant. Il est juste de dire que cet attentat venait de nous créer une situa-

tion fort inquiétante, et que sa mère l'avait fait disparaître de la maison, la veille du jour où elle devait être assassinée. Or cet enfant qui est devenu un homme fort et adroit est instruit aujourd'hui de ce terrible secret, et il va tout essayer pour venger sa mère ; de cela il n'y a aucun doute. Puivert m'a raconté la manière adroite avec laquelle vous lui avez dérobé son argent et j'ai cru qu'un homme comme vous pouvait nous être utile. Vous pouvez dire maintenant si j'ai eu tort de m'adresser à vous.

— Je n'ai pas objection de me faire votre complice dans cette dangereuse aventure. Mais avant d'aller plus loin, je vous conseillerai de nous associer mon compagnon, Victor Dupuis. C'est un fin gaillard et il pourrait nous apporter un secours précieux.

— Bien Edmond, dit tout bas une voix qui écoutait depuis quelques instants par la trappe restée ouverte, je te reconnais là. Cette voix, on l'a déjà deviné, était celle de Victor Dupuis.

Edmond dans son premier trouble avait négligé de refermer la porte de son bureau sur Darcy et Puivert Victor s'y était donc introduit facilement. Il s'était dirigé vers la chambre du courtier, qui donnait sur le corridor où se trouvait la fameuse trappe. La trouvant ouverte et remarquant la lumière qui éclairait en bas nos trois sinistres criminels, il avait voulu entendre leur conversation. Il se préparait déjà à les joindre pous discuter le plan qu'ils adopteraient, mais la réponse qui fut faite à la proposition d'Edmond l'arrêta soudain.

— Non, dit une voix qu'il reconnut pour celle de Puivert, je n'ai pas confiance en ce garçon et je le

repousse entièrement de notre association. Sa figure me répugne et, suivant moi, il ne reculerait pas devant la trahison de ses meilleurs amis, du moment qu'il y trouverait le moindre profit.

— Je crains Victor, là est la raison qui me porte à le faire entrer dans notre complot, car s'il en était informé, il serait capable de me tuer ou de me dénoncer à la justice.

—Comme il me juge bien, pensa Victor.

— Cela ne nous regarde pas, dit une autre voix que Victor ne put reconnaître. En effet il ne s'était jamais trouvé en contact avec Darcy.

— Mais cela me regarde, moi, répliqua Edmond et je ne voudrais pas me lancer dans un bateau aussi fragile sur une mer aussi agitée.

— M'est avis plutôt que vous vous lancez dans la poésie avec vos métaphores ; moins de celles-ci s'il vous plait, 'et plus de réalité ; si votre homme vous gêne, faites le disparaître.

— Je serai bien forcé d'en arriver là. J'essayerai d'un moyen assez simple, j'invite Victor à venir goûter un vin nouveau dans cette cave, je glisse dans son verre quelques gouttes d'une liqueur connue de moi seul, et voilà mon homme plongé dans un sommeil dont il ne doit plus se réveiller. Maintenant je passe aux conditions.

— Que demandes-tu ? fit Darcy.

— D'abord, il me faut six mille dollars.

— Tu les auras.

— Je veux de plus que vous m'accordiez la main de votre fille, Hortense.

— Je t'accorderai ma fille en mariage, en autant bien entendu que cela dépendra de moi.

Le lecteur ne s'étonnera pas sans doute de l'indifférence de Darcy à se prêter au mariage d'Hortense avec un aussi triste garnement, puisqu'il sait déjà que celle-ci n'était pas sa fille. Il comprendra aussi la préférence du meurtrier de la mère de Louis pour Mathilde et le dépit qu'il éprouvait de l'isolement de cette dernière. Il est bien entendu que nous parlons du temps où elle n'avait pas encore rencontré Ernest Lesieur.

— Je suppose, continua Edmond, que comme cadeau de noces à votre fille, vous lui allouerez bien un revenu de deux cents louis.

— C'est la dernière demande que je vous accorde.

— Je n'ai plus rien à solliciter de vous, sortons d'ici maintenant et mettons-nous à l'œuvre en apportant toute confiance les uns envers les autres. Mais j'allais oublier.... Vous ne m'avez pas dit le nom de votre ennemi.

— Louis Hervart.

— Louis Hervart ! Je n'hésite plus ! Je le poursuivrai avec toute la rage dont je suis capable : il faut en effet qu'il disparaisse pour que je réussisse dans mes desseins.

En entendant ces derniers mots, Victor s'esquiva et courut plutôt qu'il ne marcha, jusqu'au domicile de Louis.

C'est lui qui frappait chez l'étudiant au moment où ce dernier allait se mettre au lit.

IV

Les nouveaux alliés (Suite)

Louis venait d'ouvrir la porte. Aussitôt Victor se rua dans la chambre où les deux amis se trouvaient encore.

— C'est bien ici chez monsieur Hervart ? demanda-t-il, avec une mine toute effarée.

— Oui, monsieur, répondit Louis.

— Vous êtes vous-même M. Hervart, je crois ?

— Oui, fit Louis pour la seconde fois.

— Alors, prenez un siège et écoutez-moi avec beaucoup d'attention. Puis-je parler devant monsieur, demanda-t-il en désignant Ernest ? Il faut m'excuser car les choses que je vais vous raconter sont tellement graves.....

— Vous pouvez parler sans crainte. Cet homme est mon meilleur ami.

Ernest avait jugé Victor en l'apercevant. Ton nom, demanda-t-il brutalement à l'aubergiste du faubourg Québec ?

— Victor Dupuis.

— Que viens-tu faire ici à cette heure ?

— Je l'ai déjà dit à M. Hervart, je lui apporte des nouvelles d'une très grande importance.

— Qui le concernent ?

— Oui, et d'autres à la fois.

— Raconte vite, alors.

— C'est ce que je veux faire, mais ne m'interrompez pas. Je viens vous informer d'un assassinat qui a été

résolu à l'instant même, que trois hommes débattaient entre eux quand je suis parti pour me rendre ici vous en rendre compte. Cependant, je ne connais pas le moment où ils mettront leur crime à exécution. Je puis dire pourtant qu'il n'est pas arrivé.

A ce début sinistre, Ernest pâlit,Louis trembla légèrement. Tous deux supposaient malgré eux que la personne visée par cet assassinat devait être le fiancé d'Hortense.

— Dites comment vous avez appris ces nouvelles, fit Ernest. Encore, ces faits sont-ils bien vrais ?

— J'ai dit la vérité.

— Le nom de cette personne que l'on voulait assassiner ?

— C'est M. Louis Hervart.

Louis écoutait la conversation d'Ernest et de Victor sans en perdre un mot. En entendant prononcer son nom par Victor, il ne broncha pas, mais une sueur froide inonda son front.

— Et comment savez-vous que l'on veut tuer M. Hervart ?

— Cela serait un peu long à raconter, vu que c'est grâce à une première aventure que je me trouve initié à celle-ci. Il faut d'abord que je sache si je puis compter sur votre entière discrétion.

— Oui, répondit Ernest avec hauteur.

— Très bien. Procédons donc par ordre. Ce matin, ou plutôt hier matin, un de mes amis, Edmond Marceau....

— Que dis-tu ? interrompit Ernest, Edmond Marceau, un de tes amis ! Moi aussi, je connais un nommé

Marceau, et c'est un de mes amis, mais je doute fort que ce soit le même que celui dont tu viens de parler.

— C'est que vous ne connaissez qu'un côté d'Edmond Marceau, celui du *gentleman*, tandis qu'au fond ce n'est qu'une canaille.

— Tu mens, fit Ernest, devenu furieux à l'idée qu'il avait vécu dans l'intimité d'un voleur,tu mens, coquin !

— Bien alors, si vous ne me croyez pas et m'interrompez à chaque instant, je n'ai plus rien à faire ici.

— Ernest, je ne puis comprendre tes interruptions continuelles, fit Louis dans un moment d'impatience facile à concevoir, le seul moyen d'apprendre les nouvelles que cet homme prétend nous apporter d'une source certaine, c'est d'écouter son récit attentivement. Tu le jugeras ensuite.

Ernest regarda son ami, quelque peu surpris du ton cassant que ce dernier venait de prendre vis-à-vis de lui, mais il ne se plaignit pas. En homme de cœur tout lui semblait permis à celui qui venait de souffrir des angoisses aussi mortelles.

— Reprenez donc votre récit et ne faites pas attention à mes dernières paroles, dit-il à Victor.

— Je disais qu'Edmond Marceau est un voleur. Eh bien ! je répète mon accusation. Je pourrais facilement prouver une foule de crimes dont il s'est rendu coupable, car dans tous ces méfaits nous avons toujours été complices. Par exemple, lorsque Marceau habitait New-York — vous ignorez ce détail sans doute, il s'appelait Narcisse Lafond et non pas Edmond Marceau. . . .

— Tu dis que Marceau a porté autrefois le nom de Lafond ?

— Oui.

— Serait-ce celui qui a été accusé d'avoir volé une certaine quantité de bijoux ?

— Oui, et qu'il a bien et dûment volés.

— Il a été acquitté cependant.

— Oui, parce qu'il n'existait aucune preuve qu'il fût 'auteur du vol.

— Quelle preuve pouvez-vous fournir à l'appui de votre déclaration ?

— Ma mère et moi qui étions ses complices ; mais nous avions trop d'intérêt à ce qu'il ne fût pas dénoncé. Plus tard nous nous sommes rencontrés de nouveau et hier matin, je volais encore de concert avec lui, une somme de trois cents dollars à un nommé Puivert, le fermier de Darcy.

— Ce vol, je suppose, n'a rien de commun avec l'assassinat projeté contre M. Hervart ?

— Au contraire, et c'est justement ce que je désirais vous expliquer, lorsque vous m'avez interrompu à brule pourpoint.

— Vous pouvez continuer, je ne vous interromprai plus.

Victor raconta toute la scène qui s'était passée dans le bureau du courtier et que nous connaissons déjà.

— Sacrebleu ! fit Ernest dès que Victor eût terminé on récit, vous avez fait passer ce Puivert par une rude épreuve, je ne puis m'empêcher d'en rire à me tenir les côtés.

— Vous ne connaissez encore que la moitié de l'histoire, reprit Victor, voilà qui va devenir plus sérieux. Ces trois cents dollars appartenaient, non pas à Puivert, mais à Darcy, et il est allé larmoyer auprès

de ce dernier. C'est ici où je me perds. Que s'est-il passé entre eux ? c'est ce que j'ignore complètement. Mais ce que je sais, c'est que loin de prendre des mesures pour se faire rendre les trois cents dollars qu'Edmond lui avait volés, le fermier est revenu le trouver cette nuit avec un autre homme que je ne connais pas, mais que je soupçonne fort être M. Darcy; tous les trois ont formé un complot qui n'est rien moins que l'assassinat de M. Hervart. Ils étaient déjà en voie de conversation quand je suis arrivé chez Edmond ; je puis donc vous rapporter seulement ce que j'ai entendu.

Victor mit Ernest et Louis au fait, sans en omettre un détail, de toute la scène dont il avait été le témoin invisible dans sa seconde visite chez le courtier de la rue Notre-Dame.

On conçoit l'indignation qui saisit Louis en apprenant que Darcy voulait sacrifier Hortense.

—Le misérable ! s'écria-t-il exaspéré. Ah ! Je le reconnais bien. Vous ne vous êtes pas trompé, cet homme est bien Darcy, le père de ma chère Hortense ! Oh ! le lâche ! sacrifier ainsi son enfant ! abandonner sa fille à un bandit ! Mais, Dieu merci, je saurai bien empêcher tout cela, où je veux mourir. Puis après un silence de quelques secondes : Darcy a-t-il fait quelque difficulté lorsqu'il s'est agi de livrer sa fille ?

—Non, il la lui a accordée sans faire la moindre objection.

—Le barbâre !

— Que voulez-vous ? Entre assassins et voleurs, c'est ainsi qu'on procède.

— Il ne s'agit plus pour moi que de l'attaquer par

tous les moyens et de le tuer pour le prévenir dans l'ignoble sacrifice auquel il veut vouer Hortense. Il y va de mon honneur aussi bien que de mon bonheur. Il est inutile de délibérer sur ce point, je suis décidé à ne reculer devant aucun obstacle.

— Il serait bon de nous entendre, interrompit Victor. Tous les deux, nous sommes menacés d'un danger terrible, puisqu'il y va de notre vie. Par la violence du langage que vous venez de tenir, j'ai pu voir que vous aimez mademoiselle Hortense Darcy. Edmond veut se débarrasser de moi, et certes il a raison. Mais comme nous sommes munis des secrets de nos ennemis, nous pouvons venir à bout d'eux beaucoup plus facilement.

Notre intérêt est le même après tout et c'est le vôtre, sans contredit, de m'accepter pour second dans la lutte que vous aurez à soutenir bientôt. Vos ennemis sont nombreux, vous êtes seul ; de plus le fait qu'Edmond ignore que j'étais présent quand il a résolu son projet avec Darcy et Puivert, me font croire que je puis vous être d'une grande utilité, en même temps, que de votre côté vous me rendrez service. Je saurai vous informer de tous les pas et démarches de Marceau, de ses actions. Je venais donc vous proposer d'unir ma cause à la vôtre ; j'ajouterai à tout cela que vous ne pouvez méconnaître l'importance du secours que je vous ai apporté en vous avertissant du danger qui vous menace.

Tout en reconnaissant l'importance du service que lui avait rendu l'ancien ami de Marceau, Louis hésitait à faire cause commune avec un homme aussi dégradé, mais Ernest fit taire ses scrupules.

— J'accepte votre offre, dit celui-ci, ainsi que mon

ami Hervart, car je compte vous seconder moi aussi de tout ce que peuvent l'énergie et le courage d'un ami.

— Merci, Ernest, fit Louis, puis se tournant du côté de Victor : Quand vous reverrons-nous ? De plus, où pourrons-nous vous trouver dans un cas pressé ?

— A la Feuille d'Erable, coin des rues St-Paul et Friponne.

Sur ce, Victor se retira.

V

Scène de famille

Le dimanche suivant, vers les onze heures et demie du matin, une voiture attelée de deux chevaux remarquables par leur élégance, stationnait depuis quelque temps déjà devant l'église Notre-Dame.

Les portes s'ouvraient pour la sortie des fidèles, lorsqu'un jeune homme s'approcha rapidement du cocher et lui glissa quelques mots à voix basse.

— Oui, monsieur, répondit celui-ci, elles sont toutes deux à la messe.

— M. Darcy y est-il aussi ?

— Oui, monsieur.

— J'aurais aimé à le voir seul, mais je suppose que c'est difficile.

— Je ne crois pas. S'il s'agit d'une affaire importante, je n'ai qu'un mot à dire à M. Darcy, et vous pourrez lui parler en marchant avec lui pendant que je conduirai les demoiselles à la maison.

— Non, je ne veux pas le retenir, je n'ai qu'un mot à lui dire, je ne le retarderai donc pas.

— Tenez, le voici justement qui s'avance, c'est à vous de l'aborder.

En effet, Darcy se dirigeait vers sa voiture accompagné de Mathilde et d'Hortense.

Le jeune homme salua les deux jeunes filles et prit à part M. Darcy.

— Je vous demande pardon si je vous retiens quel-

ques secondes, mais je dois entretenir votre père d'une affaire pressante.

Mais Darcy ordonna immédiatement au cocher de partir sans l'attendre, disant qu'il retournerait à pied La voiture disparut emportant Mathilde et Hortense seules.

— Que me voulez-vous donc, M. Marceau, fit Darcy d'un air maussade, en se tournant vers son interlocuteur. Comptez-vous me poursuivre jusqu'à l'église de votre compagnie ?

— Encore davantage, lorsque je serai votre gendre. Je voulais savoir si vous aviez entretenu mademoiselle Hortense de la proposition que vous deviez lui faire de ma part ?

— Pas encore.

— Pas encore ? Mais quand donc prétendez-vous lui en parler ?

— Quand cela me plaira.

— Quand cela vous plaira ?

— Oui, vous avez bien compris.

— Eh bien, je ne comprends pas. Si vous avez oublié nos conventions, je m'en souviens, moi. C'est sur la promesse que j'obtiendrais la main de votre fille que j'ai bien voulu me résoudre à me débarrasser de mon ami. Or cette condition, je la considère *sine quâ non*. Sans son exécution je me sépare dès aujourd'hui d'avec vous, et loin de tuer Louis, je lui fais savoir tout ce que vous tramez en ce moment contre lui.

— Mais vous me pressez trop aussi, mon ami, répondit Darcy, rappelé à lui par cette menace.

— Je n'en désire pas moins que vous entreteniez Hortense de ce sujet à midi.

— C'est assez facile, mais si elle refuse.

— Elle ne refusera pas, si vous forcez un peu la note ; elle n'osera pas désobéir à son père.

— C'est bien, je vais de ce pas lui signifier ma volonté.

Edmond s'éloigna sur cette bonne parole.

Quoique l'église de Notre-Dame soit assez éloignée de son logis, Darcy en franchit cependant l'espace très rapidement. En entrant, il aperçut Malthilde, qui demanda à son père s'il attendait quelque étranger.

— Non, répondit-il, je ne crois pas qu'il vienne personne ; dès que le dîner sera prêt, fais le mettre sur la table.

— Le dîner est prêt et la table est servie, nous n'attendons plus que vous.

— Mettons nous donc à·table alors.

Toute la durée du repas, Darcy parla fort peu. Il portait ses yeux souvent du côté d'Hortense. Il lui répugnait encore de causer le malheur irréparable de cette jeune fille si aimable, si douce, si tendre, qui lui avait toujours témoigné la plus filiale affection. Son caractère, cruel, reculait, néanmoins, devant la pensée de sacrifier à jamais une femme adorable à un misérable comme Marceau. De plus il s'était chargé de son éducation alors qu'elle était toute petite, et depuis il l'avait toujours aimée beaucoup, sinon aussi tendrement que Mathilde. Aussi reculait-il le plus possible le moment d'informer Hortense de la terrible demande d'Edmond.

On rencontre souvent des personnes qui, nonobstant un égoïsme et une méchanceté éprouvés, ne sont pas moins susceptibles de comprendre la tendresse des

sentiments de l'amour ou de la paternité, ou encore d'une affection réelle. Tel était Darcy.

Enfin Hortense, lasse du mutisme inusité de son père, le lui reprocha et lui en demanda la cause. Cette voix fit tressaillir Darcy.

— Enfant, fit-il, ne suis-je pas aujourd'hui comme d'habitude ?

— Hortense a raison, mon père, vous avez l'air quelque peu souffrant.

Peut-être Darcy allait-il se trouver incapable de signifier sa volonté à Hortense, ainsi qu'il l'avait promis à Edmond Marceau, lorsqu'il reçut une visite assez inopportune pour ranimer sa colère et lui apporter le courage dont il semblait manquer.

— Il y a quelqu'un qui demande à parler à Monsieur sur le champ, fit une servante de table, après avoir été à la porte.

— Le nom de ce visiteur ? demanda Darcy.

— Il m'a dit de taire son nom.

La figure de Darcy revêtit l'étonnement, celles de Mathilde et d'Hortense, la curiosité.

Le chef de la famille se rendit au salon, où il trouva Louis.

— Bonjour, Monsieur Hervart, fit-il, en affectant une politesse froide ; voilà près de huit jours que je ne vous ai vu ici.

Louis ne répondit rien en voyant que Darcy ne lui offrait pas de siège.

Cette apparence froide de l'étudiant échauffa la colère du père de Mathilde.

— Monsieur Hervart, dit-il, je connais le but de

votre visite et je sais ce que vous venez faire ici.

— Tant mieux, alors, repartit Louis, nous ne perdrons pas de temps en paroles inutiles et je vous retiendrai moins longtemps.

— Vous connaissez, Monsieur, les relations qui ont eu lieu auparavant entre votre famille et moi ?

— En effet, je les connais.

— Que venez-vous donc faire ici ?

— Vous ne vous en doutez pas ?

— Pas le moins du monde.

— Je croyais trouver chez vous plus de perspicacité. Vous n'ignorez pas que j'aime votre fille et qu'elle m'aime. Vous savez aussi bien, pour l'avoir entendu répéter mille fois, que je n'attends plus que le jour de mon admission à la pratique du droit pour vous faire la demande de sa main. J'aurais pu vous traîner devant les tribunaux et faire couler votre sang ; mais je reconnais l'odieux d'un mariage entre Hortense et celui qui aurait déshonoré le nom de son père. Je veux donc, grâce aux sentiments que j'ai toujours entretenus vis-à-vis d'Hortense, oublier les crimes infâmes dont vous vous êtes rendu coupable envers mon père et ma mère, il y a plus de vingt ans, mais à la condition de l'épouser aussitôt que faire se pourra. Je partirai sans délai pour ne plus jamais revenir dans ce pays, car mon retour ici nous serait fatal à tous deux.

Darcy avait écouté Louis très-attentivement : quand celui-ci se fût tu, le banquier éclata de rire.

— Que trouvez-vous donc de si plaisant dans ma proposition, M. le Comte ?

— Je vous défends de me donner un titre que j'ai cessé de porter.

— Vraiment ! je conçois en effet que le titre de Comte de Lagusse doive vous offusquer, et inspirer en même temps une terrible crainte à celui qui a souillé son blason par des crimes monstrueux, tellement monstrueux qu'il a dû prendre le nom de Darcy pour éviter l'échafaud !

Ces insultes avaient réveillé plus vive que jamais la colère de Raoul de Lagusse, autrement dit Darcy.

— Sortez, rugit-il, en montrant à Louis la porte de la maison.

Mais Louis ne bougea pas de son siège.

— Sortez ! répéta Raoul avec une fureur qui arrivait à l'état d'exaspération.

— Je sortirai quand vous aurez répondu à ma demande.

— Ah ! vous attendez ma réponse ! Eh bien ! la voici. Jamais, aussi longtemps que je vivrai, vous n'épouserez Hortense dont, au reste, j'ai promis la main à un autre.

— Avez-vous consulté Mademoiselle Hortense à ce sujet ?

— Cela ne vous regarde pas. D'ailleurs ma fille fera ce que je lui commanderai. Et maintenant que vous connaissez ma réponse, encore une fois, sortez !

— Certes, voilà une chose que je n'aurais jamais crue, mais elle n'aurait pas dû me surprendre puisqu'elle vient de vous ! Les crimes les plus vils ou le plus contre nature ne vous feront pas reculer. C'est peu que vous ayez, dans un moment de jalousie, tué mon père qui combattait loyalement à vos côtés, d'avoir, plus tard, assassiné ma mère parcequ'elle refu-

sait courageusement de satisfaire des désirs provoqués par une luxure effrénée, d'avoir comploté la mort de l'enfant de cette femme — car je n'ignore pas la scène où ma mort a été tramée, s'écria-t-il imprudemment— avec des gens ramassés parmi la plus vile canaille, aujourd'hui vous ne rougissez pas d'abandonner votre propre fille à un de ces assassins, à un voleur, à cet Edmond Marceau qui vous a volé vous-même ! Vous êtes bien malheureux !

Je voudrais pouvoir stigmatiser votre front comme vous le méritez, mais je ne le puis pas, car les noms de misérable, de voleur et d'assassin sont encore trop faibles pour désigner un monstre tel que vous !

Une rage féroce s'empara de Raoul. Il bondit sur Louis, et avant que celui-ci fût revenu à lui-même, il avait été poussé jusqu'à la porte par Raoul. Les deux ennemis allaient en venir aux mains, lorsque Louis sortit pour éviter un scandale dans la maison qu'habitait Hortense en ce moment, seulement, en partant, il avait pu dire, avec du feu dans les yeux : M. le Comte, nous nous reverrons.

En rentrant dans la salle à manger Darcy n'était plus lui-même ; il avait la figure toute bouleversée ; bref son entrevue avec Louis l'avait laissé dans un état de prostration telle que les deux jeunes filles s'en montrèrent inquiètes.

— Quel est donc cet homme que vous avez dû mettre aussi violemment à la porte ? demanda Mathilde.

— Un insolent qui ne reviendra plus. Il dut s'essuyer, tant l'effort auquel il s'était livré pour chasser Louis de sa maison l'avait laissé couvert de sueur.

Cependant il se remit assez vite et put enfin s'adresser à Hortense.

— Ma chère Hortense, dit-il d'une voix qui tremblait encore, je devais te faire une confidence grave, j'y pensais justement au moment où tu me reprochais mon mutisme, car l'heure était arrivée de t'en dire un mot. Malheureusement, cet homme est arrivé au même instant et les quelques paroles blessantes que j'ai eues avec lui m'ont forcé de la retarder de quelques minutes. Maintenant que je suis redevenu parfaitement calme, je crois le moment arrivé de te faire savoir qu'un jeune homme, qui aspire à ta main depuis quelque temps et qui espère pouvoir te procurer le bonheur dont tu es si digne, m'a chargé de lui servir d'intermédiaire auprès de toi.

Hortense ne se possédait pas de joie. Elle songeait à Louis. Quel autre en effet aurait pu tenir un semblable langage à son père ?

— Celui qui recherche cette faveur, continua Darcy, que tu connais bien du reste, est aussi très-favorablement connu dans le monde de la finance, je crois que tu accepteras cette offre, car....

Hortense ne lui permit pas d'achever :

— J'accepterai sans doute avec empressement, mon père, si cela vous est agréable.

— Cela me sera très-agréable en effet. D'ailleurs, je n'attendais rien moins de ton bon cœur. Ce prétendant s'appelle Edmond Marceau.

— Vous vous trompez, mon père, je suppose. Vous avez dit Edmond Marceau.

— Je ne me trompe nullement, ma fille, c'est bien de lui que je veux parler en effet.

— Mais j'aime M. Louis Hervart, mon père, vous le savez vous-même!

— Et M. Hervart, dit à son tour Mathilde....

Mais elle fut promptement interrompue par son père.

— Quant à toi, lui dit-il, tu n'as rien à voir à cela. Pour ce qui est d'Hortense, peut-être se fait-elle illusion à l'égard de M. Hervart. Je ne crois pas à la réalité de l'amour qu'il feint pour toi autant qu'à la passion certaine de M. Marceau qui, lui, ne rêve que de toi.

— Vous vous trompez, mon père, reprit Mathilde pour la seconde fois, personne n'aimera jamais Hortense d'un amour plus vrai que M. Hervart.

Darcy s'était bien attendu à rencontrer de la résistance de la part d'Hortense, voire même de Mathilde, mais il croyait en même temps que l'aide apportée à sa sœur par cette dernière serait plutôt le résultat du dépit ou du regret de son ancien amant, et l'on sait qu'il n'aimait pas à contrarier Mathilde. Au contraire, celle-ci prenait bien en effet la part d'Hortense, mais sans paraître ressentir aucun chagrin pour Edmond. Evidemment, il n'avait pas remarqué l'assiduité d'Ernest auprès de sa fille, laquelle du reste ne datait pas depuis longtemps. Cette nouvelle position que prenait Mathilde en encourageant sa sœur à la résistance par pure sympathie pour elle, le jetait hors de ses prévisions et l'inquiétait, car il connaissait le caractère inflexible de sa fille. Celle-ci continuait à remontrer son père sur sa prétention de forcer Hortense à accepter un mari dont elle ne voulait pas.

— Te tairas-tu enfin ? Qu'est-ce que cela te fait à toi ?

L'impatience commençait à le gagner et il perdait toute prudence.

— Mais mon père, repartit Mathilde d'un ton courageux, lorsqu'il s'agit du bonheur de ma sœur, il me semble que c'est à moi de lui venir en aide. Je trouve même étrange que puisqu'elle ne sent aucune sympathie pour votre monsieur Marceau....

Mathilde avait prononcé avec dédain le nom du courtier.

— Certes, ajouta Hortense, ma sympathie ne lui sera jamais acquise.

— Criez plus fort, fit Darcy en perdant toute retenue, Hortense épousera Marceau.

— Eh bien ! non, je ne l'épouserai point.

— Comment ! refuser d'obéir à la volonté de ton père !

— Hortense a raison, fit Mathilde.

— Mais je ne l'aime point, mon père !

— N'importe, c'est une révolte contre mon autorité.

— Si vous prétendez m'imposer une telle alliance, je ne vous obéirai pas.

— Eh bien ! tant pis, c'est toi qui l'auras voulu. Jamais ma fille ne se fût révoltée contre son père, et toi, si tu agis ainsi, c'est que tu n'es pas de mon sang. Entends-tu ? je ne suis pas ton père ; tu n'es qu'une pauvre fille que j'ai recueillie et élevée comme ma propre enfant, et voilà aujourd'hui la récompense que j'ai de toi. Et en voici la preuve, s'écria-t-il, en sortant de sa poche le petit livre de velours qu'il avait

dérobé la nuit de l'incendie de la rue Craig, lis toi-même.

Sur une feuille que le temps avait jaunie, Hortense put lire facilement :

" Née à Montréal, le 5 juin 1841, Marie Louise Hortense Delaunay, baptisée le 7 du même mois."

Elle laissa tomber le livre et s'affaissa en laisant entendre un cri de désespoir.

VI

DERNIER REFUGE.

On pouvait croire qu'Hortense aurait eu un évanouissement, mais Mathilde accourut pour la recevoir dans ses bras.

— Mathilde, dit Hortense à celle qu'elle avait toujours considérée comme sa sœur, je te demande pardon de t'avoir appeléé ma sœur, du moment que j'apprends que nous ne sommes pas parentes, mais sois persuadée que si je ne suis pas ta sœur effectivement, j'aurais été digne de l'être !

Puis s'adressant à Darcy :— Pardon, monsieur, ayant toujours ignoré....

— Va, folle que tu es, reprit celui-ci, tu n'as aucun pardon à me demander. J'ai laissé brûler ta mère dans une maison où j'avais moi-même allumé l'incendie, ma fortune que j'ai volée appartenait à ton père, et si, toi-même, tu as toujours demeuré ici, c'est parce que j'avais promis à ta mère agonisante de te sauver des flammes qui dévoraient tout l'édifice !

En prononçant ces dernières paroles, l'œil du misérable avait jeté un éclair de haine satisfaite.

Ce fut au tour d'Hortense de consoler Mathilde dont les révélations éhontées de son père avaient brisé le cœur.

Au même instant, la servante qui avait annoncé la visite de Louis à M. Darcy venait l'avertir de la présence de M. Puivert.

Il se leva donc pour recevoir le fermier qui le regarda presqu'en tremblant, à l'aspect que présentait la figure du meurtrier, encore plus maussade en ce moment, que lorsque dominé par ses plus grands accès de colère.

En même temps la fille de table avait pu remettre à Mathilde une lettre apportée à l'instant même. Cette lettre se lisait ainsi :

" Je vous adresse, avec ces quelques mots, une lettre destinée à ma bien-aimée Hortense, afin que M. Darcy ne sache pas que ce billet vient de moi, vu une légère difficulté, que nous avons eue ensemble. J'espère pouvoir compter sur votre générosité habituelle en cette circonstance et vous en remercie d'avance. " Ces quelques lignes portaient la signature de Louis Hervart.

Hortense ouvrit la lettre à son adresse. " Tu me trouveras bien téméraire, lui écrivait Louis, surtout quand tu auras lu ce billet en entier. Mais sois persuadée que tout ce que je fais c'est pour ton bonheur aussi bien que pour le mien. Je sais que ton père te destine à Marceau.

Il ne le connait pas bien, sans doute, car il eût fait pour toi un autre choix. Je le connais mieux, moi, et ce que je puis te dire de lui, c'est qu'il n'a jamais été qu'un voleur et qu'il complote à l'instant même un assassinat avec d'autres scélérats qui ne valent pas mieux que lui.

D'ailleurs, tu sais mon amour pour toi ; en effet, sans toi je ne pourrais vivre. Tu dois croire à la franchise de ces paroles. Tu m'aimes toi aussi, tu pourrais vouloir me tromper en épousant Edmond, mais je ne pren-

drai pas le change, car je suis certain qu'un pareil mariage serait contre ton gré et seulement pour obéir à ton père. C'est ce que tu ne feras pas. Tu me briserais le cœur et je n'aurais plus qu'à mourir.

Tu connais mon logis, prends en donc le chemin immédiatement, et attends moi, je serai absent une partie de l'après-midi mais dès mon retour nous partirons. Une nécessité absolue que je ne puis te dire maintenant, mais que tu connaitras plus tard, me force à cette extrémité. Embrasse bien Mathilde de la part de son *beau-frère*. Tu peux lui montrer ces lignes ; elle a trop bon cœur pour ne pas m'approuver. Sois prête quand je reviendrai et aie confiance en l'honneur de celui qui dépose son cœur et sa vie à tes pieds."

—Je m'en vais en effet, fit Hortense, non pas chez Louis, mais à la chapelle de la Providence où j'attendrai son retour.

— Tu es bien heureuse, toi, fit Mathilde, tu peux partir, mais moi, je suis destinée à rougir partout à l'avenir, et je n'ai pas d'asile.

— Quand à cela, je ne le permettrai jamais, tu seras toujours ma sœur. Le nom de ton père ne sera jamais déshonoré.

— Tu as un cœur d'or, merci.

Et toutes deux se séparèrent dans un cordial et fraternel embrassement.

VII

Préparatifs pour la Lutte

En entendant prononcer le nom de son fermier Darcy s'était levé comme mû par un ressort.

— Il est donc décidé, se dit-il, que je devrai recevoir tous les membres de cette clique aujourd'hui, amis ou ennemis, et il n'y a pas, jusque dans ma propre maison, où la mésintelligence ne soit entrée. Qu'on ne me pousse cependant pas trop loin, je finirais par devenir enragé.

Il entra dans la chambre où l'attendait Puivert, mais les deux hommes n'échangèrent aucune civilité.

— Eh bien ! quelles nouvelles ? demanda le banquier en apercevant Puivert.

— Il n'y en a aucune que je connaisse, du moins aucune d'une grande importance. J'ai entendu, cependant, une conversation ce matin, qui se rapporte sous quelques points à l'affaire que nous conduisons en ce moment ; je venais vous en faire part, mais vous en connaissez le fond, j'en suis sûr, maintenant que je viens de voir Hervart sortir d'ici.

— Quel rapport peut avoir la visite d'Hervart avec une conversation que tu as entendue et dont je ne connais pas encore le premier mot, voilà du bavardage dont je ne démêle pas les fils ?

— Ecoutez-moi donc. Hervart sort d'ici, et à sa figure bouleversée et rouge de colère, il n'avait probablement pas réussi à vous faire accepter certaines pro-

positions qui, toujours d'après la conversation que j'ai entendue, devaient être d'une nature pacifique.

— Tu as vu Hervart qui t'a paru être de mauvaise humeur, tu crois qu'il veut faire la paix avec nous, tu te perds dans tes conjectures !

— Ne m'interrompez pas sans cesse, si vous voulez être au fait de ce qui se passe autour de nous. Or tout cela est bien simple. Ce matin, j'ai suivi Hervart et son inséparable compagnon dont le nom m'est inconnu et j'ai appris que cette après-midi, une excursion est projetée pour Lachine. Elle aurait pour but le règlement de certaines affaires qui regardent surtout M. Hervart. Mais avant de partir, celui-ci devait vous faire certaines propositions de paix que vous avez refusées, je n'en doute pas, à la figure de Louis en sortant d'ici. Si ces gens commencent à vous effrayer, ce serait peut-être notre intérêt de nous en débarrasser aujourd'hui même. Nous n'avons qu'à les attendre sur le chemin et certes nous leur ferons maille à partir.

— Comment ! ce maudit Lesieur serait associé aux complots de Louis ? Je m'en devais douter. Sais-tu s'il est instruit des dangers qui menacent Hervart en ce moment ?

— J'en suis certain, je l'ai même entendu lui conseiller d'enlever votre fille.

— Le misérable !

Une idée subite venait de se faire jour dans le cerveau de Darcy. Nous avons dit plus haut qu'il n'avait pas remarqué l'assiduité empressée que depuis quelque temps Ernest témoignait pour Mathilde. Les embarras de toute sorte qu'il avait endurés depuis peu l'avaient souvent retenu hors de la maison, et il ne lui était pas

venu à l'idée que des amours fussent nées entre sa fille et l'ami de Louis Hervart. Toutefois il n'avait pu méconnaitre les attentions nombreuses qu'Ernest lui avait marquées, ce qu'il avait appris principalement de la bouche même de ses filles. Il se demanda si ces attentions d'Ernest ne comporteraient pas quelque chose de plus qu'une simple affection et si, du moment qu'il conseillait à Louis d'enlever Hortense, il ne concevait pas en même temps la possession de Mathilde. C'eût été une entreprise hardie, mais non pas impossible, et l'on sait que l'audace ne manquait pas à Darcy.

— Ont-ils mentionné le nom de Mathilde, en complotant cet enlèvement, demanda-t-il à son homme de paille ?

— Devant moi, il n'a été question que de mademoiselle Hortense.

Ces mots rassurèrent Darcy.

— Tu crois décidément qu'ils iront à Lachine aujourd'hui ?

— Je n'en ai aucun doute, car pour n'y point aller, il leur faudrait changer d'idée complètement.

— Ce n'est pas tant cette conspiration qui m'agace que de voir Lesieur dans le camp de mes ennemis ; c'est un garçon audacieux, peu scrupuleux et véritablement homme d'action. Voilà un type que j'aurais rêvé pour mon gendre, malheureusement il est contre nous.

— Ne le regrettez pas trop, le mariage n'eût pu avoir lieu que dans le cas où mademoiselle Mathilde et lui se fussent aimés réciproquement.

— Qui te fait donc croire le contraire ?

Puivert regarda Darcy et ne répondit pas. Peut-être

le désir de ce dernier était-il prêt de se réaliser, mais non pas selon sa prévision.

Puivert reprit alors : Si M. Lesieur aime mademoiselle Mathilde autant que vous paraissez disposé à le croire, et que de son côté celle-ci n'a pas d'antipathie marquée contre ce jeune homme......

— Hé bien ? fit Darcy.

— Peut-être qu'en accordant votre fille à Lesieur vous l'amèneriez dans votre camp.

Darcy ne fit que sourire. Cet homme ne croyait plus évidemment à la vertu chez les autres. Il se figurait tout le genre humain fait à sa propre image.

— Cela ne changerait rien, répondit-il. Si Mathilde et Lesieur s'aiment réellement, ils finiront pas se marier, quand même Lesieur aiderait Hervart dans cette lutte. Toi, Puivert, tu n'as jamais aimé la femme d'un véritable amour; c'est pourquoi tu ne connais pas la force de la passion. Lors même que Lesieur se teindrait de mon sang, ce qu'il ne fera pas, Mathilde ne l'en aimerait pas moins et elle ne manquerait pas de trouver d'excuse pour ne point rompre avec lui. Quant à Lesieur, je ne me sens pas d'avis à lui faire des ouvertures, car je n'ai aucun doute qu'il restera fidèle à son ami.

Le fermier fit entendre un léger soupir.

— Mais enfin, à quoi voulez-vous en venir ? demanda-t-il à Darcy.

Cette question ramena ce dernier à lui-même. Il réfléchit quelque peu, puis il exprima son opinion comme suit :

Il vaut mieux en finir sans retard avec ces gens-là. Tu vas aller prévenir tout de suite Marceau de se

trouver prêt pour trois heures. Nous nous dirigerons vers Lachine, mais nous nous arrêterons sur le parcours de la route, les laissant continuer leur excursion pour les attendre à leur retour, blottis dans quelque trou.

— J'y vais à l'instant, dit Puivert.

En sortant de l'hôtel de la rue St. Alexandre, il remarqua un individu qu'il avait déjà rencontré dans le cours de cette journée, mais il ne crut pas devoir faire la moindre attention à cet homme qui, du reste, lui était parfaitement inconnu. Il fut cependant suivi quelque temps par ce personnage, qui ne tarda pas à abandonner les pas du fermier pour se rendre chez Louis. Puivert se trompait lorsqu'il croyait n'avoir pas été remarqué le matin par les deux jeunes gens. Si ceux-ci ignoraient que l'homme de paille de Darcy avait entendu leur conversation, ils ne l'avaient pas moins aperçu et sa présence dans ce quartier les avaient quelque peu inquiétés. Aussi, lorsqu'ils furent à leur logis de la rue St. Hubert, au lieu d'entrer, Ernest voulut faire suivre le fermier, et pour cela il s'était procuré l'aide de ce personnage que Puivert venait de trouver encore une fois sur ses pas.

— Voici trois dollars, avait dit dit Ernest à cet homme, en lui mettant dans la main le même montant, et je vous en promets encore autant, si vous vous assurez de toutes les démarches de cet homme habillé de gris que vous voyez devant vous. Cela vous va-t-il ?

— Oui Monsieur, je vous offre mille remerciements de votre générosité, et quand à votre homme, je vous promets de l'observer de manière à pouvoir vous instruire de ses moindres actions.

— Attendez encore un instant.

Ernest dit à Louis quelques mots à voix basse, après quoi il s'adressa de nouveau à son *factotum* : Revenez vers une heure et demie, fit-il, nous aurions peut-être quelqu'autre commission à vous confier.

L'espion s'éloigna à l'instant même et revint à l'heure indiquée.

Ernest attendait alors le retour de Louis, qui était sorti pour demander une entrevue à Darcy. Nous ne dirons rien ici de cette entrevue que nos lecteurs connaissent déjà. Louis était déjà en retard de plus de vingt minutes quand, enfin, il ouvrit la porte du logis de la rue St-Hubert. Il ne fournit d'abord aucune explication à Ernest du résultat de sa démarche auprès de Darcy, mais il écrivit immédiatement à Mathilde et à Hortense les deux lettres, dont nous connaissons le contenu. Ils les remit entre les mains de ce nouveau messager, qui les porta sans retard rue St-Alexandre.

Environ une heure après, pendant laquelle Louis avait fait part à son ami du résultat de sa visite chez le père de Mathilde, le fidèle messager revenait chez les deux jeunes gens, une troisième fois depuis le matin, avec des détails d'une importance indéniable pour les deux amis. Avant de remettre les deux lettres dont il était chargé, il avait vu Puivert entrer chez le banquier. La vue du fermier à cet endroit excita sa curiosité. Bientôt il entendit une conversation véhémente entre les deux acolytes, grâce à la fenêtre du salon qu'on avait laissée ouverte à cause de la chaleur de la journée. Alors il se blottit dans un endroit d'où il ne pouvait perdre un seul mot de cette conversation, et il venait la rapporter fidèlement aux deux jeunes

gens. Après avoir terminé son récit, il réclama les trois dollars auxquels il avait droit.

— Les voici, dit Ernest en lui remettant la somme promise ; vous êtes un homme précieux, je pourrais bien encore requérir vos services.

— Tant que vous payerez aussi bien, je vous servirai toujours avec le même zèle.

— Ce ne sera pas pour aujourd'hui, lui dit Ernest en le congédiant, et il revint auprès de Louis.

Le parti des deux amis fut bientôt arrêté ; ils envoyèrent quérir Victor qui ne se fit pas attendre, et tous trois partirent pour Lachine. Inutile de dire qu'ils étaient bien armés. Toutefois Ernest n'avait pas cru devoir informer Louis qu'ils seraient poursuivis dans leur trajet, par leurs ennemis.

Cependant, Puivert avait vu Edmond.

— C'est aujourd'hui que la partie se décide, lui avait-il dit en entrant, M. Darcy le veut ainsi.

— Tant mieux, répondit Edmond, jamais je n'ai été mieux disposé à faire une partie de fleuret ou à tirer du pistolet.

— Eh bien, vous serez satisfait.

— Quel plan devons nous suivre ?

Puivert le mit au fait de ce que Darcy et lui avaient résolu ensemble.

—Il faut donc nous armer de pied en cap, reprit Edmond.

— Vous l'avez dit.

— Attendez moi donc un instant, je vais visiter mes armes et dans dix minutes je suis prêt.

En même temps s'arrêtait devant la maison une voiture de laquelle Darcy sauta légèrement à terre et

frappa à la porte. Puivert, qui l'avait reconnu, courut la lui ouvrir.

Les premières paroles de Darcy furent celles-ci : Monsieur Marceau a-t-il été prévenu ?

— Oui, fit celui-ci en paraissant de nouveau dans la chambre où se trouvaient ses deux complices. Il était prêt pour le départ.

— Partons alors, fit Darcy.

Dans sa précipitation, il n'avait pas songé à ce que Puivert lui avait appris relativement à l'enlèvement d'Hortense, et il était sorti sans dire un mot aux deux jeunes filles. Il est vrai qu'il comptait revenir le même soir.

Tous les trois montèrent dans la voiture qui partit traînée rapidement par un vigoureux cheval. Chacun s'était armé d'un pistolet et d'une épée à l'exception, toutefois, de Puivert qui avait préféré un lourd gourdin. On avait caché les épées sous les oreillers du véhicule de Darcy.

— Aimez-vous les rixes sanglantes, Marceau ?

— Comment, si je les aime ! parbleu ! Cela a toujours été un de mes plaisirs favoris. Ce que j'aime surtout, c'est le combat à l'épée. J'ai déjà trouvé un passe-temps très-agréable dans des tournois avec mes amis, et sans vanterie, je puis la manier d'une manière très-passable.

— Je ne savais pas si bien trouver, dit Darcy, chez qui commençait à bouilloner le sang de l'ancien aventurier. Je ne suis pas un nouveau venu dans ces jeux-là. Quand j'étais marin,—contrebandier, je pourrais dire avec plus d'exactitude,—c'est alors que j'ai, plus d'une fois, donné et reçu des coups de couteau, d'épée ou

même de hache dans nos luttes sur les vaisseaux. Il y a longtemps de cela, mais je n'en perdrai jamais le souvenir.

— On n'emploie guère l'épée, il me semble à un abordage.

— Généralement vous avez raison, mais il arrive quelquefois qu'elle soit quelque peu utile. Mais n'allez pas croire que je n'ai fait la guerre que sur les navires, j'ai aussi combattu dans un régiment d'infanterie, où je suis arrivé même au grade de lieutenant. C'est alors surtout que je me complaisais dans les grands tournois.

— Vous vous êtes battu ? Quand cela et où donc ?

— En France, en 1830, j'étais jeune alors, c'était le bon temps. On me connaissait sous le nom de Raoul de Lagusse et non pas de Darcy. J'ai toujours regretté mon séjour, bien court pourtant, en Europe. Que de fois n'ai-je pas eu à défendre ma vie dans des duels. Mais comme je viens de le dire, j'étais dans toute la fougue de ma jeunesse, le plus beau temps de la vie. Tenez, de toutes les saisons de l'année, c'est le printemps que je préfère precisément à cause de sa ressemblance avec la jeunesse, je serais prêt à chanter avec le poète.

"O printemps, jeunesse de l'année !
O jeunesse, printemps de la vie !"

— Bravo ! vous parlez-bien, fit Puivert ; je ne vous ai jamais vu dans des dispositions plus gaies.

— Bah, parler, ce n'est rien. Attends encore un peu et tu pourras me voir à l'œuvre.

Edmond était devenu silencieux. Vous vous nommez Raoul de Lagusse, demanda-t-il à Darcy.

— Oui.

— Alors vous seriez l'assassin de Mathilde Hervart. J'ai un vague souvenir de cet assassinat qui a causé tant de bruit, lorsqu'il fut commis.

— C'est moi, en effet. Mais il n'y a que vous et mon ami Puivert qui soyez dans le secret.

— Je comprends parfaitement alors pourquoi vous avez voué une haine aussi mortelle à Louis Hervart, et que vous ayez tant de hâte à vous débarrasser de lui.

— Je n'eusse cependant jamais pensé à ôter la vie à Louis s'il n'eût été instruit de ma participation dans le meurtre de sa mère. Toutefois, on ne connait la tournure des évènements que lorsqu'ils sont accomplis ; je vous prierai donc de ne pas me trahir et de continuer à me désigner sous le nom de Darcy.

VIII

La lutte suprême

Darcy et ses amis était arrivés à une barrière de la partie ouest de la cité.

Darcy, très-bien connu de tous ceux qui recueillaient le droit de péage, tout en payant se mit à questionner l'homme qui était en charge de cette barrière.

— Avez-vous vu, demanda-t-il, beaucoup de monde prenant la direction de Lachine ? Auriez-vous remarqué quelques-uns de mes amis ?

— M. Hervart est un de vos amis ? je crois du moins l'avoir aperçu souvent avec vous et votre famille.

— En effet.

— Eh bien, il vient de passer avec deux autres personnes.

— Qui étaient-ils ?

— Je ne les connais pas du tout. L'un d'eux m'a paru un serviteur.

Nos trois personnages se regardèrent tous, un peu surpris. Ils se demandaient quel pouvait être cet individu qu'on leur avait représenté comme un domestique.

— Je serais curieux, dit Darcy, de savoir le nom de leur compagnon. Mais peut-être après tout n'est-ce qu'un serviteur en effet, ou quelqu'un qu'ils auront recueilli sur le chemin.

Nul ne pensait à Victor.

— Si cet homme ne les quitte pas, dit Puivert, cela leur donne un homme de plus.

— Après tout, reprit Darcy, nous n'en serons pas moins à nombre égal de chaque côté et comme ils ne s'attendent pas probablement à nous rencontrer sur leur route, nous ne pouvons manquer d'avoir l'avantage sur eux.

— Ils doivent tout de même être en éveil ; les scènes qui ont eu lieu aujourd'hui doivent avoir diminué quelque peu leur sécurité et ils ne sauraient entreprendre une pareille excursion, sans se munir, en même temps, de moyens de défense en cas d'une attaque.

— C'est ce que nous verrons, fit nonchalamment Darcy. Mais pourquoi vous arrêter ici ? continua-t-il en s'adressant à Edmond, qui conduisait le cheval.

— Parce que nous n'irons pas plus loin, répondit celui-ci.

— Comment ! entendez-vous passer l'après-midi dans cette sale auberge ? Pour moi, j'y renonce.

— Mais c'est justement ce qu'il nous faut. Nous devons nous dérober à leur surveillance quelque part. Nous les attendrons ici. Ils ne se douteront probablement pas que nous ayons choisi ce taudis pour nous y abrutir toute une après-midi, lors même qu'ils seraient instruits du fait que nous suivons le même chemin qu'eux. J'avoue que cette auberge n'est pas un agréable lieu de récréation, mais nous ne pouvons être mieux postés pour les surprendre, attendu qu'ils ne reviendront probablement de leur excursion qu'à une heure où il fera déjà sombre, et cet hôtel est, comme vous voyez, assez éloigné de toute habitation. Entrons immédiatement car l'on commence à nous remarquer,

et il serait bon que notre présence ici fut ignorée autant que possible.

Darcy et Puivert entrèrent dans ce bouge fastueusement décoré du nom d'auberge, tandis qu'Edmond conduisait la voiture dans une remise et voyait aux besoins de leur cheval.

La salle où Darcy et son fidèle serviteur étaient entrés, infectée par la fumée d'une quinzaine de fumeurs, chiqueurs et cracheurs émérites, était encore plus remarquable par les nombreux jurements et la conversation tapageuse qu'y tenaient les consommateurs en ce moment. Pour nous servir d'une expression bien connue, on pouvait fendre la fumée avec un couteau.

A peine les deux complices y avaient-ils mis le pied, qu'un homme tranquillement assis dans un coin de la chambre sortit sans bruit, mais non sans avoir remarqué les pistolets, si bien cachés qu'ils fussent dans les poches des deux nouveaux arrivés. Évidemment, ces derniers étaient attendus par cet homme, qui avait probablement reçu l'ordre de les épier et de les surveiller avec soin. Il se rendit dans la cour où il put voir de loin Edmond sortant de la voiture les épées, enveloppées dans une large toile et les emportant avec lui.

— Plus de doute, fit cet inconnu, ils sont armés de pied en cap ; nous devrons donc ferrailler, et certes dans un sérieux combat. Allons donc avertir Lesieur et son ami. Quels bons payeurs que ces gens-là. Déjà cinquante dollars, et cela pour rien ; il est vrai que cet après-midi nous aurons une crâne besogne.

Il rentra à la sourdine dans l'auberge et put, sans être vu, se glisser auprès de l'hôtelier, et lui dire :

Il faut que je parte à l'instant même, je n'ai pas le temps de payer mes consommations, ce sera pour une autre fois, père Pitou.

— Très-bien, répondit celui-ci, qui suffisait à peine à répondre aux demandes des buveurs.

Victor, que nos lecteurs ont déjà reconnu dans l'espion blotti dans l'auberge du père Pitou, demanda aussitôt une voiture et en quelques instants il rejoignait Louis et Ernest, qui l'attendaient environ un mille plus loin.

— Te voilà déjà parmi nous, Victor, fit Ernest en l'apercevant. As-tu vu nos hommes ? Vraiment tu n'as pas été longtemps.

— Oui, je les ai vus, et comme je le croyais, ils attendront notre retour dans l'auberge du père Pitou.

— Sont-ils armés ?

— Crânement, je vous l'assure, j'ai remarqué qu'il y avait des épées, probablement pour Darcy et Edmond, car quant à Puivert, il est muni d'un lourd bâton. De plus chacun d'eux a un pistolet dans sa poche.

— Dis donc Louis, si nous avions suivi ton conseil c'est-à-dire de ne pas nous armer de notre côté, nous aurions eu bonne mine pour revenir à Montréal dans la soirée. Heureusement, mon programme a prévalu. Nous avons, nous aussi, trois révolvers et trois épées. Sans doute, en se servant d'épées, leur but est de n'attirer aucune attention sur le combat qu'ils comptent nous livrer. Eh bien, tant pis pour eux ! Ils s'apercevront que nous n'avons pas assisté en vain aux leçons de fleuret de notre ancien ami Louis Français Chacun à sa tâche !

— Voilà sans doute, fit Louis, l'issue inévitable de

cette aventure. Toutefois si tout pouvait encore s'arranger, sans que nous soyons forcés d'en venir aux mains, j'aimerais mieux cela. Je me demande ce qu'Hortense pensera de moi, si j'en viens jusqu'à croiser le fer avec son père.

— Mais cela est insensé, répliqua Ernest impatienté. Quoi ! nous savons que ces gens-là nous poursuivent de leur haine, que leur principal objet est de nous enlever la vie, et parce que tu aimes la fille de Darcy, tu vas oublier que cet homme a tué ta mère et qu'il t'a rendu orphelin à douze mois, bien plus tu vas lui livrer ta vie comme un agneau. Certes ! moi aussi ! j'aime Mathilde et je lui souhaite le plus grand bonheur qu'elle puisse désirer, mais ce n'est pas assurément une raison pour me laisser tuer par son père. D'ailleurs si tu ne veux pas croiser le fer avec Darcy, moi qui ai moins de scrupules que toi, ou Victor que voilà, nous nous chargerons de lui administrer une blessure qui l'empêchera de voir un autre lever d'aurore que celui de ce matin.

— Voilà comme on doit parler, fit Victor, cela me plaît de servir un homme tel que vous. Si vous les laissiez échapper cette fois, ce serait fini de vous. Monsieur Hervart, je vois bien que vous ne connaissez pas Marceau, tel que je le connais. Il vous a voué une haine féroce à cause de l'affection que vous porte mademoiselle Hortense, et si vous ne voyez à votre défense, soyez persuadé qu'avant longtemps vos os ne vous pèseront pas. Vous êtes donc le plus en danger.

— Tu vois, Louis, tu es seul de ton avis. Au reste, je ne t'aurais pas accompagné à Lachine, si nous ne

nous fussions pas munis d'armes pour nous défendre en cas d'attaque.

— Le messager qui devait porter mes lettres chez Darcy, sais-tu ce qu'il en a fait ?

— Cette pensée te vient-elle pour la première fois ? Tu étais si occupé, ma foi, que je n'ai pas cru devoir t'en parler, mais je vais t'en dire un mot maintenant. Tes lettres ont été portées chez Darcy par mon messager, qui là a pu entendre toute la conversation de Darcy avec Puivert. Il me l'a rapportée mot pour mot, et c'est ainsi que je savais en partant de la ville, que nos compères devaient parcourir le même chemin que nous et qu'ils seraient munis des meilleures armes connues pour nous assaillir.

— Que ne m'as-tu dit cela plus tôt ? Je n'aurais pas hésité.

— Tu n'aurais pas hésité, dis-tu ? Je pense, au contraire. que si tu avais su ce que je viens de t'apprendre tu n'aurais pas osé venir avec nous.

— Nous n'avons plus à revenir là-dessus. Maintenant si nous voulons être de retour cette nuit, il est temps de continuer notre route.

— Fort bien, dit Victor, mais je vous ferai remarquer que depuis notre départ, je n'ai bu qu'un verre de mauvaise boisson à la taverne du père Pitou. Si vous pouviez me faire perdre ce mauvais goût que je ressens encore par quelques gouttes d'une liqueur moins épicée....

— C'est vrai, fit Louis, nous allions t'oublier ainsi que nous-mêmes, car m'est avis qu'une légère consommation ne ferait tort à personne, cela ne peut que fortifier notre courage.

Après avoir dégusté chacun un grand verre de cognac, ils repartirent en remettant leur cheval à une allure très-rapide.

Edmond ne s'était pas aperçu que Victor épiait ses mouvements dans la cour du père Pitou, lorsqu'il avait enlevé les épées de sa voiture.

Après avoir mis les fleurets en un lieu sûr, il marcha assez longtemps, évidemment pour bien retrouver la trace d'un terrain qu'il devait bien connaître à le voir s'orienter de tous côtés, puis il traversa la rue devant la taverne du père Pitou, où on ne voyait aucune construction à cette époque et arriva enfin à un précipice longeant les belles terres de cet endroit. Ce précipice n'existe plus aujourd'hui ; il a été rempli. Arrivé à ce lieu qu'il avait cherché pendant une dizaine de minutes, il eut un moment de satisfaction, puis afin de le reconnaître en cas de besoin, il planta dans la terre un morceau de bois autour duquel il noua un petit linge. Il rejoignit alors ses complices dans la buvette, où ceux-ci l'attendaient avec impatience.

— Père Pitou, voudrez-vous, au premier signe que je vous ferai ce soir, ouvrir vos portes et les tenir ouvertes jusqu'à ce que je vous prie de les fermer ? demanda Edmond à l'aubergiste, en lui lançant un coup d'œil compris à l'instant par ce dernier.

— Je ferai tout selon votre désir, répondit Pitou, qui connaissait Edmond depuis longtemps.

— Maintenant, ajouta celui-ci, trouvez-nous une chambre convenable pour ces deux messieurs et moi, et veuillez nous servir une bouteille de ce cognac que vous tenez généralement en laisse pour vos vrais amis.

Et il entra avec ses deux acolytes dans l'appartement que l'on venait de mettre à leur disposition.

Puivert tremblait.

Pour stimuler son courage Darcy et Edmond lui firent boire trois verres de cognac, qui lui montèrent quelque peu à la tête.

Ce n'est pas à dire qu'ils furent eux-mêmes d'une tempérance complète ; peut-être aussi se sentaient-ils défaillir. Toujours est-il que sans se livrer à des libations telles qu'en prenait le fermier, l'aidèrent-ils puissamment à vider la bouteille du fameux cognac du père Pitou.

Tous les trois passèrent leur après-midi dans l'auberge et y prirent le repas du soir.

Edmond ne doutait pas du succès de leur guet-apens et paraissait très-insouciant. Vers huit heures la fatigue eut raison de lui et il finit par céder au sommeil.

Puivert était immobile sur un siège de bois. Lui non plus ne disait pas un mot. Il songeait à la vie tranquille qu'il avait toujours menée à Ste-Anne et qu'il regrettait amèrement en la comparant à celle des dangers continuels, auxquels il était soumis depuis quelques jours.

Darcy semblait impatient. Il s'asseyait, se levait, puis marchait à pas précipités. L'appartement où étaient réunis ces trois hommes prenait un aspect lugubre ; l'obscurité y planait en entier.

Le père de Mathilde admirait le courage d'Edmond, qui dormait sans souci dans l'attente d'un combat aussi meurtrier, et n'avait que du mépris pour Puivert que le froid gagnait et que la peur faisait trembler encore davantage. Il le secouait rudement.

— Marche donc, frileux ! lui disait-il, tu te chaufferas demain au soleil ! Voyez cela, grelotter au mois de juillet. Ce soir, il s'agit de déployer ton courage.

— Je n'ai pas froid, fit le fermier.

— Non ! alors je me trompais, c'est de peur que tu trembles. Il faut tout de même que tu fasses ton devoir ainsi que nous.

Il se dirigea ensuite vers Marceau, qui dormait toujours.

— M. le dormeur, éveillez-vous, il est temps de faire le guet.

— Quelle heure est-il ?

— Neuf heures.

— Eveillez-moi dans une heure seulement ; ce sera encore assez tôt.

— Qui vous fait croire qu'ils ne seront pas de retour avant dix heures ?

— Rien de positif, mais d'aprês ce que vous m'avez laissé entendre, Hervart va régler certaines affaires ; au moment de partir en enlevant Hortense, il voudra probablement mettre au fait de ses pas et démarches son notaire Durocher, qu'il compte en même temps parmi ses amis les plus intimes. La négociation sera nécessairement longue et c'est là ce qui me fait croire que nous ne les verrons pas d'ici à une heure. Mais comme vous ne paraissez pas tomber de sommeil, si vous remarquiez quelque chose de suspect, éveillez-moi alors.

Quelques instants après, Edmond s'était rendormi.

Darcy était très nerveux ; on eût dit que son énergie était émoussée par cette inactivité. Il sortit et marcha pendant une heure environ. Quand il rentra

il était dix heures et cinq minutes. " Je crois, dit-il, que l'heure est arrivée d'éveiller Marceau. "

Il s'aperçut alors que Puivert dormait aussi. Il les secoua tous deux rudement. Le fermier commença par ouvrir difficilement les yeux puis se mit à les frotter de ses grosses et larges mains. Enfin, il se leva en disant, sans trop se rappeler la tâche qui lui incombait : " Me voilà prêt ". Quant à Edmond il se leva sur le champ, alla chercher les épées qu'il avait mises hors de portée, et guidant ses deux compagnons, il alla s'embusquer avec eux près du précipice de l'autre côté du chemin.

— Maintenant, ne bougeons pas, dit-il. Soyons sur le qui-vive. Ils ne peuvent tarder à arriver. Quand je crierai " en avant " nous nous précipiterons sur la voiture que nous devons renverser dans le précipice, si c'est possible, avant d'attaquer cette canaille dont il faut se défaire à tout prix.

— N'oublie pas Puivert, fit Darcy d'un ton sarcastique pour faire endêver le fermier, que tu dois payer de ta personne tout aussi bien que nous.

— Je suis prêt à faire mon devoir sans vos recommândations, soyez en convaincu.

— Dix heures et quart, fit Edmond en sortant sa montre de son gilet ; nos hommes retardent encore plus que je ne pensais. M. Darcy, vous auriez pu dormir comme nous, vous en aviez amplement le temps.

— Dans des circonstances semblables je ne donne jamais de temps au sommeil ; dans ce casen particulier, nous avions besoin d'une sentinelle au moins. Si Puivert se fût montré un peu plus énergique, il eût pu

me remplacer, mais il a une triste apparence ce soir. Te voilà devenu bien taciturne, mon vieil ami, tu n'as pas dit un mot de la soirée.

— Je parlerai quand nous serons de retour à Montréal, sains et saufs.

— Taisez-vous, fit Edmond.

— Qu'y a-t-il ?

— J'entends une voiture qui vient au grand trot.

— Bah ! toutes les voitures sur cette voie ne sont pas censées contenir nos jouteurs.

— Celle-ci les contient, monsieur Darcy, cria une voix de la voiture et que tous reconnurent pour celle d'Ernest Lesieur.

— En avant ! cria Edmond, en avant !

Et lui, Darcy et le fermier se précipitèrent sur le cheval.

Mais au même instant, Louis, Ernest et Victor se précipitèrent hors de leur voiture que leurs trois ennemis ne purent renverser selon leur intention, et déjà couraient sus à leurs agresseurs, l'épée à la main.

Edmond reconnut le danger ; ils ne désirait plus qu'une chose, c'était que leurs trois adversaires le suivissent, lui et ses compagnons dans le précipice vis-à-vis l'hotel du père Pitou. Il feignit de fuir et se plaça de manière à pouvoir se défendre bravement, et il fut bientôt rejoint par Darcy et Puivert.

— Sus à Marceau, vociféra Victor, en poursuivant avec Ernest et Louis, leurs trois antagonistes dans leur refuge.

— Nous avons été trahis, s'écria Edmond, qui ne pouvait comprendre la présence de Victor au nombre de ses adversaires. Tu nous as épiés, traître.

— Rappelle-toi la nuit où vous avez tramé la mort de M. Hervart et la mienne, et votre complot, pendant lequel, comme un imbécile tû as laissé ta trappe tout le temps ouverte.

Edmond, furieux, regretta la trop grande complaisance qu'il avait montrée alors à l'égard du fermier de Ste.-Anne.

Cependant la lutte était engagée entre les six adversaires, mais Louis et ses amis qui ne connaissaient pas le terrain, durent reculer d'abord et furent presque au moment de faiblir; mais leur désavantage ne dura pas longtemps, dès que ce côté de la route leur fut plus familier. Edmond connaissait la valeur de Victor comme jouteur; il crut devoir le pousser à l'attaque sur Puivert, pendant qu'il se mesurerait avec Louis. Ainsi dans ce terrible duel, chaque combattant avait à lutter contre un adversaire particulier. Pendant qu'Edmond s'escrimait avec Louis, Ernest chargeait Darcy et le fermier s'efforçait de frapper Victor de son lourd gourdin.

Après quelques instants d'une lutte indécise, Victor fit une feinte, mais elle fut habilement parée par Puivert qui, sans suivre les règles de l'art qu'il n'avait jamais apprises, brisa en deux avec son bâton l'épée de Victor. Celui-ci était dans une position désespérée, car avant de pouvoir se servir de son pistolet, il eût eu la tête fracassée par le bâton de son antagoniste. Ernest qui combattait à côté de Victor, déserta son poste et fut assez heureux pour traverser d'outre en outre le malheureux Puivert. Mais en rendant ce service à

Victor, il avait perdu du terrain et Darcy allait en profiter.

Louis vit le danger qui menaçait son meilleur ami. Il abandonna Edmond, et poussant un grand cri, il courut sur Darcy et put détourner le coup d'épée que celui-ci destinait à Ernest. Ils continuèrent la lutte ensemble ; cependant Edmond, resté sans adversaire avait pointé son pistolet sur Victor, qui tomba roide mort, et il se ruait déjà sur Louis pour venir en aide à Darcy, lorsqu'il dut faire face à une attaque d'Ernest qui, délivré de son premier rival, allait porter à son ami le même secours que celui-ci lui avait rendu.

La position des combattants, après ces divers mouvements, n'était donc plus la même.

En effet, Ernest avait pour adversaire Edmond, l'ancien prétendant à la main de Mathilde, tandis que Louis semblait avoir été réuni à son mortel ennemi par la Providence, qui allait décider dans ce tournoi.

Le combat devait être et fut terrible.

Comme si le ciel n'eut attendu, pour ouvrir ses cataractes, que le moment où la terre fût rougie de sang humain, le tonnerre qui, jusque-là, avait grondé sourdement, éclata en faisant entendre un fracas épouvantable et une pluie torrentielle commença à tomber.

Le combat continuait des deux côtés avec un acharnement qui ne laissait aux rivaux ni trève ni repos. Ils se portaient bien réciproquement quelques égratignures, mais nulle blessures sérieuses. On n'entendait à peine le choc des armes, grâce aux bruit de la foudre

et aux éclairs qui illuminaient parfois ce sinistre champ de bataille.

Enfin Edmond, dominé par l'impatience et la longueur d'une lutte qui l'accablait d'une fatigue excessive, déploya contre son adversaire une ardeur qu'il n'apportait jamais dans un combat singulier. Mais cette fureur même, en conseillant plus de calme à Ernest fut la cause de sa défaite. Au moment où il se croyait sûr d'une victoire tardive, il glissa sur ce terrain rendu humide par la pluie et, dès lors, Ernest put lui arracher une vie plus criminelle qu'inutile.

Les seuls combattants demeurés sur ce champ de carnage étaient Louis et le comte de Lagusse. Ernest voulait achever ce dernier tout de suite en lui perçant les reins de son épée encore toute trempée du sang d'Edmond, mais Louis lui ordonna de ne pas intervenir dans une querelle qu'il considérait, avec raison, toute personnelle.

Au reste l'issue ne devait pas se faire attendre longtemps. La jeunesse de Louis lui était d'un grand secours. Aussi était-il toujours ferme, tandis que Darcy, qui n'avait plus la même vigueur que Raoul de Lagusse, faiblissait constamment. La lassitude finit par le gagner tout à fait et à une dernière attaque de Louis, il ne put résister à ce dernier qui poussa rapidement son épée jusqu'au cœur du meurtrier.

— Amen ! fit Ernest soulagé. Evidemment, Dieu ne voulait pas que ce misérable moûrut d'une autre main que la tienne, et le mal qu'il t'a fait souffrir, réclamait une vengeance solennelle.

Des six combattants qui avaient pris part à

cette lutte sanglante, les coupables seuls avaient été punis. Raoul de Lagusse avait reçu le châtiment de tous ses forfaits, et son complice Puivert n'avait pas été épargné davantage. Edmond et Victor avaient été punis du vol des bijoux et de leur trahison réciproque.

Le doigt de Dieu était visible.

Conclusion.

Aussitôt après l'issue de ce combat meurtrier, les deux amis continuèrent leur route vers la ville, en imposant à leur cheval une course presque vagabonde.

Dès leur arrivée, Ernest se rendit chez Mathilde pour l'instruire de son malheur, Louis était allé à son domicile où il croyait rencontrer Hortense. Ne l'y trouvant pas, il prit, en toute hâte, le chemin de la rue St-Alexandre et il arriva à l'hôtel Darcy au moment où Ernest terminait à Mathilde le récit du drame sanglant, qui avait eu lieu dans le cours de cette journée néfaste.

Tout en pleurant sur la mort tragique de son père, Mathilde ne pouvait méconnaître le doigt de Dieu dans cette triste épreuve.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle ! que dois-je donc attendre dans l'avenir ? Je reste sans défenseur et abandonnée de tous mes amis.

— Vous êtes injuste, jamais vous n'avez eu ni vous aurez un ami plus dévoué que moi.

La jeune fille fit voir au jeune homme un œil de reconnaissance dont celui-ci fut presque ébloui.

— Comment faire pour empêcher le déshonneur désormais attaché à mon nom ?

— A ce point de vue votre position est meilleure que la nôtre, jamais aucun méfait n'a souillé le nom de Darcy. Personne, à part Louis et moi, ne sait que Darcy et Raoul de Lagusse ne formaient qu'une même individualité, et vous n'avez rien à craindre de nous, sous ce rapport. Louis et moi, nous n'attaquerions la

mémoire de votre père, que si nous avions à défendre notre vie dans un procès criminel, au cas où les soupçons se porteraient sur nous. Quoique la chose puisse vous paraître extraordinaire, ces soupçons seront probablement écartés, vu que le combat dont nous parlions a eu lieu dans la plus profonde solitude, et que nous n'avons été aperçus par personne dans la société de votre père et de ses amis. Le seul danger qui nous menace vient d'un nommé Victor Dupuis, qui a été vu avec nous, qui combattait à nos côtés, qui a été tué et dont le cadavre sera retrouvé avec ceux de nos adversaires. Toutefois, comme notre séjour ici ne pourrait nous accorder une vie sereine et tranquille, je compte, d'ici à deux ou trois mois, abandonner avec Louis ce pays pour faire un voyage en Europe, d'où probablement nous ne reviendrons jamais. J'ose aujourd'hui vous proposer une alliance pour cette époque et....

— Moi, partir avec les assassins de mon père !

— Vous vous trompez. Louis a, non pas assassiné, mais tué votre père dans un duel bien en règle, il n'y a que lui qui ait trempé son épée dans le sang de M. Darcy. Rien ne saurait donc empêcher notre union si vous m'aimez.

— O Ernest !

Le bonheur est toujours égoïste ; Ernest n'avait pas songé aux mêmes difficultés que Louis devait rencontrer auprès d'Hortense. On sait que les deux jeunes gens ignoraient que Darcy n'était pas le père de la fiancée de l'étudiant en droit.

C'est vers ce moment que ce dernier entra dans la maison qui avait appartenu au père de Mathilde

Celle-ci lui dit de se rendre à la chapelle de la Providence, où il retrouverait Hortense. La mort de Darcy avait rendu inutile l'évasion des deux amoureux. Aussi Louis la ramena-t-il à son ancienne habitation de la rue St-Alexandre.

On conçoit les rumeurs de toutes sortes qui s'accréditèrent après le drame de Lachine. Dans l'enquête qui eut lieu sur les cadavres, Mathilde et Hortense ne connaissaient rien personnellement et ne furent pas interrogées.

Elles ne demeurèrent que peu de temps dans leur somptueuse demeure et en sortirent pour n'y plus rentrer.

Louis venait d'être admis à la pratique de sa profession ; il avait naturellement été instruit de la paternité d'Hortense, et rien ne s'objectait dès lors à l'union des deux fiancés. Le mariage d'Ernest avec Mathilde, et celui du nouvel avocat avec Hortense eurent lieu le même jour, avec une simplicité commandée par le deuil des deux jeunes filles.

Louis avait souvent parlé du désir d'un voyage en Europe qu'il entendait faire avant de commencer à pratiquer ; l'occasion ne pouvait mieux se présenter à lui de s'éloigner des rives du Canada, qui lui rappelaient des douleurs si récentes. Il résolut de mettre à exécution son ancien projet, dans lequel il fut secondé par Ernest, qui le suivit, accompagné de sa mère et de sa jeune épouse.

Malgré la générosité avec laquelle Louis avait voulu couvrir les incidents de la vie de Darcy, la vérité finit par se faire jour, grâce à l'indiscrétion de la mère de Victor, à qui ce dernier avait raconté continuelle-

ment toutes ses relations avec nos deux héros. Prudente, avant leur départ, elle ne manqua plus de dévoiler plus tard tout ce qu'elle savait de cette lugubre histoire, et c'est ainsi que l'on apprit que Darcy n'était autre que le célèbre comte de Lagusse, et qu'en l'exterminant, Louis n'avait fait que venger l'assassinat de sa mère, commis depuis vingt ans.

Après leur arrivée en Europe nos voyageurs canadiens se fixèrent à Paris. Louis devait passer de nouveaux examens pour avoir la faculté de pratiquer sa profession en France. L'ardeur qu'il avait toujours déployée à l'étude ne l'abandonna pas dans ce dernier travail et, avec l'âge, il est devenu un avocat brillant au barreau de Paris.

Ernest avait d'abord continué sa vie indolente d'autrefois, mais bientôt il se lassa de cette inactivité après la terminaison de certaines affaires—entre autres la vente du manoir de N., — qui le rattachaient à son ancienne patrie, et il s'enrôla dans l'armée française. Bientôt la campagne de 1859 pour la libération de l'Italie allait lui fournir l'occasion de se distinguer particulièrement. Depuis il a combattu dans toutes les guerres du second empire et en 1871, après le second siège de Paris, il obtenait le grade de colonel.

Nous dirons, en terminant, que la haute position sociale à laquelle sont parvenus les deux principaux héros de cette histoire est d'un grand prix aux voyageurs de notre pays dans la grande cité cosmopolitaine, d'où ils reviennent rarement sans mentionner les services précieux qu'ils doivent à l'hospitalité et aux qualités généreuses de ces compatriotes distingués.

Fin

ERRATA ET CHANGEMENTS

P. 13, l. 15, *le mot* Non *précédant* maman *doit etre écrit avec une minuscule.*

P. 16, l. 9, *au lieu de* six heures . . . quand *lisez* six heures quand.

P. 20, l. 22, *le paragraphe commençant par ces mots :* Nos lecteurs, etc., *doit être remplacé en entier par le suivant :* Nos lecteurs, ne connaissant encore que très-imparfaitement Raoul de Lagusse, nous sauront probablement gré des quelques détails que nous allons donner de sa personne.

P. 28, l. 20, *au lieu de* Nelson *lisez* Wolfred Nelson.

P. 35, au titre du ch. II, *au lieu de* Castor et Polleux *lisez* Oreste et Pylade.

P. 66, l. 11, *au lieu de* Janvier *lisez* janvier.

P. 66, l. 12, *au lieu de* Février *lisez* février.

P. 101, l. 21, *au lieu de* laissant à entendre *lisez* laissant entendre.

P. 3. l. 5, *au lieu de* attendant *lisez* entendant.

P. 166, l. 1, *au lieu de* Darcy et ses amis était *lisez* étaient.

TABLE DES MATIERES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE